



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Library
of the
University of Wisconsin

VIE
DE
SAINT NICOLAS

VIE
DE
SAINT NICOLAS

PATRON DE LA JEUNESSE ET DE LA LORRAINE

PAR
L'ABBÉ JULES LAROCHE



PARIS
J.-F. FÉCHOZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DES SAINTS-PÈRES, 5

—
1886

266695

JUN - 5 1928

DZSA

N51

L32

APPROBATIONS ÉPISCOPALES

ÉVÊCHÉ

DE

NANCY ET DE TOUL

Nancy, 20 juin 1886.

MONSIEUR L'ABBÉ,

J'ai reçu avec reconnaissance, la Vie de saint Nicolas, patron de la jeunesse et de la Lorraine. Un évêque de Nancy ne peut qu'applaudir à la publication d'un ouvrage destiné à faire mieux connaître ce grand saint, si vénéré dans nos contrées.

Les fatigues des visites pastorales ne m'ont pas permis de lire tout votre ouvrage, mais j'ai pu cependant en apprécier l'utilité et la valeur. Au récit des actions merveilleuses du thaumaturge, vous avez ajouté d'intéressantes dissertations sur sa fête, ses miracles, ses panégyriques, la translation de ses reliques à Bari, sur le pèlerinage de Saint-Nicolas-de-Port, sur les pèlerins illustres qui sont venus visiter ce sanctuaire, et enfin sur la basilique actuelle de Saint-Nicolas-de-Port, et sur les épreuves que lui ont fait subir les barbares de 1635 et les barbares de la fin du dernier siècle.

Je regrette que vous ayez omis de signaler parmi les pèlerins qui sont venu implorer la protection du Patron de la Lorraine, Jeanne d'Arc qui, d'après la déposition de Bertrand de Poulangy (Procès, tome II, page 457), vint à Nancy rendre visite au duc Charles II, après avoir été en pèlerinage à Saint-Nicolas-de-Port. C'est en souvenir de ce pèlerinage qu'une statue de Jeanne d'Arc a été placée dans la basilique, devant la chapelle de Saint-Nicolas.

Je souhaite de tout mon âme que votre travail, inspiré par la pitié et le patriotisme, contribue à développer la dévotion et la confiance de ces nobles populations lorraines envers leur saint et puissant protecteur.

Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur.

† CHARLES-FRANÇOIS, EV. DE NANCY ET DE TOUL.

RCHEVÊCHÉ

DE

BOURGES

Touvent, le 21 juin 1886.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je viens de terminer la lecture de votre vie de saint Nicolas, et je m'empresse de vous remercier du plaisir que cette lecture m'a causé. Elle m'a constamment intéressé et édifié, et elle me donne la confiance que ce livre, qui vous a coûté beaucoup de travail et de recherches et qui révèle un talent réel, réalisera vos espérances, en aidant à conserver et à ranimer la dévotion envers le patron de notre chère Lorraine. Je n'admettrais pas comme sources parfaitement sûres toutes les légendes, tous les récits que vous citez, mais vous avez bien fait de les recueillir, car ils prouvent au moins la réputation de sainteté de votre héros et la confiance des peuples en son intercession. Je crois que cette confiance est toujours la même et qu'elle se manifeste encore de bien des manières parmi nos religieuses populations.

Je vous remercie de votre gracieux envoi, et je vous prie de me croire, Monsieur le Curé, votre bien dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

† JOSEPH, ARCHEV. DE BOURGES.

EVÊCHÉ
DE SAINT-DIÉ

(Vosges)

Saint-Dié, le 25 juin 1886.

MONSIEUR LE CURÉ,

Ma tournée de confirmation dans l'arrondissement de Remiremont m'a empêché de vous remercier plus tôt de l'envoi de votre travail sur saint Nicolas. Je n'ai pas eu le temps de le parcourir de manière à pouvoir émettre un jugement motivé, mais je ne puis que louer la pensée qui vous a porté à mettre en lumière cette grande figure de l'Eglise d'Orient.

Comme le dit l'hymne du Saint, il est aussi honoré dans notre Occident que dans son pays natal. Pour la Lorraine, le culte de saint Nicolas est une dévotion nationale, et rien n'est plus conforme aux conseils de Dieu, que tout ce qui peut contribuer à augmenter l'éclat de notre saint Patron.

Je vous prie donc, Monsieur le Curé, d'agréer mes félicitations avec l'assurance de mes sentiments dévoués.

†. MARIE-ALBERT, EV. DE SAINT-DIÉ.



PRÉFACE

J'AVAIS longtemps espéré que saint Nicolas trouverait un historien digne de lui, comme l'ont trouvé de nos jours sainte Elísabeth de Hongrie, sainte Cécile, saint Dominique, saint François de Sales et tant d'autres; mais mon attente a été vaine. Saint Nicolas jouit d'un culte universel, qui paraît bien peu justifié par les quelques particularités plus ou moins douteuses de sa vie, dont on émaille les sermons composés à sa louange. Je me suis demandé si

ce grand saint n'avait pas laissé de traces sérieuses dans l'histoire, et après des recherches consciencieuses je suis arrivé à cette conviction, que saint Nicolas mérite d'être mieux connu, que l'oubli de ses grandes actions n'est que la conséquence des troubles, qui ont agité notre pays au siècle dernier et du doute jeté par le protestantisme et le jansénisme, sur les actes des saints des premiers âges de l'Eglise.

D'après une opinion malheureusement trop générale, l'histoire de saint Nicolas ne serait qu'un mélange de quelques vérités et d'erreurs nombreuses. On admet que pendant sa vie et après sa mort il a brillé par quantité de prodiges ; mais on a exagéré, dit-on ; quelques-uns ont voulu se grandir en grandissant les faveurs dont ils ont été l'objet. On admet que dans cette vie, il y a de l'or, mais qu'il est perdu dans un alliage inséparable.

« Au moyen âge, des hommes pieux
« et crédules composèrent une vie de
« saint Nicolas dont ils firent un tissu de
« prodiges. La science de la critique
« était nulle : on aurait cru refuser quel-
« que chose à la toute-puissance divine,
« si on avait hésité à admettre un mi-
« racle 1. »

Pour satisfaire au désir général, il ne faut donner sur saint Nicolas que ce qui est certain et appuyé sur des preuves authentiques ; l'historien doit donc appliquer les lois d'une critique sérieuse, en éliminant tout ce qui paraît controuvé et en signalant ce qui paraît incertain. Mais, comme le dit Horace, l'historien doit plutôt raconter que prouver. *Scribitur ad narrandum, non ad probandum.* Il n'a donc pas à embarrasser son récit, par des discussions sans fin et sans inté-

1. *Théâtre français au moyen âge*, par de Monmerqué et Francisque Michel, p. 159.

rêt; en son particulier il examine la valeur des sources auxquelles il puise, il donne ensuite le résultat de son jugement; tout en indiquant les motifs qui dirigent son appréciation, il ne fera pas de l'histoire, une suite de dissertations.

Qu'on ne croie pas que j'aie la prétention d'avoir évité tous les défauts, mais je peux cependant assurer, qu'à chaque page, à chaque ligne, je n'ai rien eu tant à cœur que de me conformer à la vérité historique; tout en repoussant les exagérations rationalistes et jansénistes, je n'ai rien écrit qui ne soit puisé aux meilleures sources. Avec quelque raison, un auteur moderne a dit : « Celui dont nous écrivons la vie est saint, en lui nous pouvons louer toutes les vertus, puisque l'Eglise ne place au rang des bienheureux, que ceux qui les ont toutes pratiquées à un degré héroïque. » Partant de là, l'historien applique toutes les vertus

à un saint dont la vie est à peu près inconnue, c'est comme une sorte de traité de perfection chrétienne.

Loin de moi une telle méthode, qui ne ferait que jeter des ombres plus épaisses encore sur la vie de saint Nicolas. Je préfère une certaine aridité, à une suite de considérations et d'amplifications dont le thème ne se trouve pas dans les auteurs sérieux. Avant tout il faut donner à grands traits la figure de saint Nicolas d'après l'histoire, ou mieux, il faut montrer que saint Nicolas a une histoire. J'aurai à reproduire bien des faits extraordinaires, mais qu'on ne l'oublie pas, le merveilleux est l'ordinaire des saints, « ils sont des extravagants », a-t-on dit, avec beaucoup de vérité, car ils n'ont pas suivi le chemin ordinaire de la vie. Quand certains détails seront puisés à une source moins digne de foi, je ne le dissimulerai pas ; si malgré ces

précautions on me reproche de tomber dans la légende, je demanderai ce qu'on entend par ce mot. Mais sans attendre la réponse plus ou moins précise que l'on pourrait me faire, je constaterai que la légende n'a été jetée en discrédit que par des autorités bien suspectes, ou ennemies déclarées du surnaturel.

Dans une introduction qui sera plus longue que je ne l'aurais voulu, j'aurai à établir la valeur des sources auxquelles j'ai puisé, pour former ce petit travail.

Tout mon désir est de voir ce petit ouvrage ranimer la confiance en saint Nicolas, mais si le succès ne répond ni à mes vœux ni à mes efforts, je prie le saint Patron de la Lorraine de vouloir bien me tenir compte de ma bonne volonté.





INTRODUCTION

BAILLET, Tillemont et leurs disciples seraient vraiment curieux à examiner dans leur manière de procéder, si leurs appréciations n'étaient un contre-sens aussi nuisible à la vérité qu'à la mémoire des saints et à la piété des fidèles. Voici le début de la courte notice consacrée à saint Nicolas par Baillet: « La multitude des temples et des autels dressés dans l'univers, sous l'invocation de saint Nicolas, évêque de Myre en Lycie, peut nous convaincre que dans le rang des saints que nous honorons sous le titre de confesseurs, il n'y en a point à la gloire

de qui l'Eglise semble nous intéresser davantage qu'à la sienne. L'étendue et la célébrité du culte qu'elle a institué à sa mémoire et qu'elle entretient avec tant d'éclat, suppose que le mérite de ce saint doit avoir été bien extraordinaire, et qu'elle le croit très puissant auprès de Dieu. Le choix même qu'elle en a fait, pour donner aux personnes de diverses professions et surtout aux jeunes gens un modèle à suivre, un protecteur particulier, un patron tutélaire à réclamer, nous a disposés dès l'enfance, à concevoir de lui tout ce qui peut s'imaginer de plus grand dans les saints. De sorte qu'avec un préjugé si favorable, dont nous sommes redevables à une éducation chrétienne, nous ne trouvons absolument plus rien qui soit impossible ou même incroyable dans tout ce qu'on a publié des actions merveilleuses de sa vie¹.»

1. Baillet, 6 décembre.

« Il est impossible, dit Tillemont, de ne pas reconnaître que Dieu a voulu récompenser en saint Nicolas, un mérite extraordinaire, par un respect particulier que tous les fidèles ont eu pour lui. On sait toute la vénération que l'Eglise latine a aujourd'hui pour sa mémoire, et il serait inutile d'alléguer les preuves d'une chose qui est connue de tout le monde ¹. »

Sollier, continuateur de Bollandus, dans ses annotations au martyrologe d'Usuard, 6 décembre, dit que l'étendue du culte de saint Nicolas est prodigieuse tant en Orient qu'en Occident. Peut-être Dieu a-t-il voulu que la multitude des miracles et des prodiges qui se sont faits par son intercession nous dédommageassent du silence, que les auteurs ont gardé à son sujet.

Il est donc incontestable que saint Nicolas tient un des premiers rangs, parmi

1. *Hist. eccl.*, tome VI, p. 486.

les saints que l'Eglise honore d'un culte public. Mais les honneurs rendus à un bienheureux sont en rapport avec les actions vertueuses de sa vie. Pour que l'Eglise place quelqu'un sur les autels, il ne suffit pas qu'intérieurement, pendant son existence mortelle, il ait conservé avec Dieu l'union la plus pure et la plus intime; il faut aussi que le feu divin qui était en lui se soit manifesté au dehors, par des actes d'une perfection supérieure. La vertu connue de Dieu seul, n'est pas celle qui place sur les autels, les honneurs de la canonisation ne sont accordés qu'aux miracles. Il est vrai, les prodiges opérés pendant la vie ne sont pas une preuve absolue de sainteté, mais ceux qui suivent la mort, sont dus à l'intercession du saint que l'on invoque surtout à cause de la confiance qu'il a inspirée pendant sa vie. On ne demande une faveur extraordinaire qu'à celui qu'on croit ca-

pable de l'accorder. Si donc on a obtenu par l'intercession de saint Nicolas, tant de merveilles, c'est qu'on a été porté à les lui demander, à cause des vertus éminentes qu'on lui avait vu pratiquer, pendant qu'il était sur la terre. Si l'on n'a pas d'abord écrit son histoire, c'est que c'était inutile, la tradition suffisait à transmettre à la postérité les actions admirables du grand thaumaturge. Son culte ne s'étendait chaque jour que pour perpétuer le souvenir de ses vertus. Si par sa vie, saint Nicolas n'avait fait prévoir, qu'il serait un protecteur des plus puissants, la piété des fidèles, dans ses besoins, se serait contentée de recourir à l'intercession des bienheureux qu'on avait l'habitude d'invoquer, tels que les apôtres et les martyrs.

Tous les écrivains qui ont parlé de saint Nicolas, même les critiques les plus sévères, avouent bien qu'il a dû opérer

des œuvres admirables. « Mais, dit Baillet, nous attendons une autorité capable d'en attester et d'en garantir l'authenticité. Les Grecs n'ont commencé à écrire sa vie, que dans le temps où ils s'étaient défaits du scrupule de feindre et de mentir. » Baillet, sans s'en douter, ne fait qu'imiter Melchior Canus qui dit de Sozomène : « Il était grec, c'est-à-dire de nation portée au mensonge. » Que conclure d'un tel langage, sinon que tous les auteurs grecs sont des menteurs? Mais alors quelle révolution dans l'histoire! Certainement les auteurs grecs ont pu quelquefois se tromper, mais les auteurs latins, français, etc., auraient-ils le privilège de l'infailibilité? Trop contredire est toujours dangereux.

Baillet nous semble avoir eu une bien triste idée d'un hagiographe. De nos jours encore, on peut dire que l'histoire est une conspiration contre la vérité,

mais faut-il conclure que ceux qui écrivent la vie des saints trempent tous dans cette conspiration du mensonge? Personne ne voudra en arriver à cette conclusion, car ceux qui se livrent à ce travail, rapportent des faits déjà connus d'ailleurs, et ils sont à l'abri des passions qui contribuent le plus à fausser l'histoire; ils n'ont pas à flatter les passions d'un parti politique, ils écrivent en quelque sorte sous la dictée du public, qui s'est formé un idéal du saint qu'il aime, et qui veut le voir réalisé par celui qui entreprend d'en reproduire la vie. Il en est de la vérité historique comme d'un patrimoine dont on est en jouissance; parce qu'on a perdu les titres qui établissent la possession, il ne s'ensuit pas qu'on soit un voleur en le conservant.

« Quoi donc, des peuples entiers, des
« peuples divers, se redisent mille pro-
« diges, dont ils s'accordent à reconnaî-

« tre une commune source, dans la pro-
« tection d'un même serviteur de Dieu,
« saint Nicolas; au sommet de ces récits,
« ils placent tous d'une voix l'histoire
« d'une vie, dont quelques circonstances
« sont rapportées différemment, mais
« dont tout l'ensemble est respecté sans
« contestation; et voilà que depuis deux
« ou trois cents ans, des hommes qui se
« donnent pour historiens, ont cru ne
« devoir tenir nul compte de ces rensei-
« gnements paisiblement transmis d'âge
« en âge! Que leur faut-il donc à ces
« écrivains si difficiles, pour que le té-
« moignage de tout l'univers, soutenu
« durant vingt ou trente générations, soit
« admis pour quelque chose dans leur
« balance? Ils exigent des documents
« contemporains, des actes primitifs? —
« Qu'on les recherche et qu'on leur ap-
« porte ces pièces authentiques qui ser-
« vent à contrôler le dire populaire; rien

« de mieux, mais n'est-ce pas aussi un
« document et quelque chose d'authen-
« tique que ce concert des nations, qui se
« maintient durant mille ans et plus ? Il
« faudrait donc, du moins faute de
« mieux, inventorier les résultats de cette
« déposition continuelle, où l'humanité
« comparait presque entière. Car si on
« ne peut absolument parvenir aux pre-
« mières sources, c'est pourtant une
« donnée digne d'intérêt, qu'une tradi-
« tion longtemps caressée par l'affection
« de la chrétienté et gardée soigneuse-
« ment par elle comme une sainte re-
« lique ¹. »

Mais, dit-on, les premiers historiens de saint Nicolas sont bien anciens et n'ont écrit que longtemps après sa mort. Que conclure de là ? sinon que la vérité perd de sa valeur avec le temps, qu'elle vieillit

1. Cahier et Martin, *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, p. 260, où sont décrits les vitraux représentant douze sujets de la vie de saint Nicolas.

à la façon d'un vêtement, que plus tard il sera moins vrai de dire que Léon XIII a succédé à Pie IX, que nous sommes plus assurés de l'existence de Louis XIV que de celle de Charlemagne. N'insistons pas, nous aurons l'occasion de montrer comment la tradition supplée à l'histoire.

Baillet et Tillemont nous disent que saint Athanase et Eusèbe n'ont pas parlé de saint Nicolas, leur contemporain, que saint Jérôme, les écrivains qui l'ont suivi et les martyrologes gardent le même silence, que saint Méthode et Métaphraste étaient trop éloignés des événements qu'ils racontent pour que leurs écrits méritent une pleine confiance.

Nous répondrons à ces jansénistes qu'ils oublient parmi les historiens de saint Nicolas, saint Michel Archimandrite, contemporain de saint Chrysostome, Eustrate qui vivait au sixième siècle. Mais abordons de plus près la dif-

ficulté, nous verrons qu'elle n'est qu'un argument négatif dont il faut déterminer la valeur. Pour qu'il puisse servir de base à un raisonnement on requiert ordinairement quatre conditions : 1° Il faut que nous ayons tous les ouvrages des auteurs, du silence desquels on argue; 2° Que le fait contesté n'ait pas pu manquer de venir à la connaissance de ces auteurs; 3° Que ces auteurs aient eu occasion et même obligation d'en parler; 4° Que dans le temps, où ils ont eu cette occasion ou cette obligation, le fait dont ils ont dû parler, leur soit revenu à la mémoire et que rien ne les ait obligés à le taire.

C'est seulement quand le silence réunit ces quatre conditions, que l'argument négatif possède une valeur. Ces règles sont admises par tous les historiens sérieux. Mabillon dit que pour ne pas se tromper dans l'usage de l'argument négatif, il est

nécessaire de posséder tous les auteurs dont on allègue le silence, être certain qu'on n'en a perdu aucun et avoir de bonnes raisons de croire que ces auteurs ont dû parler . Basnage dit qu'on ne doit employer l'argument négatif, qu'autant que le silence est universel et qu'il n'est combattu par aucune raison sérieuse; de Launois parle de même .

D'après ces règles qui sont celles d'une critique impartiale, il sera facile de prouver que l'on ne peut rien conclure du silence des auteurs qu'on nous oppose. D'abord le but de saint Athanase est de défendre la foi contre les Ariens, il rapporte au long leurs ruses et leurs artifices, afin de prouver qu'ils ont été légitimement condamnés. Après avoir dit que le concile de Nicée était composé de 300 évêques, et ailleurs de 388, saint Atha-

1. *Etudes monastiques*, 2^e partie, chap. xv.

2. Préf. de l'*Hist. de l'Eglise*

nase donne le nom de quelques-uns d'entre eux. Dans une lettre adressée aux moines orthodoxes, il cite les noms de plusieurs évêques d'Orient et d'Occident, qui ont combattu et souffert pour la foi, non de 325 mais de 335 à 357, comme l'ont fait remarquer les Bénédictins de Saint-Maur, dans l'édition qu'ils ont donnée de saint Athanase. Or, de 325 à 335, il y a un espace de dix ans, c'est plus qu'il n'en faut pour faire le *voyage de ce monde à l'autre*, comme dit Dom J. de l'Isle, et, d'après certains historiens, saint Nicolas serait mort en 326. Il faut, remarquer en outre, que saint Athanase ne parle pas de tous les évêques, mais d'un certain nombre seulement, il aurait donc pu omettre saint Nicolas.

Eusèbe n'a écrit que les actes des martyrs et nous ne possédons qu'une partie de ses œuvres; saint Jérôme fait l'histoire des écrivains ecclésiastiques seulement,

or saint Nicolas n'est pas de ce nombre, ses écrits ayant été détruits par les hérétiques comme nous le verrons en son lieu.

On ne doute pas de l'existence de saint Nicolas, cependant on nous objecte le silence des martyrologes. Mais on devrait savoir que les martyrologes ne sont qu'une sorte de nomenclature et non une suite de biographies. Quand même ils contiendraient son nom, ils ne nous apprendraient rien sur sa vie, ni sur ses œuvres. C'est le sentiment de Baillet lui-même, qui nous dit que pour composer les anciens martyrologes, on se contenta de rassembler plusieurs calendriers et de réunir les noms des martyrs de chaque contrée, sous le jour où ils se trouvaient marqués, comme si l'on eût eu dessein de former un calendrier général. On y ajouta le lieu de leur martyre, sans rien dire de leurs actions ni de leurs souff-

frances. Quand même le nom de saint Nicolas se trouverait dans ces martyrologes, nous saurions seulement qu'il a vécu, ce qui est hors de contestation.

L'ancien martyrologe a paru sous le nom de saint Jérôme, soit que le saint docteur l'ait composé, soit qu'il l'ait seulement traduit, il ne contient que le nom des martyrs, encore en oublie-t-il un bon nombre, car il s'occupe surtout des martyrs de l'Eglise latine.

Un autre martyrologe ancien est celui de Bède, mort en 735 ; on n'est pas certain d'en posséder le texte original, cependant le nom de saint Nicolas se trouve dans quatre éditions. Supposons avec les Bollandistes, ce qui est loin d'être certain, que c'est le fait d'une addition postérieure, on n'en peut rien conclure, car ce martyrologe, après les noms des martyrs contient les noms de quelques confesseurs seulement. Florus, qui l'avait

revu au neuvième siècle, n'avait eu garde d'omettre le nom de saint Nicolas, comme l'a constaté Baronius. Tous les autres martyrologes latins font mention de saint Nicolas au six décembre. Usuard, moine de Saint-Germain-des-Prés, composa un martyrologe à la prière de Charles le Chauve, à qui il le présenta en 875; il ne s'astreignit pas à la concision de Bède, il donna sur chaque saint une courte notice. Son œuvre eut un grand succès en Europe, l'Eglise l'adopta sous le nom de martyrologe romain. Le nom de saint Nicolas se trouve au 6 décembre. Les ménologes grecs, qui ne remontent peut-être pas au delà du dixième siècle, contiennent le nom de saint Nicolás, s'ils ne nous apprennent rien sur sa vie, ils prouvent du moins la dévotion de l'Eglise grecque pour saint Nicolas.

Il est fait mention aussi de saint Nicolas dans la liturgie de saint Chrysostome,

cette liturgie n'est pas entièrement du saint docteur, puisque son nom s'y trouve. Le P. Lebrun prétend que c'est celle qui, dès le commencement, fut propre à l'Eglise de Constantinople et qui fut appelée liturgie des apôtres jusqu'au sixième siècle. Léontius dit que cette dénomination de liturgie des apôtres ne caractérisait pas assez celle de Constantinople et que pour mieux la distinguer on lui donna le nom de l'illustre docteur de Constantinople. Quoi qu'il en soit, elle est fort ancienne, et l'on voit ce qu'il faut penser de cette assertion : Il n'est pas fait mention de saint Nicolas dans les anciens martyrologes.

C'est une erreur aussi de prétendre que saint Nicolas n'a eu d'historien que longtemps après sa mort. Saint Michel Archimandrite, abbé du monastère de Sion, où saint Nicolas avait passé une partie de sa vie et reçu la sépulture et qui

vivait au temps de saint Chrysostome, nous a rapporté plusieurs particularités de sa vie. Eustrate, qui vivait vers l'an 550, fait mention d'une vie de saint Nicolas qui aurait été écrite au plus tard au v^e siècle et rapporte l'histoire de trois tribuns délivrés par saint Nicolas. André de Crète a fait de notre saint un panégyrique qui prouve qu'il connaissait tout ce qui nous a été transmis ensuite par Métaphraste. Métaphraste lui-même indique qu'il a puisé ses renseignements dans des auteurs anciens. Jean Diacre et Lipoman disent, que ceux qui voudront avoir de plus amples renseignements n'ont qu'à consulter les auteurs grecs. Sans doute ces auteurs ont disparu, mais c'est à Bari surtout qu'on a dû conserver le souvenir de leurs relations, et voilà pourquoi le P. Bétaille, dans la vie de saint Nicolas qu'il a fait imprimer à Palerme, en 1642, nous rapporte des faits que l'on ne

trouve pas dans les autres auteurs. Cette histoire à laquelle nous avons beaucoup emprunté, est très sérieuse comme on le voit par la haute approbation dont elle fut l'objet à son apparition ¹.

Mais ce qui nous prouve surtout que la vie de saint Nicolas était connue dans l'antiquité, c'est la dévotion que l'on avait pour lui. L'historien Procope nous dit que vers le milieu du vi^e siècle, l'empereur Justinien fit bâtir à Constantinople, une église sous le vocable de saint Nicolas. Ducange reconnaît que dans cette ville il y avait quatre églises sous ce vocable. D'où venait donc une dévotion aussi extraordinaire envers notre saint?

1. Fabianus Grisonus S. S. D. N. P. utriusque signaturæ referendarius, ecclesiæ S. Nicolai de Bari prior regalis.

Vidimus historiam quam de S. Nicolao admodum, R. P. Ant. Beatilla, Barensis societatis Jesu sacerdos conscripsit, eamque valde approbamus et laudamus, quoniam bene consentit cum manuscriptis, privilegiis, aliisque scripturis quæ conservantur in thesauro, dictæ nostræ ecclesiæ regalis.

Bari, 28 aug. 1642.

Un empereur aussi éclairé que Justinien n'aurait pas fait construire une église, s'il n'avait eu connaissance de faits propres à déterminer sa piété à une aussi grande action. Du reste il n'était pas bien éloigné de Myre, et il pouvait d'autant mieux s'informer, qu'il avait près de sa personne un grand nombre d'hommes éclairés, qui jamais n'auraient eu la pensée de l'induire en erreur.

Il est fait mention de saint Nicolas au deuxième concile de Nicée, voici à quelle occasion : on y lut une lettre du bienheureux Nil à Héliodore le Silenciaire, où il est dit, que le saint martyr Platon étant apparu à un vieillard de Galatie, celui-ci le reconnut à cause d'un portrait qu'il en avait vu. Théodore, évêque de Myre, entendant cette histoire, dit en plein concile que la même chose lui était arrivée au sujet de saint Nicolas, l'un de ses prédécesseurs. Il raconta qu'ayant à traiter

une affaire importante qui le mettait dans l'embarras, son archidiacre, remarquable par sa science et par sa piété, vint l'avertir que le patriarche de Constantinople lui était apparu en songe et que si son évêque venait le trouver, il le tirerait d'embarras. Théodore ayant demandé à son archidiacre quelle était la physionomie de celui qu'il avait vu en songe, celui-ci répondit qu'il avait le visage rouge, les cheveux blancs. Théodore lui répondit aussitôt, que ce n'était pas l'archevêque de Constantinople qu'il avait vu, mais bien saint Nicolas, comme il put l'en convaincre en lui montrant son image. Ceci se passait vers l'an 787¹.

Nous le demandons encore, si on avait pris tant de soins pour conserver le portrait de saint Nicolas, pourquoi n'aurait-on pas conservé le souvenir de ses actions? Les images saintes étaient alors

1. Actes du 2^e concile de Nicée.

des portraits de famille, auxquels se rattachaient de nombreux souvenirs.

Saint Théophane, qui commence sa chronique à la première année de Dioclétien et la continue jusqu'à l'empereur Michel et son fils Théophylacte, rapporte le fait d'Achmid, général de l'armée de Pharaon, dont nous parlerons dans la suite. Martène en admet l'authenticité. Du reste, Théophane était aussi attaché à la vérité qu'à la foi. Saint Nicolas était célèbre même parmi les payens, sans quoi ils ne se fussent pas occupés de son tombeau. Le souvenir de ses vertus était vivant dans toutes les mémoires, par la parole ou par l'écriture, on se le transmettait comme un héritage.

Il faut bien le reconnaître, les siècles anciens ne ressemblaient guère au nôtre. De nos jours encore les prodiges abondent, il semblerait même que Dieu les multiplie d'autant plus que la foi diminue

d'avantage, mais on les considère d'un œil distrait. Le protestantisme, le jansénisme et le philosophisme ont laissé, parmi nous, des traces telles qu'on ne peut plus guère parler de miracle, dans ce que l'on est convenu d'appeler la bonne société, sans manquer aux règles modernes de la saine critique. Mais le merveilleux est de l'essence même de l'Eglise, dont la durée est un miracle permanent. Autrefois on le comprenait, et quand un homme s'était distingué par sa sainteté, on l'honorait dans sa patrie, on conservait avec soin le souvenir de ses actions.

De nos jours la vie se précipite, les journaux tuent l'histoire, les faits du lendemain chassent les souvenirs de la veille, et il est souvent difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver les actes d'un grand nombre de saints d'une date assez récente. Pour ne citer qu'un exemple, chacun sait avec quelle peine on parvient

à découvrir quelques actes de la vie des confesseurs de la foi au siècle dernier. Il n'en était pas de même autrefois, qu'on nous permette d'en citer un fait emprunté à l'époque où vivait Métaphraste, un des principaux historiens de saint Nicolas.

Le 16 avril 944, on transporta solennellement d'Edesse à Byzance, une image miraculeuse du Sauveur, dont voici l'origine : Agbar, gouverneur d'Edesse, ayant eu connaissance des miracles opérés par Jésus-Christ, en Palestine, eut le désir de le voir ; à cette fin, il remit à Ananie, son serviteur, une lettre pour le Sauveur, le priant de venir à Edesse. L'officier trouva l'Homme-Dieu, environné d'une telle foule, qu'il ne put arriver jusqu'à lui ; il s'assit sur un rocher, à quelque distance, et se mit à dessiner les traits du Sauveur. Mais Jésus-Christ, connaissant en esprit ce qui se passait, le fit appeler, lui remit une réponse pour Agbar puis, s'étant lavé

le visage, prit un linge dont il s'essuya la face. Ce linge miraculeux reproduisit une image admirable de la figure théandrique, il la remit à Ananie pour la porter à son maître. Ceci se passait quelques jours avant la Passion du Sauveur. L'image subit toutes les vicissitudes d'une ère de persécution ; pendant des siècles, elle fut murée dans une niche où on l'avait d'abord exposée. Cependant après plus de neuf siècles, on connaissait toutes les particularités concernant cette image, les miracles dont elle avait été l'occasion, et les principaux traits de son histoire furent reproduits dans dix médaillons dont on l'enrichit¹.

Les faits, dont se compose l'histoire de saint Nicolas, sont assez peu nombreux, pour qu'on puisse supposer raisonnable-

1. *Patrologie grecque*, tome CXIII. Cette image se trouve aujourd'hui à Gênes en l'église Saint-Barthélemy.

ment que la tradition suffisait à les conserver, quand même on prétendrait qu'il n'y avait pas d'histoire écrite, ce qui est loin d'être vrai. « C'est surtout, dit Métaphraste, le récit de la vie de saint Nicolas que l'on aime à entendre, il réjouit le cœur comme il porte l'âme au bien. Selon notre pouvoir, nous redirons les actions de sa vie, quoiqu'ils aient été connus autrefois d'un grand nombre et qu'ils n'aient pas besoin d'histoire, sinon pour les redire et les rappeler à la mémoire et réjouir l'âme des amis de la vertu ' . »

Ainsi parle le principal historien de saint Nicolas ; sa valeur historique a été fortement contestée par les protestants, les jansénistes et les rationalistes, qui lui reprochent, par la bouche de Casaubon, ses charretées de contes à dormir debout, (*hamaxarius anilium fabularum*), ses rhapsodies de contes de vieilles femmes

1. Métaphraste, Vit. S. Nicolai.

(*consarcinator anilium fabularum*). Le cardinal Bellarmin s'est même fait leur écho : « Ces harangues qu'il fait faire aux martyrs, ces disputes avec leurs juges et leurs persécuteurs, ces conversions nombreuses et surprenantes de payens qui les environnaient, ces prodiges inouïs, et tant d'autres choses nouvelles dont nous ne voyons rien dans l'histoire de l'Eglise, sont de son invention ' . »

Métaphraste avait prévu ces accusations : « Je crains, dit-il, que ce que j'écris ne paraisse fable et mensonge à la postérité, car les hommes ont coutume de juger d'après les lois de la nature, et si on leur rapporte quelque fait surpassant leurs forces, ils regardent l'écrivain comme un imposteur ou un esprit faible ' . » Quand un écrivain a de tels sentiments, il est bien permis de croire qu'il

1. De script. eccl. ann. 850.

2. Sim. Métaphr. Vit. S. Sim. Styl.

cherchera à se maintenir dans la stricte vérité.

De son côté, Bollandus répond : « Qui peut assurer que Métaphraste n'a pas suivi les anciens monuments? Jé crois plutôt qu'il a omis plusieurs choses qu'il n'approuvait pas, qu'il n'en a ajouté de nouvelles. Sans doute, il pouvait se tromper, il était homme. Mais comment prouvera-t-on que les colloques des martyrs avec leurs persécuteurs sont de son invention? Peut-on lui faire un procès de les avoir amplifiés pour l'utilité et l'agrément de ses lecteurs? A-t-on coutume de reprocher aux historiens d'avoir agi ainsi? Il est permis à Tite-Live et aux autres écrivains profanes de prêter aux généraux d'armée, des harangues faites à leurs soldats, pour les animer au combat, refusera-t-on à un écrivain ecclésiastique, la liberté d'expliquer plus clairement les mystères de la religion aux Gentils, et de

réfuter plus au long leurs superstitions? Je n'ai jamais été surpris que tant de payens se soient convertis, à la vue des miracles dont ils étaient témoins, autrement comment aurait-il pu se faire que tant et de si grands personnages se fussent soumis à Jésus-Christ en si peu de temps? Si les auteurs ecclésiastiques rapportaient les miracles qui se font, même à présent, combien le nombre en serait considérable! Quel ennui pour les lecteurs! On ne fait choix que des plus mémorables et de ceux qu'il est plus à propos de rapporter¹.»

« Quant aux discours qu'il met dans la bouche des saints, il n'a guère fait qu'imiter les saints Pères que nous sommes loin de blâmer. Car il est bien évident, pour ne citer qu'un exemple, que saint Eucher a mis du sien, dans le discours qu'il fait prononcer aux soldats de la légion thébaine. On pourrait en dire autant

1. Bolland, præf. tome I.

de saint Chrysostôme pour saint Lucien et sainte Pélagie, de saint Ambroise pour sainte Agnès, etc¹. »

« Baillet, Tillemont, Arnaud d'Andilly rapportent plusieurs vies de saints dont ils ont élagué le surnaturel, en les empruntant à Surius et à Bollandus, mais ils n'ont pas remarqué que ces deux auteurs avaient exactement suivi Métaphraste. Voilà donc des jansénistes ajoutant foi à celui dont ils disent tant de mal². »

Voilà certainement des réponses péremptoires, qui montrent que si jamais quelqu'un a parlé sans preuve, ce sont bien les ennemis de Métaphraste. Mais comme cet auteur doit nous fournir la plupart des matériaux de l'histoire que nous avons entreprise, nous ne saurions

1. Allatius, *diatriba in Metaph.*

2. Honoré de Sainte-Marie, *carm. déch. Réflexions sur les règles et l'usage de la critique.* Paris, in-4°, 1715.

trop établir sa valeur historique. Nous puiserons nos documents dans un auteur bien peu suspect en pareille matière. « C'est une bonne fortune pour nous, dit M. Rambaud, de pouvoir enfin nous prendre à un véritable personnage, sur le caractère, les habitudes et la vie duquel nous avons des données certaines. Si-méon Métaphraste n'était pas un simple maître d'école, *ludi magister*, un grammairien de carrefour, *trivialis*. Mais il était maître *Magister*, ce qui lui conférait la première noblesse après les membres de la famille impériale; il était Logothète, c'est-à-dire à la tête des premières fonctions, il était ce que nous appellerions chancelier de l'empire, il était initié aux affaires les plus intimes de la cour. Tour à tour administrateur, diplomate, ambassadeur en Crète et à Thessalonique, officier de marine dans la mer Egée, plus tard général accompli, enfin membre du

conseil privé et chargé d'une des plus hautes fonctions de l'empire, il eut tous les genres d'activité '. »

Cet homme de cour, riche, mondain, aimé du prince, ne voulut être ni un orateur ni un philosophe, il se consacra au rude labeur de l'hagiographie, voici comment il nous raconte l'origine de cette détermination : « Un jour dans une relâche à Paros, je visitai un vénérable anachorète nommé comme moi, Siméon. Cet homme de Dieu avait le don de prophétie et le discernement surnaturel des esprits. Il m'exhorta à entreprendre une collection générale de la vie des saints. Je m'excusai sur mon inexpérience, mes fonctions officielles, mes devoirs d'époux et de père. N'importe, dit-il, vous êtes

1. Rambaud, *Emp. grecs au x^e siècle.*

Les fils des empereurs ambitionnaient eux-mêmes le titre de maître qui était le comble de l'honneur. Le Logothète recevait le serment des nouveaux empereurs dans l'église des Blaquernes.

(Nicetas. *Man. Com. L. VII.*)

choisi de Dieu pour cette œuvre. Commencez à recueillir tous les actes authentiques que vous pourrez rencontrer dans vos voyages, plus tard vous les mettrez en ordre. » Tel fut le point de départ d'une vocation qui transforma un jeune diplomate de la cour de Léon VI en un hagiographe consommé, qui vit ajouter à son nom de Siméon, celui de Métaphraste, c'est-à-dire traducteur.

Il fallut d'abord avec des peines infinies, recueillir, acheter, emprunter ou faire transcrire les meilleurs manuscrits qui dormaient dans les poudreuses bibliothèques des monastères d'Orient et d'Occident, de l'Asie, de la Grèce, de Constantinople, de Venise, du mont Athos et du mont Cassin, de l'Italie et de l'Egypte. Deux choses heureusement étaient grandes dans Siméon, la richesse et la volonté¹.

1. Psellus. *Patrol. gr.* Tom. CXIV.

Quand toutes ces richesses furent amassées, il fallut suivant l'expression de Nicéphore Calliste, composer de ces éléments de toute espèce, un merveilleux festin pour toute la chrétienté. « Jusqu'alors, dit M. Rambaud, les biographies des saints ne présentaient pas un caractère satisfaisant d'authenticité, ou elles étaient rédigées dans un style qui ne répondait pas à la grandeur du sujet ».

La tâche que se proposa Siméon fut immense, il dut comparer les textes et les manuscrits, supprimer les interpolations apocryphes, corriger la barbarie des vieux hagiographes, rétablir les récits primitifs dans leur pureté, et donner à tout l'ensemble un style simple et uniforme. Il fallait voir Métaphraste siéger dans une grande salle du palais, entouré d'un cercle nombreux de copistes, laissant tomber de ses livres, comme un flot toujours abondant et gracieux, une prose que re-

cueillait la plume des tachygraphes. Car les auteurs byzantins, Constantin VII tout le premier, écrivaient peu de leurs propres mains, ils préféraient dicter. D'ailleurs il fallait qu'il y eût un grand nombre de copistes, pour qu'il y eût un grand nombre d'exemplaires. Après cette première classe de copistes qui recueillaient la pensée du maître au moyen de signes abrégatifs, un second groupe déchiffrait ces notes et faisait une traduction sur parchemin, avec tous les ornements de la calligraphie byzantine. Enfin des hommes parfaitement versés dans la matière vérifiaient les manuscrits et corrigeaient les fautes échappées aux copistes¹. Car, dit M. Rambaud, il était impossible à Siméon de suffire seul à cet énorme travail, mais si le labeur fut grand, si la peine fut excessive, la récolte dépassa l'espérance et l'on

1. Darras. *Hist. de l'Egl.*, tome XXIII, d'après Psellus.

fit une moisson comme on n'en avait pas vu jusqu'alors.

Une grande partie de cette moisson est perdue. Ce qu'il nous reste de cette encyclopédie hagiographique forme trois volumes de la patrologie grecque. Les contemporains de Métaphraste lui faisaient un reproche de la trop grande simplicité de son style, mais ce reproche est une recommandation pour nous. Ce biographe des saints, maître et Logothète de l'empire était un saint lui-même, ses derniers moments eurent tous les caractères de la mort des élus. Il ne semblait pas, dit toujours Psellus, arraché à la vie, mais délivré d'une lourde chaîne, il s'élançait d'un visage joyeux vers les anges ses guides. Après sa mort, ce narrateur de miracles fit des miracles à son tour, son corps répandait l'odeur d'un parfum exquis et l'Eglise grecque célèbre sa mémoire le 27 novembre.

Le recueil que nous devons à Siméon Métaphraste est sans contredit l'un des plus précieux que nous ait légués l'antiquité chrétienne. Quant à l'exactitude qu'il a mise dans l'exécution de son œuvre gigantesque, le savant Montfaucon l'a reconnue en constatant qu'il a soin de citer les sources auxquelles il a puisé. Cet illustre bénédictin cite un manuscrit grec du ix^e siècle où se trouvent pour les mois de mai, juin, juillet et août, les vies des saints telles qu'elles existaient avant que Métaphraste y mît la main. Le compilateur s'est contenté de retoucher le style en respectant les faits avec une exactitude scrupuleuse. On a retrouvé aussi des vies de saint Siméon Stylite, de sainte Agnès et de sainte Euphrosyne antérieures à Métaphraste, qui les a transcrites sans additions.

Métaphraste est cité comme autorité par André de Rhodes au concile de Flo-

rence. Gennade en appelle à son témoignage comme indiscutable. Les Grecs et les Latins ont toujours eu une grande estime pour ses écrits et après l'avoir longuement constaté, Lipoman conclut en ces termes : C'est pourquoi nous croyons qu'on peut avoir autant de confiance en ses écrits qu'en ceux des Pères les plus graves et les plus doctes.

Il semblerait inutile d'insister sur le mérite des œuvres de Métaphraste, mais il ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, d'examiner avec quelques détails les reproches que lui adresse Baillet dans la courte notice qu'il consacre à saint Nicolas. Ce grand dénicheur de saints reconnaît beaucoup de qualités à Métaphraste, naissance illustre, esprit cultivé et vertueux, il avoue qu'il a fait l'abrégé de toutes les vies de saints qui avaient été écrites avant lui. Après ces aveux, qui ne sont du reste que la vérité, on croirait

volontiers que Baillet va conclure que Métaphraste est un écrivain digne de foi, puisque avec un cœur droit, il avait à sa disposition tous les moyens de se renseigner, ou que si parfois il est tombé dans l'erreur, ce n'est que par suite de la faiblesse inhérente à la nature humaine. Mais non, Baillet rejette tous les documents fournis par Métaphraste, surtout en ce qui concerne la vie de saint Nicolas. Voici ses objections :

1° Il est dit que saint Nicolas ne prenait le sein de sa mère qu'une fois le jour, les mercredi et vendredi de la semaine; mais comment un enfant à la mamelle pouvait-il deviner les jours de jeûne en usage dans l'Eglise?

On se demande ce que peut vraiment signifier une semblable objection, car si saint Nicolas avait pu connaître les usages de l'Eglise, il n'y aurait dans sa conduite qu'un acte assez ordinaire de

mortification, ce qu'il y a de merveilleux c'est qu'à cet âge il se soit adonné à la pénitence, et voilà pourquoi ce fait est rapporté unanimement par ses historiens. Sans doute il déplaît à ceux qui, de parti pris, rejettent les miracles, mais là n'est pas la question. Ce qui est plus vrai et plus vraisemblable en même temps, c'est que Dieu, en lui inspirant cette mortification précoce, a voulu donner un modèle et un encouragement à ceux qui, ayant plus d'âge et de forces, auraient moins de zèle. Saint André de Crète, le vénérable Hildebert, saint Pierre Damien, saint Bonaventure, Guillaume de Paris, Gerson ont regardé ce prodige comme un présage de la sainteté de saint Nicolas.

2° Baillet nous objecte en second lieu, qu'il existait à la vérité des ascètes au troisième siècle, mais non des communautés religieuses, conséquemment saint

Nicolas n'a pu être supérieur d'une maison de ce genre.

Nous répondrons que le mot *ascète* vient d'un mot grec qui signifie *travailler*. « Par ascètes, dit Bulteau, on entendait « ceux qui s'exerçaient dans la vie spirituelle¹. » Ce nom, comme on le sait par Eusèbe, se donnait aux moines, aux religieux, aux thérapeutes, aux contemplatifs d'Égypte qui vivaient en communauté sous une règle commune. Hélyot, qui a traité à fond cette matière², admet que les thérapeutes remontent à saint Marc qui les avait convertis, et prouve qu'ils formaient de véritables monastères; s'ils n'étaient pas bien nombreux, la faute en est surtout à la persécution. Tillemont est du même avis, il ajoute que les communautés d'ascètes ne renfermaient chacune que dix membres et même moins, mais

1. *Hist. monast. d'Orient*, c. 2. p. 33.

2. *Hist. mon.*, t. 1^{er}.

le nombre n'a ici aucune importance. Quand on fait remonter l'origine de la vie monastique à saint Antoine, il faut l'entendre de son progrès, de son affermissement par des règles plus complètes. Or, saint Nicolas vivait vers cette époque, et il est facile de comprendre qu'une institution comme la vie religieuse ne s'établit pas en un jour, mais peu à peu. Du reste, les Grecs disent que saint Nicolas est un ornement de a vie religieuse qu'il a pratiquée et dirigée.

3° Saint Nicolas, nous dit-on encore, n'a pas assisté au concile de Nicée en 325, autrement l'histoire en ferait mention, il n'était pas possible d'oublier le nom d'un homme aussi remarquable.

Nous ferons remarquer d'abord que c'est là un raisonnement purement négatif, sur lequel, dit le P. Desmollets, ne doivent pas trop insister ceux qui s'oc-

cupent d'antiquité¹. On a été jusqu'à mettre en doute l'époque de l'existence de saint Nicolas et à nier qu'il eût vécu au temps de Constantin. C'est bien à tort, car si on avait mieux étudié l'antiquité, on eût été moins hasardé dans ses affirmations. Le P. Desmollets nous fait remarquer que Eustrate, qui vivait vers l'an 550, avait connaissance d'une *Vie de saint Nicolas*, et il en rapporte même la page où est racontée la délivrance des trois tribuns, par l'apparition de saint Nicolas à Constantin pendant son sommeil. Que l'on considère bien la date de 550; il y avait avant ce temps une *Histoire de saint Nicolas*, l'auteur n'était donc pas bien éloigné de l'époque où vivait notre saint. D'autre part, Constantin était déjà chrétien et empereur depuis quelque temps, quand arriva l'affaire des trois tribuns, la convocation du concile de

1. *Mémoires littéraires*, vol. VI, p. 106 et suiv.

Nicée était proche, il n'y a donc pas lieu de conclure que saint Nicolas n'y a pas assisté, le contraire paraît plus vraisemblable et même plus vrai. « On sait, dit l'archidiaque Jean, par une histoire grecque digne de foi, que ce vénérable pontife, déjà chargé d'ans, assista au concile de Nicée et qu'il mourut peu après¹. »

Le premier catalogue des Pères du concile de Nicée est très imparfait, les manuscrits qui le contiennent ont été altérés et diffèrent tous les uns des autres. Ils ne donnent les noms que de 224 évêques au lieu de 318 qui s'y trouvaient. On admet assez généralement que ces noms sont ceux des évêques du dernier concile de Nicée, car si l'on n'y trouve pas le nom de saint Nicolas, on y trouve celui de Polydecte, un de ses successeurs sur le siège de Myre² : Selden a publié la liste

1. Translatio s. Nicol. apud surium.

2. Tillemont, *Hist. eccl.*, t. VI.

des évêques du concile de Nicée d'après un catalogue arabe, et nous voyons que saint Nicolas y figure le 305^e.

4° Enfin, nous dit-on, saint Nicolas, dans son pèlerinage en Terre-Sainte, n'a pu adorer la vraie croix comme on le prétend, puisqu'elle n'était pas encore découverte.

Par ce mot de vraie croix, dirons-nous, on peut entendre en général la Passion de Jésus-Christ. Saint Nicolas n'avait entrepris ce voyage de Palestine que pour mieux graver dans son âme les souffrances de l'Homme-Dieu, et s'en pénétra plus profondément à la vue des lieux qui en avaient été témoins. Mais il n'y a pas d'inconvénient à admettre que l'auteur a écrit les choses comme elles étaient de son temps. Ce ne serait alors qu'une faute de copiste, l'histoire en renferme bien d'autres.

Nous terminerons ici cette introduction

qui est plus longue que nous ne l'aurions désiré, mais il fallait établir la véracité des auteurs sur lesquels nous devons appuyer notre récit. Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur l'état de l'Eglise au troisième siècle, nous commencerons l'histoire des actions merveilleuses de saint Nicolas. Daigne ce grand saint nous soutenir dans cette tâche et bénir un travail que nous avons entrepris pour sa plus grande gloire.

En la fête de saint Jean Chrysostome, le 27 janvier 1886.





VIE
DE
SAINT NICOLAS

CHAPITRE I^{er}

L'ÉGLISE ET LA LYCIE AU III^e SIÈCLE.



EN l'a souvent remarqué, Dieu suscite toujours dans son Eglise de saints défenseurs capables d'opposer une résistance victorieuse aux erreurs de leur temps. De nos jours, par exemple, toute discussion est superficielle, l'erreur

s'appuie surtout sur des apparences et des subtilités de langage et d'éloquence. Nos apologistes, sans négliger le fond de la doctrine qui constitue leur force, semblent cependant plutôt plaider les circonstances atténuantes, si l'on peut ainsi parler, que défendre la vérité intrinsèque des dogmes chrétiens. Ni le talent ni la science ne leur font défaut pour agir autrement, mais ils ne seraient pas entendus. On lutte contre la religion par la littérature, or Dieu nous a donné et nous donne encore chaque jour, soit dans le monde, soit dans le sacerdoce, des hommes dont la parole, au simple point de vue de l'art, ne le cède en rien à celle des adversaires du christianisme. Les études métaphysiques sont abandonnées, l'élan moderne est aux sciences positives, aux recherches scientifiques et historiques. Mais l'Eglise n'est pas en retard avec le siècle, ses enfants fournissent leur contingent de progrès à la science et à l'histoire. Ils font plus, ils amènent les découvertes de leurs adversaires à prouver la divinité de la religion et à procurer la gloire de Dieu. De tout temps on a pu remar-

quer ce que nous constatons avec bonheur.

Le troisième siècle touchait à sa fin, la dernière persécution générale éclate, mais elle est moins féroce que les précédentes, non que la haine du nom chrétien soit assouvie et que les bourreaux aient moins de rage, mais les victimes sont trop nombreuses et le glaive s'émousse contre les milliers de têtes qui s'offrent à ses coups. Dès le commencement du deuxième siècle, saint Justin disait : « Il n'y a pas de peuple chez lequel on ne rencontre des croyants à Jésus-Christ. » Nous ne sommes que d'hier s'écriait Tertullien, et nous remplissons tout ce qui est à vous, nous ne vous laissons que vos temples. Si nous voulions nous séparer de vous, nous retirer dans quelque pays éloigné, la perte de tant de citoyens déconcerterait votre puissance, vous frémiriez sur la désolation et le silence du monde en quelque sorte éteint, vous chercheriez des hommes à qui commander.

La foi sortait victorieuse des épreuves de la persécution ; arrosée par le sang des martyrs, elle avait pu germer et grandir jusque

sur les dalles des palais impériaux. Avec Constantin elle allait monter sur le trône. Une phase nouvelle se présente, admirable dans la lutte, que sera l'Eglise dans la paix? Dieu semble se complaire à la revêtir de ses plus beaux ornements, avant de la faire paraître sur la scène du monde, à tant de luttes souvent ignorées, mais toujours cruelles, Dieu réserve une issue triomphale. Nous ne voulons pas mettre en doute l'action de la Providence dans l'avènement et les heureuses dispositions de Constantin, mais il faut bien le reconnaître, l'empire réclamait un tel prince, le peuple était fatigué des spectacles ou mieux avait embrassé la foi, à une nation chrétienne il fallait un empereur chrétien. Sans cesse cultivée par le glaive de la persécution, l'Eglise était devenue un arbre splendide digne des regards de Dieu et des hommes, dans ses défaites apparentes, elle avait vaincu les peuples et les entraînait à sa suite, Dieu lui devait bien un roi. La pourpre des Césars sera donc portée par un prince qui éclipsera par l'éclat de sa gloire tous les empereurs romains, par un

prince à qui l'on ne peut guère comparer que Charlemagne. Des rois chrétiens mériteront les honneurs de la sainteté, d'autres seront dévoués à l'Eglise, mais seul peut-être, Constantin aura su mettre au service de la cause chrétienne une puissance aussi considérable.

A une grande volonté conforme aux desseins de sa Providence, Dieu donne toujours de puissants auxiliaires. Aux apôtres luttant aux dépens de leur vie, il donne pour témoins des légions de martyrs. La croix arrosée par tant de sang chrétien surmonte la tête des Césars, le trône s'associe à l'autel. il faut qu'on voie qu'il n'y a rien perdu ni en gloire ni en puissance. A une ère de luttes et de combats il fallait Pierre, Paul, Irénée, Polycarpe et tant d'autres, à une ère pacifique, il faut des saints et des docteurs. L'épreuve est peut-être plus décisive. Dans l'élan de la foi, en face de la persécution, il est peut-être plus facile de rester fort, soit à cause des encouragements de la lutte, soit à cause du mépris qu'entraîne la défaite. Dans la paix il semble assez naturel de se ranger parmi les prudents du siècle, tentation

d'autant plus terrible qu'elle est plus perfide. Mais Dieu veille et ne se laisse pas sans témoignage dans le monde. Avec Constantin il fait surgir une pléiade de saints, le désert lui-même fournit une riche moisson de vertus. Les temples chrétiens se multiplient, déjà Rome en compte quarante. Que César n'arrête point ses largesses, il y a des prêtres pour fournir au service de ces églises, il y a des fidèles pour les remplir. L'hérésie à son tour voudra profiter de la paix pour relever la tête, mais 318 évêques, sous la protection impériale, se réuniront à Nicée, condamneront l'erreur et formuleront des décrets plus durables que ceux que les Césars ont appuyés de leur épée. Beaucoup de saints docteurs brilleront par l'éclat de leur science à ce concile, mais aucun n'aura, dans la postérité, un nom aussi populaire et n'obtiendra un culte aussi universel que saint Nicolas.

Mais si saint Nicolas convenait à son temps, il ne convenait pas moins à sa patrie. La Lycie, dit Strabon, était une province riche et puissante sur terre et sur mer, dont les habitants étaient remarquables par leur

probité et la douceur de leurs mœurs¹. Elle avait été évangélisée dès les premiers temps du christianisme, elle devait sa foi aux apôtres eux-mêmes. Saint Paul et saint Barnabé avaient évangélisé l'île de Chypre qui se trouve en face de Myre; ils étaient venus jusqu'à Berga en Pamphylie sur les confins de la Lycie. Les apôtres ont illustré toute cette contrée par leurs prédications, leurs écrits et leurs souffrances. Dans ce pays l'évangile revêt une couleur locale qui le rend plus cher aux habitants, il est lié à l'histoire de cette région. Les prodiges opérés par les apôtres étaient dans la mémoire de chacun. On aimait à entendre le récit de la conversion, à Chypre, du proconsul Sergius Paulus; cet homme plein de sagesse avait mandé près de sa personne saint Paul et saint Barnabé pour recevoir de leur bouche la parole évangélique, Elymas ou Barjesu était à leurs côtés pour retenir le proconsul dans l'erreur. Saint Paul fixa sur lui un regard plein de feu et lui dit : Esprit de

1. Strab. *Géog.*, l. 14.

mensonge et d'erreur, fils de Satan, ennemi de toute justice, tu persistes à corrompre les voies droites du Seigneur. Et maintenant voilà que la main de Dieu te frappe, tu seras aveugle et pendant un temps tu ne verras plus la lumière du jour. A l'instant les yeux d'Elymas se voilèrent comme d'un épais nuage et se tournant de tous côtés il cherchait une main qui voulût bien le guider. A la vue de ce prodige, le proconsul saisi d'admiration embrassa la foi ¹. La conclusion d'un tel récit était qu'il faut embrasser la foi, se placer sous le joug de l'Evangile et s'y maintenir au mépris de la fureur populaire et même au péril de sa vie.

A Lystres, saint Paul guérit miraculeusement un homme privé de l'usage de ses jambes. La foule témoin de ce prodige éclate en cris d'enthousiasme et veut lui décerner les honneurs divins, déjà un prêtre de Jupiter apporte des couronnes, fait amener des taureaux pour les sacrifier à Paul et à Barnabé que l'on regarde comme des divi-

1. Act. XIII, 12.

nités. Les apôtres déchirent leurs vêtements et ne parviennent qu'avec peine à empêcher le peuple d'accomplir son dessein ¹. Quelque temps après, à l'instigation de quelques juifs de Pysidie, province non éloignée de la Lycie, saint Paul est traîné hors de la ville, accablé d'une grêle de pierres et laissé pour mort, mais Dieu veille sur ses serviteurs, il sauve Paul comme à Iconium il avait protégé sainte Thècle, ce bouquet de myrrhe, cette fleur de virginité plus parfumée que le lis de Saron, dit saint Epiphane. Elle avait dix-huit ans, dit ce saint docteur, elle était fiancée à l'héritier d'une des plus nobles familles d'Asie, quand elle entendit la prédication de l'Apôtre. On la vit, dit saint Chrysostome, vendre ses pierreries et ses riches parures. Elle venait se jeter aux pieds de saint Paul, dans la prison, pour entendre de sa bouche la parole de Dieu. Saisie à son tour, elle est jetée en pâture à un lion qui lui lèche les pieds. Exposée aux ardeurs d'un brasier ardent, elle en sort victorieuse. Ainsi

préservée par la protection divine, dit saint Basile de Séleucie, elle consacra le reste de ses jours à la contemplation dans la solitude. On admirait, dit saint Méthodius, le charme de son langage, la force et la grâce modeste de ses discours, en l'entendant on retrouvait sur ses lèvres la sublime théologie qu'elle avait apprise de saint Paul.

La Lycie conserva longtemps la ferveur de la foi, elle possédait une tradition édifiante que les parents chrétiens se gardaient de laisser tomber dans l'oubli, ils la transmettaient à leurs enfants comme un pieux patrimoine, car chaque famille pouvait dans ses ancêtres vénérer un saint ou un martyr.

Mais les événements du jour racontés par une bouche pieuse renfermaient aussi de grands enseignements. Lors de la neuvième persécution suscitée par Aurélien, l'Asie fournit un glorieux contingent de confesseurs. Pendant qu'en Pamphylie Héliodore mourait pour le Christ, saint Conon et son fils à Iconium étaient suspendus par les pieds au-dessus d'un brasier à demi éteint dont la fumée les étouffa. Peu après, c'est-à-dire

en 302, on remarqua que Galérius avait de fréquents et mystérieux entretiens avec Dioclétien, il s'agissait entre ces deux princes de reprendre le plan de Néron et de se concerter avec tant d'habileté qu'on pût enfin réussir par un coup terrible mais décisif à exterminer à jamais le christianisme. Dioclétien, l'histoire lui doit cette justice, résista longtemps. « Il était dangereux, disait-il, de troubler encore la paix du monde et de verser des flots de sang, les supplices, d'ailleurs, n'aboutiraient pas, puisque les chrétiens ne demandaient qu'à mourir. » Dans son hésitation il envoya consulter l'oracle d'Apollon à Milet. Apollon répondit que les justes répandus sur la terre l'empêchaient de dire la vérité. Les aruspices déclarèrent que les justes dont parlait l'oracle n'étaient autres que les chrétiens. La persécution fut résolue le 23 février 303. L'édit portait qu'on devait surtout s'en prendre aux églises et aux évêques. Les bourreaux ne suffisant plus à leur tâche, on fit appel aux bêtes féroces qui souvent furent moins cruelles que les hommes.

En Phrygie, province limitrophe de la Lycie, il se trouva une ville d'environ huit ou dix mille âmes dont le gouverneur, l'agent du fisc et les principaux officiers se déclarèrent chrétiens. Dioclétien envoya des soldats qui mirent le feu aux quatre coins de la ville, la brûlèrent avec tous ses habitants et ne revinrent qu'après en avoir fait un monceau de ruines. L'orage qui avait éclaté en Asie Mineure la parcourut en tous sens, s'étendit en Palestine et dans tout l'empire romain, à l'exception des Gaules. Constance Chlore, qui était à la tête de cette province, ayant pris connaissance des édits impériaux, fit appeler tous ses officiers et leur proposa de renoncer à leurs charges ou de sacrifier aux idoles. Quelques-uns préférèrent les intérêts de ce monde à leur religion, les autres demeurèrent inébranlables dans leur foi. L'étonnement des uns et des autres fut à son comble, quand ils entendirent Constance déclarer qu'il tenait les apostats pour des lâches, et qu'ayant trahi leur foi on ne pouvait avoir confiance en eux, il les éloigna pour jamais de son service et retint les autres près de sa personne.

Saint Nicolas était alors dans la maturité de l'âge, il avait donc vu la persécution en face avant de la subir dans sa personne. S'il admirait la fermeté et le courage des apôtres, il le voyait revivre dans toutes les victimes de la persécution. Les chrétiens d'alors étaient comme un évangile vivant. Nous avons souvent entendu parler des glorieux confesseurs de la foi qui, après avoir subi la persécution à la fin du siècle dernier, exercèrent le saint ministère au commencement du nôtre. Leur aspect, un geste, une parole de leur part inspiraient la vénération. Tel nous pouvons nous représenter le clergé de l'Asie Mineure à cette époque, et saint Nicolas en particulier. Prévenu des grâces les plus abondantes, il semblait réservé spécialement par Dieu, pour combler les vides faits dans les rangs des confesseurs, soit en pratiquant les devoirs d'un saint prélat, soit en initiant au sacerdoce toute une génération de pieux lévites. Mais n'anticipons pas sur les événements dont nous aurons à parler dans la suite.



CHAPITRE II

LA VILLE DE PATARE. — FAMILLE DE SAINT NICOLAS. —
SA NAISSANCE. — PRODIGES QUI L'ACCOMPAGNENT.

DARMI les cités opulentes et nombreuses de Lycie, Patare tenait le second rang, comme Pline nous l'assure, et renfermait une population riche et distinguée ¹. La fondation de Patare remonte aux premiers âges de l'établissement hellénique. Le culte d'Apollon y fut transporté de Crète avec les premiers colons, et l'oracle qui s'y établit acquit bientôt une célébrité qui ne le cédait qu'à celui de Delphus. Ce dieu prit le surnom d'Apollon Patarien et fut aussi appelé Lycien². Cette

1. *Plin. Hist.*, l. V., ch. 37.

2. Ch. Texier. *Voyage en Asie Mineure*, t. III.

ville qui était autrefois un port important n'est plus qu'un amas de ruines plus ou moins envahi par les eaux, mais à l'époque où naquit saint Nicolas elle était encore dans toute sa splendeur. Horace et Virgile en parlent dans leurs écrits¹. Souvent Dieu s'est plu à faire surgir des temples chrétiens sur ceux des idoles, et à ajouter la célébrité religieuse à la célébrité du monde : la capitale du monde ancien est devenue la capitale du monde chrétien, la principale basilique de Rome fut bâtie par Constantin sur l'emplacement d'un temple d'Apollon. Après trois siècles de christianisme, le paganisme avait encore de profondes racines à Patara, saint Nicolas devait en faire disparaître les dernières traces.

Vers le milieu du troisième siècle vivaient à Patara deux frères d'une origine illustre et d'une vertu non moins remarquable, Epiphane et Asténie, leur occupation principale après la prière était de soulager les malheureux qui les environnaient. Quand Dieu appelant Asténie à une plus haute per-

1. Horace, *Od. Virg. Enéide*, l. VII.

fection lui eut inspiré d'entrer dans un monastère, Epiphane resta dans le monde, travaillant à accroître ses mérites, comme sa fortune avait été accrue par la retraite de son frère. Sa charité ne fit que se développer, et en toute vérité, il pouvait dire aux pauvres ces paroles de l'Apôtre, mais dans un autre sens : « Je voudrais vous voir tous comme moi », aussi il ne songeait pas à contracter un mariage qui ne pouvait être que fort honorable.

Patare avait déjà donné le jour à un homme célèbre par ses vertus, Nicolas, évêque de Myre. Cet illustre prélat, voulant se consacrer tout entier à son troupeau, désirait se décharger de l'administration de ses biens, mais il ne le pouvait, sa sœur Jeanne n'étant point mariée. Il lui cherchait donc un époux, quand il jeta les yeux sur Epiphane, et ce ne fut qu'après bien des instances qu'il parvint à lui faire épouser sa sœur. Heureux mariage qui réunissait encore plus de vertus que de richesses.

Tout portait à augurer favorablement de cette union, soit à cause des mérites de ceux

qui la contractaient, soit à cause des vœux du peuple, qui implorait les bénédictions du Ciel pour des époux aussi bienfaisants. Mais saint Nicolas devait être le fils de la prière et de la sainteté, il devait être un de ces prédestinés dont il est dit que ce n'est pas à l'homme, mais à Dieu qu'ils doivent leur naissance ¹. Epiphane et Jeanne vécurent assez longtemps dans le mariage sans avoir d'enfants, il semblait que de ce côté tout espoir était perdu. Cependant ils ne cessaient d'insister près de Dieu, ils redoublaient leurs supplications et leurs bonnes œuvres, quand il leur fut révélé un jour que leurs vœux étaient exaucés : « Vous aurez un fils, leur dit un envoyé du Ciel, son nom sera Nicolas, il sera un grand serviteur de Dieu. » Neuf mois après, cette promesse fut réalisée et Jeanne donna naissance à un fils. Cette naissance fut la cause d'une joie universelle, car si Epiphane et son épouse étaient dans le bonheur, le peuple de son côté, se réjouissait en voyant à

1. Neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt.
Joan, 1, 13.

des époux aussi bienfaisants un futur imitateur de leur charité.

Plusieurs églises ayant célébré la nativité de saint Nicolas le 26 juin, nous pouvons donc croire que ce jour fut celui de sa naissance. Mais jamais peut-être on ne pourra dire quelle année vit naître saint Nicolas, sur ce point nous sommes réduits à des conjectures. Cependant comme nous savons par Jean, archidiacre de Bari, que saint Nicolas mourut peu après le concile de Nicée et dans un âge assez avancé, nous pouvons dire sans témérité que saint Nicolas naquit vers l'an 250.

Nous ne pouvons que nous associer à saint Pierre Damien, quand il dit que Dieu avait appelé saint Nicolas dès le sein de sa mère', d'autant plus que le Seigneur se plut à faire augurer dès le principe, quelle serait la gloire de son serviteur. Le jour de la naissance de notre saint fut signalé par un prodige qui dut plonger dans un grand étonnement ceux qui en furent témoins. Comme on le lavait, il se leva, joignit les mains,

1. Dominus ab utero vocavit me. Is. c. 49, v. 1.

leva les yeux vers le ciel et se tint ainsi debout pendant deux heures ¹. Alors comme de nos jours, on cherchait à prédire l'avenir, mais il était clairement indiqué pour notre saint, par la vertu divine qui agissait en lui. Les prodiges qui avaient accompagné la naissance de saint Jean-Baptiste furent bientôt connus de tout le peuple, et chacun se disait avec un saint tremblement : « Quel sera cet enfant ? car la main du Seigneur est avec lui ¹. » Ainsi devait parler le peuple de Patara. Mais quels devaient être les sentiments d'Epiphane et de Jeanne en voyant Dieu se révéler si manifestement au sein de leur famille ? L'ange leur avait prédit de hautes destinées pour leur fils, mais ce prodige dut ouvrir des horizons plus vastes à leurs suppositions, à leurs espérances paternelles et les porter à veiller avec le plus grand soin, sur le trésor qui leur était ^{saint} d'une joie. ¹ hel Archimandrite, qui rapporte son épouse et. ple de son côté, présenté dans les vitraux de la

¹. Neque ex voluntate ^{it ?} Etenim manus Domini erat
Joan, 1, 13.

ce fait, prétend que l'on pourrait en conclure que saint Nicolas fut sanctifié dès le sein de sa mère, comme saint Jean-Baptiste. Sans discuter cette opinion, qui est celle de plusieurs autres saints et qui a bien ses probabilités, nous nous rangeons volontiers au sentiment de Denys le Chartreux, qui a regardé ce fait comme un acte d'adoration, c'est-à-dire comme un acte de volonté délibérée, et qui pense que dès cet instant notre saint jouit de l'usage de la raison. Ce sentiment nous paraît d'autant plus probable, que dans cette vie tout tient du prodige, s'il fallait en supprimer le surnaturel, il en resterait à peine quelques lignes.

Dès ses premiers instants, saint Nicolas jouit de toutes les grandeurs, il naît de parents illustres dans une ville célèbre et Dieu, par un prodige éclatant, annonce qu'il a de grands desseins sur lui. Plus tard la postérité dira le grand saint Nicolas, mais elle ne sera que l'écho des contemporains de sa naissance. Les louanges qu'on accorde à un enfant se reportent plus naturellement aux parents qu'à l'enfant lui-même. Etre chétif

et délicat, il n'a rien qui puisse exciter l'admiration, on lui fait un manteau d'honneur des vertus et des qualités de ses ancêtres, mais ce n'est qu'un manteau d'emprunt, tandis qu'avec notre saint, on peut louer la vertu qu'il possède en propre et que ses parents n'ont pu lui donner. Naturellement on ne naît pas aussi parfait, il faut pour cela une intervention de la puissance divine.





CHAPITRE III

ÉTYMOLOGIE DU MOT NICOLAS. — PRÉDICTIONS DE
L'ÉVÊQUE DE MYRE. — JEUNE MERVEILLEUX DE SAINT
NICOLAS.

QUAND Dieu a de grands desseins sur un homme, il se plaît à lui donner un nom, comme nous le voyons dans l'Écriture : Abram se nommera Abraham, Jacob sera Israël, le Sauveur sera Jésus, le Précurseur aura pour nom Jean, nom révélé du Ciel avant sa conception.

L'ange aussi, annonçant la naissance de notre saint, avait dit : Vous l'appellerez Nicolas. Epiphane et Jeanne ne pouvaient dire comme les parents de Jean-Baptiste : Il n'est personne qui porte ce nom dans notre famille ¹, puisque leur frère et beau-frère

1. Nemo est in cognatione tua, qui vocetur hoc nomine.
S. Luc, c. I, v. 61.

Nicolas illustrait le siège épiscopal de Myre. Ce fut donc avec empressement qu'ils donnèrent à leur enfant le nom de Nicolas, nom cher par la désignation qu'en avait faite le Ciel, aussi bien que par les souvenirs de famille, nom rempli de mystérieuses prédictions.

Si l'on considère l'étymologie de Nicolas, plusieurs sens se présentent, tous glorieux et se rapportant admirablement à notre saint. Ou bien Nicolas signifie victoire du peuple. Saint Nicolas devait en effet s'élever au-dessus des idées et des mœurs du vulgaire; de son côté le peuple devait, par les sages avis de saint Nicolas, triompher de l'ennemi du salut, comme il avait remporté une victoire pacifique par la prière, en demandant et en obtenant sa naissance. Ou bien Nicolas signifie gloire du peuple, car l'honneur d'un concitoyen rejaillit sur tous les autres, or bien peu de villes ont vu naître un homme aussi universellement célèbre que saint Nicolas, victorieux du peuple dont il sut conquérir les cœurs pour le conduire à Dieu, par les œuvres salutaires

dont il donnait l'exemple et par les touchantes exhortations de sa parole.

De tous côtés, on parlait avec admiration de cet enfant merveilleux, mais il était un homme à qui on dut transmettre avec empressement l'heureuse nouvelle, c'était Nicolas, évêque de Myre, l'oncle de notre saint. On dit ' , que quand ce vénérable prélat eut appris les prodiges qui avaient accompagné la naissance de son neveu, il appela tout son clergé à l'église pour rendre grâces à Dieu, et voici que pendant que son âme s'exhalait en transports de joie et de reconnaissance, sa face s'illumina et il tomba dans un long et saint ravissement. Le pieux évêque désirait ardemment le salut de son troupeau, il y travaillait et s'y adonnait à l'exclusion de toute occupation et voilà que Dieu lui annonce, non seulement un élu dans sa parenté la plus proche, mais encore un continuateur de sa mission, il put entrevoir l'heureux moment où avec saint Siméon, il pourra dire son *Nunc dimittis*. Tout pasteur des âmes comprendra sans peine cette

1. Béatille.

extase. Quand il fut revenu à lui, le prélat raconta ce qui lui avait été révélé pendant sa vision. « Voilà, dit-il, qu'en ces jours s'est levé un nouveau soleil qui brillera sur la terre en rayons plus éclatants que ceux du soleil ordinaire, car les prodiges surpasseront ce qui arrive selon l'ordre de la nature. Le Seigneur a donné à l'enfant Nicolas de si grandes grâces, que tous les siècles en parleront, il sera admirable en sa vie, il accomplira tant de prodiges que toutes les nations entendront l'écho de sa gloire. »

En se dressant sur son séant à sa naissance, saint Nicolas semblait porter un défi à Satan. « A peine, dit un poète latin, son pied est-il sorti du sein de sa mère, qu'il se tient debout, enfer, il t'annonce une guerre cruelle, tiens-toi sur tes gardes ¹. »

C'est par la sensualité que le démon a fait succomber l'homme dès l'origine, c'est par là qu'il continue sa lutte contre le genre humain, aussi tous les saints ont-ils été mortifiés, tous les grands hommes ont-ils.

1. Extraxit vix ventre pedem, pede constitit undis;
Dira tibi indicit, tartare, bella; cave.

dù d'abord se vaincre eux-mêmes. Moïse, Elie, le Précurseur, le Sauveur ont donné l'exemple de la mortification. Saint Nicolas les imita à un âge où cela paraissait impossible. Il était d'usage dans l'Eglise orientale, de jeûner le mercredi et le vendredi, cette coutume remontait aux apôtres, comme nous le voyons par les écrits de saint Ignace, de Clément d'Alexandrie et par les constitutions apostoliques. L'Eglise d'Occident pratiquait le jeûne ou du moins l'abstinence le vendredi et le samedi, en mémoire de la Passion et de la sépulture de Notre-Seigneur. Or, voici que dès sa naissance, saint Nicolas semble instruit des pratiques religieuses de son pays; le mercredi et le vendredi, il ne consentait à prendre le sein de sa mère qu'une seule fois le jour, le soir vers l'heure de none ¹. Béatille ajoute qu'en ces jours, sa mère devenait la nourrice de quelque enfant pauvre. On pouvait bien appliquer à saint Nicolas ces paroles du Psalmiste : « C'est de la bouche des enfants,

1. Ce miracle est représenté dans un des vitraux de la cathédrale de Chartres.

même à la mamelle que vous avez reçu, Seigneur, les plus belles louanges. »

Ce fait extraordinaire qui est rapporté par tous les historiens, n'est pas unique dans la vie des saints. L'historien Josèphe ¹ nous dit que Moïse ne voulait pas des nourrices égyptiennes, afin de ne pas avoir de contact avec les ennemis de Dieu, ou pour ne pas prendre leurs mœurs. Quand saint Amand, évêque de Maëstrich, baptisait Sigebert, fils de Dagobert, l'enfant, âgé de quarante jours seulement, répondit *amen* à la place de ceux qui auraient dû le faire ². Saint Jean de Matha ne prenait non plus le sein de sa mère qu'une fois le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi ³. Dès que saint Dominique put remuer ses membres de lui-même, il sortait en secret de son berceau et se couchait par terre. On eût dit qu'il connaissait déjà la misère des hommes, la différence de leur sort ici-bas; et que prévenu d'amour pour eux, il souffrait d'avoir un lit

1. Hist. l. II, c. 5.

2. Ribadénéira, 6 février.

3. Ribadénéira, 17 décembre.

meilleur que le dernier d'entre ses frères ; ou bien qu'initié aux secrets du berceau de Jésus-Christ, il voulait se faire une couche semblable à la sienne ' . »

■ Lacordaire. *V. de s. Dominique*, c. II.





CHAPITRE IV

JEUNESSE ET ÉDUCATION DE SAINT NICOLAS. — SES PROGRÈS DANS LES SCIENCES. — IL GUÉRIT UNE FEMME BOITEUSE.

L'ENfant ainsi prévenu de Dieu devait être doué d'une grande et précoce intelligence, nous en avons pour garantie la parole même de Dieu : « A qui le Seigneur enseignera-t-il la science, à qui donnera-t-il de comprendre ce qu'il aura entendu? ce sera à ceux qui auront été privés de lait et retirés de la mamelle ¹. »

On s'imagine volontiers que la religion est un fardeau et que plus on s'en affranchira plus on sera libre pour s'adonner à l'étude.

1. Quem docebit scientiam? Et quem intelligere faciet auditum? Ablactatos a lacte, avulsos ab uberibus. Isai. c. XXVIII, v. 9.

C'est une erreur profonde, car si la religion disparaît d'un cœur, elle y est aussitôt remplacée par les passions, qui hébètent l'esprit et absorbent bien plus de temps que n'en demanderait la religion la mieux observée. Cette erreur vient souvent de la fausse idée que l'on se fait des grands hommes de l'antiquité : ils ont été, se dit-on, d'illustres poètes, d'éloquents orateurs, de profonds philosophes, cependant ils n'avaient pas de religion. C'est bien à tort que l'on parle ainsi, car si ces immortels auteurs ne connaissaient pas le vrai Dieu, ils avaient foi cependant en une divinité qu'ils se représentaient comme bien supérieure à notre humanité, en durée, en sagesse, en puissance et comme exempte de nos imperfections et de nos défauts. Homère, Virgile, Démosthène, Cicéron, Aristote, Socrate, Platon étaient des hommes religieux, et voilà ce qui donne un souffle inspiré à leur poésie, à leur éloquence, à leur philosophie. L'athéisme n'a jamais donné qu'une science incomplète aussi peu profitable qu'antipathique au genre humain. Aussi tout chrétien qui a voulu progresser dans la

science a été un homme religieux et persuadé qu'on ne peut bien connaître l'œuvre de la création si on ne connaît d'abord Dieu, son auteur. D'illustres docteurs se sont fait gloire de ne connaître que deux chemins en sortant de la maison paternelle, le chemin de l'église et le chemin de l'école. L'angélique saint Thomas d'Aquin avouait avoir puisé sa science dans l'étude du crucifix, c'est à cette même école que saint Dominique, saint Bruno, saint Ignace, saint François ont appris à formuler des constitutions d'ordre, aussi durables que pénibles à la nature. Mais parlons de la jeunesse de saint Nicolas d'après les documents que l'histoire nous a conservés.

Saint Nicolas trouvait dans ses parents le modèle de toutes les vertus, d'autre part son cœur était merveilleusement disposé pour imiter les pieux exemples qu'il avait constamment sous les yeux, il était comme une terre fertile qui sait toujours donner des fruits en son temps¹. Tout en le formant à

1. « Son corps était beau, plus belle encore était son âme. Il grandit, à l'exemple de l'enfant Jésus, en intelligence, en sagesse devant Dieu et devant les hommes. L'arbre que l'on nomme peuplier se dresse vers le ciel,

la vertu, ses parents n'eurent garde d'oublier son instruction, ils le confièrent aux soins d'un grammairien. Grâce à une intelligence active et pénétrante, il fit de rapides progrès dans ses études, se rendit habile en toutes sortes de sciences, à l'exception néanmoins du droit civil auquel il ne jugea pas à propos de s'appliquer. Ses études étaient toujours précédées de la prière, afin de les sanctifier par cet exercice. Il eut grand soin d'éviter les mauvaises compagnies, écueil si dangereux pour la jeunesse et qu'on ne peut fréquenter sans perdre son innocence et porter atteinte à l'intégrité des mœurs. Il s'interdit tout entretien avec les femmes jusqu'à ne pas jeter les regards sur elles, aussi tous ceux qui ont fait son éloge sont unanimes à louer sa chasteté. Il regardait le jeûne comme très

aucun de ses rameaux ne s'échappe à droite ou à gauche, son tronc les dirige tous vers le ciel; tel était le jeune Nicolas. Ses yeux et son cœur se tenaient fixement attachés vers le ciel, vers ce qui est éternel. Au lieu de partager les divertissements des enfants de son âge, il allait à l'église s'agenouiller au pied des autels, ou plongé dans l'Ecriture sainte, il oubliait toutes les vanités, semblable à la fleur des bois qui, solitaire et connue de Dieu seul, n'exhale ses parfums et ne fleurit que pour lui seul. » (*Légende de saint Nicolas*, par la comtesse Ida Hahn-Hahn.)

favorable à l'étude. C'est en satisfaisant leur convoitise, que nos premiers parents ont introduit l'ignorance sur la terre, il semble donc que c'est en luttant contre la sensualité que l'on acquerra la science. Saint Nicolas l'avait compris, et la pensée qui éclairait son âme devint la règle de sa conduite. On peut dès maintenant dire qu'il n'est devenu le patron du jeune âge qu'après en avoir été le modèle. Il pratiquait une vie angélique dans un corps mortel. Son bonheur n'était jamais aussi grand que quand il pouvait passer un temps considérable dans une église. On ne manquait pas de le plaisanter sur sa piété, mais il pouvait répondre avec le psalmiste, que rien ne lui était plus agréable que de tenir le dernier rang dans le temple du Seigneur ¹. Sa dévotion ne tarda pas à recevoir sa récompense.

Dieu a toujours voulu montrer que c'est dans ses temples qu'il dispense le plus abondamment ses grâces. Pierre et Jean se rendaient au temple à l'heure de none, un

1. *Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Ps. 83, v. 11.*

homme boiteux de naissance leur tend la main, espérant quelque pièce de monnaie. « Je n'ai ni or ni argent, dit Pierre, mais ce que je possède je te le donne, au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. » Et voilà que les jambes de cet infirme se raffermissent, il se lève et marche ¹. Se rendant un jour à l'église selon son habitude, Nicolas rencontra une femme boiteuse des deux jambes, qui lui demanda l'aumône. Il fit sur elle le signe de la croix en disant : Au nom du Seigneur, Jésus de Nazareth, lève-toi et marche, et la femme fut guérie de son infirmité ².

Nous ne voulons pas, dans cette vie toute de merveilles, nous arrêter à tout ce que le rationalisme pourrait nous objecter, cependant il pourrait nous dire que ce fait de la guérison d'une femme boiteuse ressemble tellement à celui qui est rapporté aux actes des apôtres, qu'évidemment un panégyriste peu prudent, aura attribué à Nicolas le fait de saint Pierre. A cela nous répondrons : la diffi-

1. Act. c. III, v. 7.

2. Béatille.

culté de marcher est une infirmité assez commune pour qu'on sache qu'elle provient ordinairement du mauvais état des jambes, comment donc guérir un boiteux, sinon en lui rendant le libre usage des membres inférieurs ? Il est vrai, saint Nicolas se sert des mêmes paroles que l'apôtre, mais ceci ne prouve qu'une chose, c'est qu'il connaissait l'Ecriture sainte et l'aimait, ce qui ne se voit plus guère parmi les jeunes gens de notre époque, mais l'ignorance d'un temps n'est pas celle de tous les âges. Le miracle accompli par saint Nicolas est même une preuve des plus évidentes de la véracité du récit des Actes.





CHAPITRE V

SAINT NICOLAS ÉTUDIE L'ÉCRITURE. — SES PROGRÈS
DANS CETTE SCIENCE. — IL PERD SES PARENTS. —
QUEL USAGE IL SE PROPOSE DE FAIRE DE LEURS
BIENS.

Un miracle fit grand bruit dans la cité de Patara et aux environs, saint Nicolas s'avancait dans la vie avec une auréole de sainteté et de gloire formée par Dieu lui-même. Affranchi par l'âge de la tutelle imposée à l'enfance, il ne songea qu'à faire un saint usage de sa liberté en s'adonnant de plus en plus à l'étude et à la prière. Il n'y eut point d'étude qui lui parut plus digne de son application, que celle de l'Écriture et de la théologie. Cette étude était pour lui pleine d'attraits, car il devait lui être fort doux d'apprendre à connaître de plus en plus le

Dieu qu'il aimait avec tant d'ardeur. Les progrès qu'il fit dans cette divine science, le firent passer pour un homme accompli, l'on ne douta point qu'il ne dut être dans la suite une des plus grandes lumières de l'Eglise. En effet, il composa plusieurs ouvrages dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous ; après sa mort les hérétiques rassemblèrent tout ce qu'ils en purent trouver et le livrèrent aux flammes. Nous ne pouvons que déplorer la perte de ces écrits, qui nous auraient mieux fait connaître notre saint, en nous montrant dans sa grande âme un heureux mélange de science profonde et de charité extraordinaire. C'est bien à tort que Suidas dit que saint Nicolas n'a composé aucun ouvrage ; s'il avait lu saint André de Crète il aurait vu que saint Nicolas avait eu avec Theogonis, évêque des Marcionites, une discussion écrite. *Disputatio scripto conserta.*

En ce temps vivait un saint vieillard du nom de Sabbato ; il put dans une vision contempler les sièges réservés dans le ciel à différents serviteurs de Dieu, en ayant aperçu un plus élevé et plus glorieux que

tous les autres, il demanda à qui il était destiné; il lui fut répondu qu'il était pour le serviteur de Dieu Nicolas. Le récit que le saint vieillard fit de sa vision fut accepté sans contestation, tant étaient grandes l'estime et la vénération dont Nicolas jouissait déjà dans le monde. Quand Dieu travaille une âme pour l'amener à la sainteté, son œuvre ne saurait passer inaperçue; le passage d'un saint laisse toujours dans le monde une émotion profonde et des traces durables. Aussi, tous ceux qui connaissaient saint Nicolas désiraient vivement le voir promu au sacerdoce, même avant l'âge prescrit par les canons. On en parla à son oncle qui était évêque de Myre, celui-ci charmé des louanges qu'on donnait avec tant de justice à son neveu, était disposé à faire tout ce que l'on souhaitait. Comme Samuel, enfant de la prière, Nicolas ne devait-il pas être ministre du Seigneur comme le prophète? Mais il cherchait à se dérober à ce redoutable honneur par des raisons qu'il ne puisait que dans sa profonde humilité.

Quoique à l'époque où vivait saint

Nicolas, on vit nombre d'hommes versés dans la science sacrée rester dans le monde, notre saint en apprenant à connaître Dieu, sentit de plus en plus naître dans son cœur le désir de se donner à lui. Il semble du reste que Dieu ne l'avait prévenu de tant de dons si excellents que pour en former un de ses plus illustres ministres. Il reçut donc les ordres mineurs de la main de son oncle l'évêque de Myre, puis revint aussitôt à Patare, où sa charité devait s'exercer sur un vaste théâtre et sa piété filiale être soumise à une terrible épreuve. La peste venait de se déclarer dans l'Asie Mineure et surtout en Lycie, elle exerça ses ravages à Patare, et en trois jours Nicolas se vit ravir par la mort, Epiphane son père et Jeanne sa mère. Il demeura donc l'unique représentant de leurs vertus comme il fut l'unique héritier de leur fortune. Il leur rendit les honneurs qu'un bon fils doit à des parents bien-aimés.

Ce n'est jamais sans une certaine émotion que quelqu'un se voit subitement à la tête d'un ample patrimoine; pour les uns c'est une joie sans bornes accompagnée d'une

ambition et d'un orgueil démesurés, pour d'autres c'est comme un embarras. L'évêque de Myre avait tenu à se décharger de l'administration de ses biens, comme d'un fardeau incompatible avec la charge épiscopale, saint Nicolas ne devait pas être insensible à l'exemple donné par son oncle. Certainement c'est une œuvre très méritoire d'administrer de grands biens pour en consacrer les revenus à de bonnes œuvres, mais Jésus-Christ a indiqué une voix plus parfaite. Dieu n'avait pas accordé à saint Nicolas tant de grâces pour le laisser dans les voies de la sainteté ordinaire. Le plus grand désir de notre saint était de connaître ce que Dieu voulait de lui; tout en voulant le bien, il désirait le faire d'une manière conforme à la volonté de son divin Maître. Avec le psalmiste il s'écriait : « J'ai élevé mon âme vers vous, Seigneur, daignez donc m'indiquer le chemin que j'ai à suivre, vous êtes mon maître et mon Dieu, faites-moi connaître votre volonté, car je suis à vous dès le sein de ma mère ». »

Dieu répondant à sa prière déterminait son esprit à s'arrêter souvent sur ces paroles de l'Evangile : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous possédez et suivez-moi ¹. » Il recherchait dans son cœur le moyen de servir Dieu de la manière la plus parfaite, Dieu le lui indiquait, il n'eut garde de résister à la lumière d'en haut. Il pouvait prévoir le bien qu'il lui serait possible de faire en restant à la tête de sa fortune, tandis qu'en se dépouillant de tout pour se mettre à la suite de Jésus-Christ, il ne savait sur quel chemin l'entraînerait son divin Maître. Il pouvait aussi dans son humilité se demander s'il n'était pas indigne d'aspirer à une si haute direction. Mais un jour toutes ses hésitations prirent fin : comme il entra dans une église, il entendit le chœur qui chantait : « *Omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet non potest meus esse discipulus*. Celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple ². » Il s'appliqua ces paroles et quand

1. Matth. XIX, v. 21.

2. Luc. XIV, 33.

il sortit de l'église ce fut avec la résolution bien arrêtée de se dépouiller de tout, car dans son cœur il venait de constituer les pauvres ses héritiers. Ce dessein admirable n'était cependant pas d'une réalisation aussi facile qu'on pourrait le supposer, car l'aumône a ses règles et ses devoirs, la générosité peut n'être pas toujours selon l'Evangile. Il demanda donc à Dieu de diriger sa main comme il avait dirigé son cœur.





CHAPITRE VI

SAINT NICOLAS DOTE TROIS PAUVRES FILLES EN DANGER
DE SE PERDRE.

DEN ce temps vivait à Patare un homme que des revers de fortune avaient précipité d'une situation opulente dans une extrême indigence. Il avait trois filles que cette catastrophe atteignait d'autant plus, que leur malheureux père, incapable de les doter, songeait à spéculer sur leur beauté, comme sur une ressource dans sa détresse. Déjà il avait fait connaître son coupable dessein. Sa malheureuse famille s'était retirée dans une pauvre maison à l'extrémité d'un faubourg de la ville.

Mais Dieu, dit Métaphraste, dont la cha-

rité est sans limites, eut compassion de cet infortuné, il permit que saint Nicolas fût informé de sa détresse, voulant lui procurer un charitable père qui lui vînt en aide dans les misères auxquelles son corps et son âme étaient exposés. Notre saint fit paraître en cette circonstance qu'il était aussi prudent que compatissant, il ne vint pas trouver ce malheureux pour lui donner seulement des avis salutaires, il eut plus de générosité. Il savait que trop faire sentir à ceux qui sont déchus de leur splendeur, les secours qu'on leur accorde, c'est les humilier et les porter à estimer bien peu ce que l'on fait pour eux. Suivant le principe de l'Evangile qui ne veut pas que la main gauche soit informée de l'aumône que fait la main droite, il ne voulut pas même avoir pour témoin celui qu'il allait combler de ses bienfaits. Il mit autant d'adresse pour cacher le bien qu'il allait faire, que les voleurs ont coutume d'en employer pour cacher leurs larcins. Ayant donc amassé une somme d'or assez considérable, il se glissa pendant la nuit près de la maison du gentilhomme, une fenêtre était

ouverte, c'est par là qu'il déposa le secours qu'il lui destinait, et aussitôt il s'empressa de retourner chez lui, comme s'il eût honte d'être aperçu.

A son réveil le gentilhomme trouve la bourse, l'ouvre, mais il ne peut en croire ses yeux, car d'où peut lui venir une semblable fortune? Un instant il se croit victime d'un songe ou d'un piège du démon, mais tout tremblant il touche les pièces d'or de l'extrémité de ses doigts, il finit par se convaincre de leur réelle valeur. Dans sa parenté, dans ses connaissances, il ne peut soupçonner personne qui soit capable d'une telle générosité. Il verse des larmes de joie, il ne doute pas que ce soit à Dieu qu'il soit redevable d'un secours aussi inespéré, il lui demande pardon de la faute qu'il avait résolue dans son cœur et remercie avec effusion Celui qui sait tirer le pauvre de la fange. Il employa la plus grande partie de cet or à marier l'aînée de ses filles selon le rang de sa naissance.

Saint Nicolas apprenant l'usage que l'on

1. De stercore erigens pauperem. Ps. CXII, 6.

avait fait de sa largesse, jeta dans la maison une nouvelle somme d'or d'une égale valeur. Le gentilhomme ne fut pas moins surpris que la première fois, il se prosterna contre terre, remercia Dieu avec abondance de larmes, du secours qu'il lui envoyait dans le besoin pressant où il se trouvait ainsi que ses filles. Il lui demanda en même temps de lui faire connaître celui dont il se servait pour être l'instrument de ses bontés. Il croyait plutôt que c'était un ange qu'un homme, car en vain il avait interrogé de tous côtés, il n'avait rien pu découvrir. Il maria donc sa seconde fille. L'espérance renaissait dans son cœur et il ne doutait point que les effets de la Providence ne s'étendissent à la troisième ; il en était si persuadé qu'il regardait déjà la chose comme faite. Aussi il était très attentif à veiller exactement toutes les nuits, afin de pouvoir connaître son généreux bienfaiteur, il se promettait même de le saisir dans ses bras afin de mieux savoir qui il était, et d'où il pouvait tirer l'or en si grande abondance.

Saint Nicolas vint donc sans bruit une

troisième fois et jeta par la fenêtre une somme d'or égale aux deux premières et se retira en toute hâte. Mais l'attention du père fut attirée par le bruit que fit l'or en tombant dans sa maison, aussitôt, malgré une profonde obscurité, il se précipite sur ses pas, enfin il est assez heureux pour le rejoindre, il le reconnaît sans peine, car saint Nicolas était aussi connu de toute la ville, par sa vertu que par la distinction de sa famille, il se jette à ses pieds, heureux de pouvoir témoigner sa reconnaissance à celui qui lui était venu en aide dans le péril imminent où il se trouvait avec ses filles. « Si Dieu ne vous avait inspiré une aussi grande charité, s'écrie-t-il, déjà nous aurions succombé misérablement, mais soit loué le Seigneur qui a eu pitié de nous. » Il baisait ses pieds les arrosant de ses larmes. Saint Nicolas, dans son humilité, croyait n'avoir fait qu'une action ordinaire, mais se voyant reconnu par celui qu'il avait obligé, il lui fit promettre avec serment de garder le secret et de ne révéler à personne ce dont il avait été témoin. Ainsi Jésus-Christ après avoir guéri un

malade, ordonna aux témoins du prodige de n'en pas parler; la défense du Maître fut vaine, celle du serviteur ne sera pas mieux observée.

Dans la ville de Patare on se demandait comment un homme, naguère si pauvre, avait pu en si peu de temps se procurer des ressources si considérables. Les suppositions les plus malveillantes et les plus calomnieuses se répandaient de toute part. Jamais la fortune n'est si prompte à répondre aux appels qu'on lui fait, même par le travail, un crime était certainement l'origine d'un tel changement dans la situation de cet homme, ce n'était peut-être pas un assassinat, mais c'était sûrement un vol. Alors cet homme pensa justement que son honneur le dispensait de garder le secret promis, il raconta donc à qui voulut l'entendre comment saint Nicolas était venu à son aide d'une manière aussi discrète que généreuse. Dieu l'avait voulu ainsi afin que la charité et l'humilité de saint Nicolas nous servissent d'exemple, et afin de nous apprendre que même dans la situation la plus critique, il ne faut pas désespérer de la Providence.

Ce fait est rapporté par tous les historiens de saint Nicolas, il en est fait mention dans toutes les hymnes en son honneur, la peinture et la sculpture se sont ingéniées à le reproduire. On représente quelquefois saint Nicolas avec trois pommes d'or à la main, afin, selon quelques auteurs, de rappeler les trois bourses qu'il donna pour le mariage de trois filles pauvres. Mais peut-être avait-on commencé par peindre trois bourses d'une façon assez grossière, et des copistes peu au courant de la vie du saint dont ils retraçaient l'image, virent des fruits au lieu et place des bourses. Nous avouons que ces pommes sont très bien placées dans la main du patron de la jeunesse et de l'enfance et qu'elles n'y manquent pas de symbole¹.

1. « En Normandie, saint Nicolas est le patron des filles à marier, on y dit encore communément :

Patron des filles, saint Nicolas,

Mariez-nous, ne tardez pas.

En Bretagne, il est en même temps le patron des garçons à marier, qui ne cessent d'invoquer son secours. Ils lui font des neuvaines et surtout ils jettent par dévotion des épingles dans les fontaines qui lui sont consacrées. « Le bon saint, ajoute M. de Villemarqué à ce sujet, n'accepterait d'eux aucun présent plus considérable, car il sait, disent les vieilles rimes bretonnes, que leur bourse est aussi vide que leur cœur est plein. » (Note du prince de Galitzin à la *Vie de saint Nicolas*, par le P. de Brallion, p. 33.)



CHAPITRE VII

SAINT NICOLAS ORDONNÉ PRÊTRE EST PLACÉ A LA TÊTE
DU MONASTÈRE DE SION. — IL REMPLACE L'ÉVÊQUE DE
MYRE PENDANT SON ABSENCE. — MORT DE CET ÉVÊQUE.
— DÉSIR DE SAINT NICOLAS POUR LA SOLITUDE.

LE fait que nous venons de rapporter attira tant d'éloges à saint Nicolas qu'il résolut de s'y dérober, il vendit tout ce qui lui restait de son patrimoine et se rendit chez son oncle l'évêque de Myre. Le monde lui était à charge, il aurait voulu s'en-sevelir dans la solitude, il n'aspirait qu'à s'entretenir avec Dieu dans une contemplation solitaire. Sans résister absolument aux goûts de son neveu, le pieux évêque sut les utiliser, il mit à profit ce pieux élan, en lui accordant de vivre seul dans une petite maison à

l'écart et en lui enjoignant de continuer ses études théologiques. C'est dans cette pieuse retraite que saint Nicolas atteignit sa vingt-troisième année, alors son oncle lui conféra solennellement la prêtrise en présence d'un grand concours de peuple. A la fin de la cérémonie il fut de nouveau saisi de l'esprit prophétique, et soulevant les voiles qui dérobent l'avenir, il prédit au nouveau prêtre les choses les plus étonnantes, il annonça même au peuple qu'un jour il serait son évêque.

« Il sera, disait-il, la consolation des affligés, ramènera au bercail les brebis égarées et il sera un puissant secours pour ceux qui seront dans le danger. »

Après avoir reçu la prêtrise, saint Nicolas s'occupa d'abord uniquement à acquérir les vertus en rapport avec une dignité aussi éminente, il redoubla de ferveur et de zèle et s'adonna plus que jamais aux exercices de piété et de pénitence. Aussitôt après son élévation sur le siège de Myre, son oncle avait fait construire à ses frais, non loin de la ville, une église magnifique qu'il avait

consacrée sous le vocable de Sion. Dans la suite il joignit à cette église un monastère où se retira Asténie, oncle paternel de notre saint. Nicolas était prêtre depuis une année seulement, quand la charge de supérieur de ce monastère devint vacante, l'oncle qui connaissait la vertu de son neveu la lui confia. Mais comme les anciens auraient pu se récrier à cause de son jeune âge, il adjoignit au nouveau supérieur plusieurs hommes remarquables par leurs vertus, entre autres Asténie qui fut chargé du temporel du monastère. Saint Nicolas sut administrer avec tant de piété et de prudence, que bientôt tous les cœurs lui furent acquis.

L'évêque de Myre en fut tellement satisfait qu'il voulut lui confier une mission bien plus importante. Depuis longtemps il avait le désir de faire le pèlerinage de la Terre-Sainte, mais il était évêque et se devait avant tout à son troupeau, il ne pouvait pendant le long espace de temps qu'exigeait un tel voyage, le laisser à des mains incapables de le diriger avec sagesse. En considérant son neveu, il lui sembla que Dieu lui venait en

aide pour l'accomplissement de son pieux dessein, il lui fit part de sa résolution de mettre pour quelque temps sur ses épaules le fardeau de sa charge. Il y eut alors entre eux une de ces luttes comme on n'en voit qu'entre les saints, Nicolas aurait couru au-devant d'une humiliation, mais ce ne fut qu'avec peine qu'il accepta l'honneur que lui faisait son oncle.

Il semble que le pieux prélat n'était allé visiter le Calvaire que pour apprendre à mourir; à peine fut-il de retour à Myre qu'il fut saisi d'une maladie qui l'emporta en peu de temps. Pendant sa vie, il avait souvent joui d'une puissance surnaturelle pour soulager les malheureux, guérir les malades et chasser le démon. Un jour celui-ci se transforma en ange de lumière et se présenta dans un appareil splendide. L'évêque en fut d'abord ébloui, mais dès la première parole il sut reconnaître son adversaire et lui ordonna de sortir. Le démon protesta de ses bonnes intentions et ne consentit à sortir que pour s'emparer du corps du cuisinier, quand survint l'évêque qui délivra son ser-

viteur par un signe de croix ¹. Un autre jour, dit saint Grégoire, le démon voulait brûler la ville de Myre et le saint évêque sut encore déjouer ses ruses ². Les prodiges qu'il opéra après sa mort donnèrent un nouveau relief aux vertus qu'il avait pratiquées pendant sa vie, bientôt il fut inscrit au nombre des bienheureux à qui l'Eglise rend un culte public. Son corps fut déposé dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste au monastère de Sion, à côté de celui de saint Théodore, martyr, son prédécesseur immédiat sur le siège de Myre. Semblables par leur dignité et leurs vertus, différents seulement par leur genre de mort, ces deux saints prélats furent réunis dans un même tombeau. Dans la suite on a respecté cette mystérieuse union, car la ville de Venise ayant fait construire une église à l'oncle de notre saint, on y transporta son corps avec celui de saint Théodore.

Après avoir rendu les derniers devoirs à

1. Bétaille, p. 45.

2. Dial. l. 2. Irruerunt in ipsum dæmones, ut facerent illi malum, sed in nunquam efficere potuerunt. S. Mich. Arch.

son oncle, saint Nicolas continua d'administrer le monastère de Sion, son zèle et sa piété lui valurent de cruelles attaques de la part du démon, mais il sut toujours les déjouer. Laissé à lui-même, il se sentait pris d'un désir ardent pour la solitude, il ne pensait qu'à la Thébaïde et à ses pieux habitants, mais il n'osait abandonner un poste que lui avait confié une volonté qui lui était bien chère, du reste c'eût été une sorte de faiblesse; l'Eglise était loin de jouir de la paix sous les prédécesseurs de Constantin. Il se trouvait donc à un poste de combat, il ne devait pas se dérober à la lutte, aussi il attendit avec patience et hâta par ses prières l'ère des jours paisibles que Dieu devait donner à son Eglise sous le règne du premier empereur chrétien.





CHAPITRE VIII

SAINT NICOLAS PART POUR VISITER LES LIEUX SAINTS.

— IL ANNONCE LE COMMENCEMENT ET LA FIN D'UNE
TEMPÊTE. — IL RESSUSCITE UN MORT. — IL VISITE
LES MOINES DU DÉSERT.

LE Ciel cependant lui accorda une compensation bien douce, pour tous les actes d'abnégation qu'il était constamment obligé de faire, il lui fut révélé que c'était la volonté de Dieu qu'il visitât les Lieux Saints. Son âme déjà préparée pour les œuvres du Seigneur, devait aller puiser un dernier complément de forces dans le tombeau du Sauveur. Il annonça donc à ses religieux que d'après la volonté de Dieu, il allait entreprendre le voyage de Terre-Sainte, il prit congé d'eux

et s'embarqua sur un vaisseau, qui n'attendait qu'un temps favorable, pour faire voile vers l'Egypte. Il nourrissait toujours en son cœur le secret espoir de se retirer dans le désert, il voulait faire connaissance avec les pieux anachorètes qui vivaient dans la solitude.

Sur le vaisseau, il ne cessait de faire l'office d'apôtre, il reprenait les mariniers de leurs défauts, leur inspirait l'horreur du péché, leur apprenait à connaître Jésus-Christ. Dieu voulut donner plus d'autorité encore à ses enseignements ; tout annonçait une heureuse traversée, la mer était calme, le vent qui était favorable semblait devoir continuer ainsi le reste du voyage. **Mais voici que saint Nicolas vit le démon monter furieux vers le navire, avec une épée pour couper les cordages.** Par une inspiration divine il connut ce qui devait arriver, il annonça aux mariniers une tempête effrayante. L'événement suivit de près la prédiction. On vit tout à coup, comme à un signal donné, de noirs nuages s'amonceler et s'entr'ouvrir subitement sur une mer en furie. L'agitation des

cœurs n'était pas moins grande que l'agitation des flots, chacun croyait toucher à sa dernière heure. Tous se pressaient autour de saint Nicolas, espérant qu'il pourrait apaiser la tempête, puisqu'il avait su la prévoir. Il les rassura avec bonté en leur annonçant la fin de la tourmente, et une heure après, le calme était rétabli sur les flots. La crainte fit place à la joie, on rendit grâces à Dieu et à son serviteur qui venait de se signaler autant par sa prescience que par sa puissance. C'est sans doute à cause de ce miracle et d'autres semblables que nous rapporterons dans la suite, que les marins ont choisi saint Nicolas pour leur patron. De son temps encore, ils se recommandaient à Castor et Pollux, divinités aussi impuissantes qu'imaginaires, mais il sut leur accorder un secours réel et apparent, et souvent dans l'obscurité de la tempête, il leur fournit une lumière merveilleuse.

Mais un matelot du nom d'Ammonius était monté sur le grand mât, pour y réparer quelques désordres occasionnés par la tourmente, ayant accompli son œuvre, il s'ap-

prête à descendre, quand manquant d'équilibre il tombe inanimé dans l'intérieur du vaisseau. Il est sans souffle, personne ne doute de sa mort. Vite on a recours à saint Nicolas, qui se met en prières, fait le signe de la croix sur le malheureux, le rend plein de santé et de vie à ses compagnons ¹.

Après quelque temps d'une douce et heureuse traversée, notre saint arriva heureusement à Alexandrie. Aussitôt descendu à terre, il se rendit à l'église où l'on conservait les reliques de saint Marc évangéliste et patron de la ville. Pendant qu'il donnait un libre cours aux élans de sa dévotion, ses compagnons de voyage publièrent sa sainteté et les merveilles dont ils avaient été témoins. Dès lors, saint Nicolas ne put circuler dans la ville sans être environné d'une multitude d'infirmes qui accouraient à lui ou qu'on apportait sur son passage; les aveugles recouvraient la vue, les estropiés

1. Quelques historiens disent que ce matelot était monté sur le grand mât, pour remettre en place une croix que le vent avait jetée de côté; nous n'oserions affirmer qu'avant Constantin on plaçât ainsi le signe du salut sur les navires.

l'usage de leurs membres, personne ne s'approchait de lui sans ressentir l'effet de sa puissante miséricorde. Aussi, dit Métaphraste, celui qui pourra énumérer les guérisons qu'il a opérées et redire les actions de grâces de ceux qu'il a obligés, sera capable de compter les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer.

Mais au sein même de la foule, il n'oubliait pas ce qui avait été la préoccupation de toute sa vie, il pensait constamment à la solitude, il voulut donc aller trouver saint Antoine dans le désert, afin disait-il, d'apprendre le moyen de servir parfaitement Notre-Seigneur. Tout lui semblait fardeau ou obstacle à la sanctification dans le monde. Dieu a presque toujours donné un grand attrait pour la solitude à ceux de ses saints qui devaient le plus travailler à sa gloire. Il put donc s'entretenir avec les pieux anachorètes, il put voir le bonheur qu'il enviait, mais il ne lui fut pas accordé d'en jouir selon ses vœux, c'était un nouveau sacrifice à ajouter à ceux qu'il avait déjà accomplis.



CHAPITRE IX

SAINT NICOLAS EN PALESTINE. — SON RETOUR A MYRE.
— IL NOURRIT QUATRE-VINGT-TROIS OUVRIERS AVEC
UN PAIN. — DIEU LUI ANNONCE QU'IL SERA ÉVÊQUE.

DE retour du désert, saint Nicolas s'embarqua aussitôt pour continuer sa route. Il lui tardait de voir les lieux où l'Homme-Dieu avait accompli la rédemption du monde, aussi dès son arrivée à Jérusalem, il se dirigea vers le Calvaire. Quelques auteurs nous disent qu'il visita le temple qui était en ce lieu et qu'il vénéra la vraie croix, ils ajoutent même que s'étant présenté à la porte de cette église et l'ayant trouvée fermée, les anges vinrent la lui ouvrir, l'introduisirent à l'intérieur, signalant à sa dévotion tout ce qui s'y trouvait de remar-

quable. Evidemment c'est là une erreur ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer dans l'introduction, car lorsque saint Nicolas fit le voyage de Palestine, sainte Hélène n'avait pas encore retrouvé le bois de la vraie croix, conséquemment l'église qui devait la renfermer n'était pas encore construite.

Les auteurs les plus anciens racontent simplement que des anges lui étant apparu, lui avaient fait contempler le bois de la vraie croix. Ceux qui sont venus ensuite, lorsque l'église de la vraie croix était bâtie, ont conclu qu'il y avait été introduit, ne faisant pas attention que ce qui était de leur temps n'avait pas toujours existé. Adoptons l'opinion des anciens auteurs, nous ne saurions trop admirer comment Dieu sut récompenser la piété de son serviteur pour ses souffrances; en lui donnant de contempler et d'adorer dans une extase le bois de son supplice, il voulait lui montrer que s'il se communique intimement à ceux qui le servent dans la solitude, il sait aussi ménager des joies ineffables à ceux qui, par son ordre,

sortent de la retraite pour aller soutenir sa cause devant les hommes.

Pénétré de la sainteté des lieux qu'il visitait, saint Nicolas marchait dans Jérusalem les pieds nus et la tête découverte; quand il arrivait aux lieux où Jésus-Christ avait fait quelque action remarquable, opéré quelque miracle ou enduré quelque souffrance, il n'avancait plus que sur ses genoux.

Après avoir visité le tombeau du Sauveur, il voulut aussi visiter son berceau. Il se rendit donc à Bethléem. Non loin de cette ville se trouve une grotte, où d'après la tradition, Joseph et Marie firent leur première halte, dans leur fuite en Egypte. Il resta quelque temps dans cette retraite. Plus tard, une église fût bâtie en ce lieu sous le vocable de saint Nicolas, et notre saint y fut représenté en costume de pèlerin.

Il ne voulut pas sortir de la Palestine sans visiter les lieux sanctifiés par la présence et la pénitence de saint Jean-Baptiste, cet illustre solitaire, le plus grand des enfants des hommes. La grotte qui avait abrité le

Précurseur eut pour lui tant de charmes, qu'il eût voulu en faire sa demeure définitive, mais Dieu lui ordonna de retourner au plus tôt à son monastère de Sion, lui disant que là il lui ferait connaître sa volonté.

Il revint donc sur le rivage de la mer, fit marché avec un nautonier qui devait le conduire en Lycie, mais qui malgré ses engagements, dirigea son vaisseau vers l'Egypte. Sa mauvaise foi ne devait pas rester longtemps impunie; le vent qui d'abord était favorable se changea subitement, il s'éleva une tempête effrayante qui brisa un mât ainsi que le gouvernail. Notre homme se croyant perdu se jette aux pieds de saint Nicolas, lui avoue sa faute, lui promet de la réparer, le supplie d'user de son pouvoir près de Dieu pour obtenir un temps calme qui lui permette de le conduire en Lycie. A la prière de saint Nicolas, la tempête se calma et le voyage put s'achever heureusement. Dans cette circonstance notre saint fit preuve d'une douceur extraordinaire, il n'eut même pas un mot de reproche pour celui qui voulait ainsi abuser de sa confiance.

A son retour à Myre, il fut l'objet d'un véritable triomphe, la joie rayonnait sur tous les visages, les cris d'allégresse retentissaient de toutes parts, on avait craint que son attrait pour la solitude ne le retint dans quelque retraite ignorée, et il n'avait fait qu'ajouter un titre de plus à la vénération dont il était entouré, il était un pèlerin de la Terre-Sainte. Cet accueil ne fut que le prélude d'un autre, plus intime et plus touchant qui l'attendait dans son monastère. C'était un père chéri qui rentrait au sein d'une famille bien-aimée. Il travailla avec plus d'ardeur encore à mériter l'affection et l'estime de ses religieux; par son exemple et ses enseignements, il s'efforçait de les amener à se rendre dignes de leur vocation. Pour donner plus d'autorité à sa parole, Dieu lui continuait le don des miracles. Comme il faisait bâtir une nouvelle église dans son monastère, il nourrit un jour 83 ouvriers avec un seul pain, et il resta un grand nombre de morceaux quand ils furent rassasiés. Saint Méthode rapportant ce prodige ajoute que saint Nicolas en fit beaucoup

d'autres du même genre en d'autres lieux ¹.

Saint Nicolas semblait devoir finir ses jours au monastère, s'il n'y jouissait pas de l'isolement de la solitude, au moins il en avait le recueillement. Il cherchait à cacher aux hommes les exercices de piété qu'il pratiquait en secret. Mais la vertu se manifeste tôt ou tard, elle est comme la lumière qui ne nous guide sur le chemin qu'en nous manifestant à ceux qui nous environnent.

Dieu qui voyait ce qui se passait dans le fond de son cœur, ne permit pas qu'il restât plus longtemps dans l'obscurité. Un jour donc, pendant l'oraison, saint Nicolas entendit une voix du ciel qui lui ordonnait de retourner dans le monde, lui disant que c'était là qu'il pourrait mériter la suprême récompense. Il fit part de cette révélation à ses religieux, rentra dans la ville de Myre, habita une petite maison, où Dieu se fit souvent entendre à lui, et lui annonça entre autres choses qu'il le destinait à l'épiscopat.

1. D'après les PP. Cahier et Martin, *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, p. 262, les trois boules d'or, que l'on place dans la main de saint Nicolas, représentent trois pains qu'il a multipliés.



CHAPITRE X

SAINT NICOLAS MIRACULEUSEMENT CHOISI POUR ÉVÊQUE
DE MYRE. — MIRACLE OPÉRÉ PAR LUI LE JOUR DE
SA CONSÉCRATION ÉPISCOPALE.

DE que nous avons vu jusqu'alors de saint Nicolas, peut n'être considéré que comme une préparation; nulle part il n'a pu trouver de position stable et quand il croit avoir fixé définitivement sa tente, Dieu l'appelle ailleurs. Il sera évêque, il en a été directement informé, mais où est son troupeau? Quand commencera-t-il à exercer ces fonctions redoutables, même pour des natures évangéliques? C'est Dieu encore qui interviendra en cette occasion, pour manifester sa volonté de la manière la plus certaine.

Jean, qui avait succédé à l'oncle de notre saint, sur le siège de Myre, vint à mourir. Les évêques voisins, le clergé et le peuple furent également animés d'un saint zèle pour lui donner un digne successeur. Parmi les évêques réunis à l'église, pour délibérer sur le choix à faire, se trouvait un homme très distingué par ses vertus et la sainteté de sa vie, sur lequel se réunissaient tous les suffrages. Il se leva et dit : « Mes Frères bien-aimés, ne faites pas si grande diligence, jeûnons encore et prions Dieu de nous envoyer son Saint-Esprit, afin de nous éclairer en cette importante occurrence. » Les évêques acquiescèrent à son désir. Dieu, qui se laisse fléchir par les prières de ceux qui le craignent, lui apparut la nuit suivante, et lui dit de se tenir à la porte de l'église le lendemain dès le matin, d'observer le premier homme qui entrerait, il s'appellera Nicolas, dit la vision, et vous pourrez le choisir pour évêque, car c'est lui que Dieu vous destine.

L'homme de Dieu, qui avait eu la vision, en fit part aux évêques assemblés, qui redoublèrent leurs prières et leurs supplications,

pour lui, il se tint fidèlement au poste que le Ciel lui avait assigné. Dès le matin, saint Nicolas, conduit certainement par la Providence, se dirige vers l'église, à peine en a-t-il franchi la porte, que celui qui veillait lui demande son nom. Il répond avec douceur et simplicité : « Je suis Nicolas, pécheur et serviteur de votre sainteté. » Dès lors il n'y a plus à hésiter, c'est bien ce Nicolas que le Seigneur avait annoncé, d'autant plus qu'en toute sa personne il a l'apparence d'un homme choisi de Dieu. Celui qui l'avait arrêté est dans la joie, il croit avoir trouvé un trésor, et c'est la vérité, il prie donc Nicolas de le suivre, et le présente à l'assemblée des évêques.

Le bruit de cet événement se répandit promptement dans la ville, de toutes parts on accourt avec joie. Alors les évêques amènent Nicolas au milieu du temple et disent au peuple : « Voici votre évêque, voici le pasteur de vos âmes, ce ne sont pas les hommes qui l'ont choisi, mais l'Esprit-Saint lui-même. Nos prières ont été exaucées, voici celui que nous désirions, il saura certaine-

ment conduire son peuple au port du salut. » Aussitôt le peuple rend grâces à Dieu, avec un élan et une joie que l'on ne saurait exprimer. La modestie, qui n'était pas une des moindres vertus de saint Nicolas, le porta à alléguer plusieurs raisons pour ne pas être revêtu de la dignité épiscopale, mais on n'entint aucun compte, on fit tous les préparatifs de la consécration, et il reçut l'onction sainte.

Après la consécration, saint Nicolas célébrait les saints mystères, la cérémonie touchait à sa fin, quand tout à coup, au fond de la basilique, on entend des cris déchirants. Voici ce qui était arrivé : « A la nouvelle de l'intervention divine qui venait de se manifester dans le choix de saint Nicolas pour le siège épiscopal de Myre, une femme avait quitté sa maison en toute hâte pour aller prendre part aux acclamations publiques dans l'église. C'était une pieuse curiosité, mais une curiosité si violente, et dont l'accès avait été si subit, que cette malheureuse femme oublia son devoir de mère pour se passer cette sainte fantaisie. Car le bruit de l'événement l'avait surprise comme elle ve-

naît de préparer un bain pour son enfant. Or, par une singularité remarquable, il paraît que les bains de ce temps-là se donnaient en mettant les gens sur le feu, avec l'eau, et la baignoire (en manière de marmite ou de chaudron). On peut supposer ce qui devait arriver au petit misérable suspendu ainsi à la crémaillère, tandis que sa mère courait à l'église afin de s'associer aux transports de l'allégresse commune. Pour surcroît, tant l'enthousiasme religieux était contagieux et enivrant, la pensée du pauvre enfant ne revint pas à sa mère avant qu'un assez long espace de temps se fût écoulé, c'est-à-dire jusqu'à ce que la cérémonie du sacre et de l'intronisation étant finie, l'élan général fut un peu calmé. Alors seulement cette triste ménagère, sentant l'énormité de sa distraction, se précipita vers son logis avec des cris aigus qui attirèrent l'attention de tout le voisinage, mais ce ne fut qu'au profit du nouveau prélat dont l'honneur s'accrut par la réunion de tant de témoins. Quand on pénétra jusqu'au foyer, il se trouva que le Ciel, en considération de son serviteur, avait préservé les jours de

l'enfant, qui sortit sain et sauf de cet affreux péril¹.

Certains auteurs donnent une version différente du même fait, selon eux la femme aurait trouvé son enfant affreusement brûlé et l'aurait apporté à notre saint, qui l'aurait guéri en faisant le signe de la croix. Au fond il reste toujours la vérité d'un grand prodige opéré le jour de sa consécration épiscopale, on comprend facilement l'impression qu'il dut faire sur tout le peuple. C'est pour cela, sans doute, que l'on invoque saint Nicolas contre le feu.

1. Les PP. Martin et Cahier. *Vitraux de la cathédrale de Bourges*, p. 263.

« Ce miracle est aussi représenté dans un vitrail d'Auxerre. On y a introduit deux diables qui se mettent en devoir d'activer les flammes sous la malheureuse chaudière où l'enfant est déposé en façon de pot-au-feu. (Note du prince A. de Galitzin.)





CHAPITRE XI

COMMENT SAINT NICOLAS S'ACQUITTE DE SES DEVOIRS
D'ÉVÊQUE. — SON ÉLOQUENCE. — SA MORTIFICATION.
IL RESSUSCITE DEUX ENFANTS. — COMMENT IL EST
CHOISI POUR PATRON DE LA JEUNESSE.



L'ÉPISCOPAT de saint Nicolas, nous pouvons appliquer ce que nous avons dit de sa naissance, il n'était l'œuvre ni de l'ambition de famille, ni de considérations humaines, il était le fait de la volonté de Dieu la plus manifeste. Nous voudrions être complètement édifiés sur tous les actes de sa vie d'évêque, hélas ! les documents seront loin de satisfaire notre pieuse curiosité. Cependant si l'on considère que plus de seize siècles nous séparent de cette époque

bénie, on devra être d'autant plus surpris de retrouver encore autant d'actes de son administration, que l'on ne possède plus aucun écrit du saint pontife. Nous recueillerons donc pieusement ce que nous a conservé la tradition, si nous n'y retrouvons que quelques-unes des perles qui forment son auréole glorieuse, nous y puiserons cependant d'abondantes lumières.

Au temps de saint Nicolas, les erreurs de Sabellius et d'Arius faisaient de nombreuses victimes dans l'Église d'Asie, il s'occupa à les combattre par tous les moyens, et il y réussit si bien qu'on l'appela le fléau des hérétiques. En chaire il travaillait à prémunir son peuple contre les dangers qui le menaçaient. Mais sa charité devait s'étendre à toute l'Église, il composa, contre les erreurs de son temps, plusieurs ouvrages que nous ne possédons plus, c'est vrai, mais auxquels les hérétiques ont rendu le plus bel hommage en prenant si grand soin de les détruire. Ils y trouvaient une condamnation trop forte et trop évidente de leurs erreurs, à aucun prix il ne fallait les laisser subsister. Dieu leur

permet d'atteindre leur but, en montrant à leur confusion, combien l'erreur est l'ennemie de toute liberté et de toute loyale discussion.

A tous, notre saint pontife aurait voulu communiquer son zèle pour la défense de la vérité, chaque année il convoquait tous les prêtres de son diocèse, il voulait que cette assemblée se tînt avec la plus grande solennité. Là on promulguait pour la contrée les décrets les plus utiles dans les circonstances actuelles. Quoique très versé dans la plus pure doctrine, il tenait à posséder constamment à ses côtés les hommes les plus éminents par leur science et leur piété, de ce nombre furent Paul de Rhodes et Théodore d'Ascalon. Après le repas, il réunissait toute sa maison, et proposait toujours comme sujet d'entretien quelque point de dogme, de morale ou de liturgie. Il s'adonnait, avec autant de zèle que de succès, au ministère de la parole. On remarquait qu'il était vif et enjoué en exhortant au bien, mais qu'il était sévère dans ses reproches¹. « Qui n'a admiré

1. Efficax in loquendo alacer in exhortando, severus in corripiendo. Légende dorée.

vosre éloquence? dit saint André de Crète. On rapporte que quand vous visitiez les rejets de la vraie vigne, vous avez rencontré Théogonie, évêque des Marcionites, vous avez eu avec lui une discussion qu'on a conservée par écrit, et vous l'avez combattu jusqu'à ce qu'il se convertît. Vous avez calmé le feu de la discussion en disant, avec une douceur supérieure à celle du miel, ces paroles évangéliques : « Venez, réconcilions-nous, afin que le soleil ne se couche pas sur notre colère. »

Mais ni la haute dignité à laquelle il était parvenu, ni le soin qu'il prenait de son troupeau, ne le détournaient de l'œuvre de sa propre sanctification. Il augmenta même ses austérités; nous l'avons vu dès sa naissance jeûner le mercredi et le vendredi, à ces deux jours, il en avait ajouté un troisième dans sa jeunesse. Devenu évêque, il pratiqua le jeûne tous les jours de la semaine, il ne mangeait qu'une seule fois dans la journée et vers le soir. Il ne se faisait jamais servir qu'un seul plat de viande, mais il n'entendait nullement imposer ses austérités aux autres; si quel-

qu'un était admis à partager son repas, il avait grand soin que la table fût largement servie. Pendant ses repas, il se faisait lire l'Écriture ou quelque autre ouvrage édifiant. Après le repas, il avait coutume de faire plusieurs heures d'oraison, alors seulement il prenait quelque repos sur la terre nue, qui était son lit ordinaire. Il se levait de grand matin, commençait la journée par l'oraison, et célébrait ensuite les saints mystères avec la plus grande dévotion. Souvent, pendant qu'il était à l'autel, son visage parut tout rayonnant d'une céleste clarté. Quelquefois, dans la journée, alors même qu'il vaquait aux occupations les plus ordinaires, la même lumière resplendissait sur son visage.

Il était vraiment une lampe ardente, dont la lumière bienfaisante se répandait au loin. Dieu semblait autant se complaire à faire connaître sa sainteté qu'à l'accroître. Un homme noble et opulent envoya ses deux fils à Athènes pour y faire leurs études de philosophie, en leur recommandant de passer par la ville de Myre, pour y demander la bénédiction de l'évêque Nicolas. Ces deux

jeunes gens, qui n'avaient pas encore appris à désobéir, se conformèrent aux ordres paternels. Ils arrivèrent à Myre à une heure assez tardive. L'hôtelier qui les accueillit, s'aperçut promptement qu'ils appartenaient à une excellente famille, et qu'ils étaient porteurs d'une somme importante. Il leur donna un logement, et, quand ils furent endormis, il s'introduisit dans leur chambre, les mit à mort, puis pour faire disparaître les traces de son crime, dépeça leurs corps, en mélangea les morceaux avec de la viande de porc salé, voulant profiter entièrement de son forfait, en vendant cet affreux mélange à ses clients¹.

Saint Nicolas était dès le matin en oraison, quand un ange vint le prévenir du crime abominable qui venait d'être commis dans sa ville épiscopale. Aussitôt il abandonne son oraison, se rend chez l'hôtelier et lui reproche sévèrement sa conduite. L'infâme essaie de nier, mais le saint lui montre la cuve où sont les membres de ses victimes.

1. Quelques auteurs prétendent que la chair des enfants était conservée pour des opérations de magie.

Le malheureux finit par avouer son crime, se jette aux pieds du saint, tous deux implorent la miséricorde divine, et voilà que les deux jeunes gens se lèvent joyeux et dispos comme à la suite d'un bon sommeil. Ils reçoivent la bénédiction de saint Nicolas et publient sa puissance pendant le reste de leur voyage. Nous verrons dans la suite saint Nicolas opérer un prodige semblable en se rendant au concile de Nicée.

Pendant toute sa vie, saint Nicolas eut la plus tendre affection pour les enfants, mais plus il sentait sa fin s'approcher, plus il redoublait pour eux de zèle et de tendresse. Il s'efforçait de leur devenir semblable pour entrer dans le royaume des cieux. Il savait que la jeunesse est l'âge le plus cher à Dieu, le plus important de la vie. Aussi quand il traversait les rues de la ville, on croyait voir Jésus-Christ dans les bourgades de la Judée, entouré de nombreux enfants. On ne peut dire combien il s'intéressait à eux, les regardant comme la portion la plus chère de l'héritage de Jésus-Christ et l'espérance de la religion. Souvent il disait : « Ce sont les

anges de la terre » et il s'efforçait d'en faire des anges du ciel¹. Il avait conservé la douceur, la droiture et un cortège d'autres vertus, qui ne dépassent guère les années de l'enfance, et voilà pourquoi on le propose comme modèle à la jeunesse. Cette opinion est rapportée par Alban Butler, qui dit l'avoir trouvée dans un manuscrit de la cathédrale de Salisbury. Sans doute sa bonté était extraordinaire, mais il ne faut pas l'exalter au point de représenter notre saint, non comme un homme bon, mais comme un bonhomme, ainsi que le faisait Petrus Anshelmus, dans un singulier poème du XII^e siècle.

Dans le miracle que nous venons de rapporter, saint Nicolas avait retiré d'une mort certaine deux jeunes gens, il leur avait donné moyen de se préparer un chemin dans la vie, par sa bénédiction il avait affermi leurs âmes dans le bien. Voilà ce qu'un père peut désirer pour ses enfants : qu'ils aient la santé du corps, que leur âme, tout en faisant des progrès dans la science, ne cesse de suivre le chemin de la vertu. Des parents

1. L'abbé Husson. *Vie de saint Nicolas*.

chrétiens, confiant pour eux-mêmes en la protection de saint Nicolas, ont pensé à juste titre, que celui qui avait été si bon pour l'enfance sur terre, l'aimerait encore dans le ciel, et voilà pourquoi, avec l'approbation de l'Église, ils ont invoqué comme patron de la jeunesse ce modèle de bonté et d'innocence.





CHAPITRE XII

DIEU FOURNIT DES RESSOURCES A SAINT NICOLAS ET LUI
ORDONNE DE RESTER SUR LE SIÈGE DE MYRE. — SAINT
NICOLAS PRÉSERVE UN VAISSEAU D'UN GRAND DANGER.
— IL FAIT VENIR DU BLÉ A MYRE PENDANT UNE
FAMINE.

DIEU ne cessait de produire de nombreux miracles par l'intercession de son serviteur. Un jour, il avait invité à sa table les clercs de son église, il devait les servir lui-même, mais sa générosité était plus grande que ses ressources; par de pieux discours, il aurait pu charmer et reconforter leurs âmes, mais il s'agissait de leur offrir un repas convenable, or, dans sa pauvreté, il manquait des premiers éléments d'un repas, c'est-à-dire de pain et de

vin. Dieu vint à son secours, en multipliant merveilleusement les faibles ressources de son serviteur.

Malgré les fruits nombreux que produisait son pontificat, il songeait toujours à se démettre de sa charge, il ne pensait qu'à la tranquillité de son monastère et aux jours heureux qu'il avait passés dans la solitude en Égypte et en Palestine. Une fois encore, Dieu vint mettre fin à ses inquiétudes, en lui assurant qu'il le voulait bien sur le siège de l'Église de Myre.

Les faits merveilleux que nous avons rapportés et que nous rapporterons dans la suite, ne sont peut-être pas placés dans leur ordre chronologique, mais qui pourrait rétablir cet ordre? Nous les rapportons tels que nous les avons trouvés dans les différents auteurs qui ont écrit la vie de saint Nicolas.

La puissance de notre saint n'était pas moins grande sur terre que sur mer, son bras savait s'étendre au loin. Un jour, des matelots furent assaillis par une tempête si violente, qu'ils se croyaient perdus. Dans ce danger extrême, ils se souviennent des mi-

racles qu'on attribue à saint Nicolas, ils se mettent en prière, l'invoquent avec confiance, proclament hautement qu'ils sont perdus s'il ne vient à leur secours. Bientôt saint Nicolas apparaît sur le vaisseau : « Me voici, dit-il, puisque vous m'avez appelé, je viens à votre secours. » Il relève leur courage par de bonnes paroles, et, saisissant le gouvernail, il semble conduire le vaisseau. Il menace la mer, comme l'avait fait autrefois Jésus-Christ¹. Les flots perdent de leur fureur, un vent doux conduit paisiblement les matelots au terme de leur voyage, et saint Nicolas disparaît. Ils ne mettent pied à terre que pour se diriger vers Myre et rendre grâces à leur sauveur. Arrivés à l'église, ils trouvent l'évêque chantant les louanges de Dieu avec son clergé, jamais ils ne l'avaient vu auparavant, néanmoins ils reconnurent aussitôt, dans la personne du pontife, celui qui leur était apparu pendant la tempête. Avec force démonstrations ils lui témoignent une reconnaissance qui est plus encore dans leurs cœurs que sur leurs lèvres, et racontent

1. Increpavit ventum et tempestatem aquæ. Luc VIII, 24

à toute l'assistance, le prodige opéré en leur faveur, bénissant Dieu de leur avoir donné un si puissant intercesseur. Le saint tout confus dans son humilité, leur imposa silence et leur dit : « Rendez gloire à Dieu, car je suis un pauvre pécheur et un serviteur inutile. Ensuite les prenant à part, il leur dit que leurs péchés étaient cause du danger qu'ils avaient couru; pour mieux les convaincre, pénétrant dans le secret de leurs consciences, il dévoile à quelques-uns d'entre eux certaines particularités coupables de leur vie. Les matelots en furent fort surpris, mais ils ne résistèrent pas à ses touchantes exhortations, ils ne quittèrent l'homme de Dieu que quand ils lui furent redevables de la vie de l'âme aussi bien que de celle du corps.

Une famine terrible désolait la Lycie, grand nombre d'hommes mouraient de faim. Pour secourir son peuple, saint Nicolas n'avait d'autres ressources que la prière et sa confiance en Dieu. Or, en ce temps, se trouvait au port d'Andriace, un marchand avec un vaisseau chargé de blé qu'il devait conduire en Espagne. Comme il était à la veille de

mettre à la voile, saint Nicolas lui apparut pendant son sommeil, lui dit de conduire son blé à Myre, qu'il y trouverait grand profit, et comme arrhes, déposa trois pièces d'or dans sa main. A son réveil, le marchand voyant l'or dans sa main et la porte de sa chambre bien fermée, reconnut que la vision venait de Dieu. Il leva l'ancre, suivit la direction qui lui était indiquée, arriva heureusement près de Myre et vendit fort bien son blé. Il raconta la vision qui avait déterminé son voyage en cette ville et aussitôt tout le peuple rendit grâce à Dieu de l'avoir secouru par les mérites de son saint prélat. La disette qui régnait en Lycie ainsi que le bénéfice que l'on pouvait faire en l'approvisionnant, éveillèrent l'attention des marchands, on ne cessa d'y conduire du blé, jusqu'à ce qu'une heureuse récolte vînt mettre fin au fléau, c'est ainsi que saint Nicolas délivra tout un pays de la plus affreuse calamité.

Ce prodige nous est rapporté par les plus anciens auteurs, en voici un autre du même genre, que nous trouvons dans plusieurs vies de saint Nicolas. Une grande famine

désolait tout l'Orient, saint Nicolas prosterné nuit et jour devant l'autel, conjurait Dieu d'avoir pitié de son peuple, et cherchait par tous les moyens à adoucir ses souffrances. Un jour il apprend qu'un bâtiment chargé de blé, se dirigeant vers Constantinople, a fait relâche dans un port près de Myre. Aussitôt il va trouver le capitaine du vaisseau, lui demande à acheter cent boisseaux de son blé pour ses enfants qui mouraient de faim, mais celui-ci s'excuse, il a conclu un marché, il doit tenir parole, et il n'a que bien juste la quantité suffisante pour satisfaire à ses engagements. Saint Nicolas insiste, lui assurant qu'en lui accordant ce qu'il demande il pourra néanmoins livrer à Constantinople la quantité convenue. Le marchand finit par céder à ses instances, et quand le vaisseau parvint à Constantinople, il contenait autant de blé que si l'on n'en eût point déchargé à Myre¹. Toutefois la provision obtenue par notre saint n'aurait pu suffire à tant de nécessiteux, s'il ne l'eût miraculeusement multipliée pen-

1. *Légende de saint Nicolas*, par la comtesse Ida Hahn-Hahn.

dant deux ans, « de sorte, dit Jacques de Voragine, que l'on en eut assez, non seulement pour vivre, mais encore pour ensemen-
cer les campagnes¹. »

1. *Légende dorée*, 6 décembre.





CHAPITRE XIII

PERSÉCUTION DE LICINIUS. — SON CARACTÈRE. — MARTYRE DE SAINT BLAISE.

L'ENNEMI du salut ne pouvait rester insensible aux progrès que la religion et la piété faisaient, sous la direction de saint Nicolas, il crut ne pouvoir mieux s'en venger, qu'en rallumant la persécution.

Pendant que Constantin gouvernait l'Occident, favorisant l'Eglise par de sages lois et de généreuses donations, son impérial collègue Licinius, semblait s'être attribué un rôle tout opposé en Orient. Il voulait se venger des défaites que lui avait infligées Constantin, il appela à lui dans sa capitale de Nicomédie, les anciens courtisans de

Dioclétien et de Galérius. Ces hommes profondément attachés au paganisme, ne manquaient pas d'exalter ses espérances, de faire briller à ses yeux l'honneur qui l'attendait, s'il osait prendre en main la cause de l'Olympe humilié, le titre de restaurateur des dieux lui vaudrait une popularité immense et ramènerait la victoire sous ses drapeaux.

Licinius eut le malheur de prêter l'oreille à ces flatteries intéressées. La persécution qu'il prépara est souvent appelée persécution de Dioclétien, dit Baronius, parce qu'elle fut de peu de durée comme celle de ce tyran, ou mieux, croyons-nous, parce qu'elle eut les mêmes agents. Voici ce que nous rapporte l'historien Eusèbe sur le caractère de cette persécution : Malgré les châtimens rigoureux, dont Licinius avait vu frapper les persécuteurs, il osa renouveler leur crime et rallumer la flamme endormie des bûchers, qui dévorait jadis les chrétiens. Tout d'abord il mit quelques ménagements dans son hostilité contre l'Église. Il ne voulait pas provoquer ouvertement la vengeance de

Constantin. Ce fut donc à des manœuvres sourdes, à d'occultes intrigues qu'il eut recours. Par ses ordres, les gouverneurs des provinces accueillaient, contre les évêques les plus vénérables, des accusations calomnieuses. Ou soudoyait de faux témoins. Le procès était instruit et l'évêque condamné, mis à mort. C'était là un nouveau mode de persécution, sans précédent dans l'histoire. Cependant il était quelquefois difficile d'inventer avec une apparente vraisemblance, des crimes imaginaires contre des personnages entourés de l'estime et de la vénération universelles. Licinius rendit alors un décret qui défendait aux évêques, de se visiter réciproquement et de se réunir en conciles ou synodes, pour traiter des affaires spirituelles. C'était les mettre dans l'alternative inévitable, ou de tomber sous le coup de la loi civile en désobéissant, ou de violer la discipline ecclésiastique. Il chassa de son palais les fonctionnaires chrétiens, les principaux furent exilés ou condamnés à servir, sous le titre d'esclaves, les nouveaux favoris. Leurs biens furent dévolus au fisc, car l'avarice du

tyran ne connaissait pas de bornes, elle n'était dépassée que par sa soif de voluptés. Cependant il osa s'ériger en protecteur de la morale outragée, disait-il, par les chrétiens. Il défendit aux femmes de se rendre aux instructions des évêques, il voulut qu'elles fussent instruites par des personnes de leur sexe. Il ordonna que les assemblées des chrétiens eussent lieu seulement en plein air. Comme on ne tenait aucun compte de ses prescriptions, il leva le masque et publia un édit de proscription contre tous les chrétiens.

C'est alors qu'eut lieu le supplice des quarante martyrs de Sébaste et de saint Blaise, évêque de cette ville. Le nom de ce saint prélat étant très populaire en Occident, ses images et ses autels se voyant à côté de ceux de saint Nicolas, on nous saura gré, croyons-nous, de reproduire ici l'abrégé des actes de son martyre.

¶ Avant son ordination, saint Blaise avait boercé la médecine. Il était homme de grande hostilité, d'admirable patience et de tendre provoc. A l'approche de la persécution il s'é-

tait retiré dans une grotte de la montagne d'Argie. Là complètement isolé de tout commerce avec les humains, Dieu seul le nourrit, le fortifia par des apparitions merveilleuses et lui ménagea comme à quelques autres solitaires, la société des bêtes farouches, qui vinrent le caresser et au besoin recevoir dans leurs maladies les soins qu'il voulait bien leur prodiguer. Plus cruel que ces hôtes de la solitude, le gouverneur de Sébaste faisait rechercher le saint évêque. Des chasseurs le découvrirent un jour, sa grotte était environnée d'animaux sauvages qu'ils durent écarter pour pénétrer à l'intérieur. En entrant ils virent Blaise agenouillé et priant. Ils n'osèrent porter la main sur lui et revinrent annoncer cette nouvelle au gouverneur. Des soldats envoyés par celui-ci, trouvèrent le saint dans la même attitude et lui dirent : « Blaise, le gouverneur Agricola vous demande. » « Je suis prêt, mon cher fils », répondit-il, avec un angélique sourire, Dieu s'est enfin souvenu de moi, il va me délivrer des liens de cette chair mortelle. Partons. L'escorte se

mit en marche avec l'auguste prisonnier.

Pendant le trajet, les habitants de la vallée se précipitaient à sa rencontre ; les petits enfants lui demandaient sa bénédiction ; on exposait les malades sous ses yeux, en le suppliant d'en avoir pitié. Il leur imposait les mains et ils étaient guéris. Témoins de ces prodiges les païens eux-mêmes s'écrièrent que le Dieu des chrétiens est le seul Dieu véritable. A son arrivée à Sébaste le saint évêque fut jeté en prison. Le lendemain il parut devant le tribunal du gouverneur qui le fit attacher au chevalet. Les bourreaux lui déchirèrent les épaules et les flancs avec des peignes du genre de ceux qu'emploient les cardeurs. Tout son corps ne fut bientôt qu'une plaie. Cependant le saint répétait au milieu des tortures : « La grâce de Jésus-Christ fait ma force. Je vous abandonne volontiers mon corps à déchirer, mon esprit est avec Dieu. »

On le ramena à demi mort dans le cachot. De pieuses femmes, au nombre de sept, suivaient le martyr et recueillaient avec des éponges et des linges le sang dont il em-


pourrait le chemin. Les soldats saisirent ces généreuses chrétiennes et les conduisirent au gouverneur. « Ces femmes suivaient Blaise sur la route de la prison, dirent-ils, elles recueillaient les gouttes de son sang et s'en aspergeaient le corps. » Agricola les fit décapiter toutes les sept. Or l'une d'elles était mère de deux adolescents qui l'avaient accompagnée au supplice. Quand le glaive du bourreau l'eut frappée, ces deux enfants s'écrièrent : « Allez, mère sainte, recevoir la couronne des martyrs ! Mais hélas ! pourquoi nous abandonner ainsi sur cette terre désolée. Recommandez-nous à l'évêque Blaise afin que n'ayant pas le bonheur de mourir avec vous, nous puissions mourir avec lui ! » Cette héroïque prière fut exaucée. Le lendemain à la même place, le saint évêque et les deux orphelins eurent la tête tranchée¹. Les reliques de saint Blaise furent rapportées en Europe au temps des Croisades. Dès lors son culte devint populaire, la ville de Raguse le choisit pour patron, des églises nombreuses s'élevèrent sous son vocable.

1. Bolland, 13 février.



CHAPITRE XIV

SAINT NICOLAS EST JETÉ EN PRISON ET CONDUIT EN EXIL. — SES SOUFFRANCES. — DÉFAITE DE LICINIUS PAR CONSTANTIN. — FIN DE LA PERSÉCUTION. — RETOUR DE SAINT NICOLAS A MYRE. — SON ZÈLE POUR L'ÉGLISE ET LA DESTRUCTION DU PAGANISME.

OMME la persécution recherchait d'abord les évêques, saint Nicolas, un des premiers, dut en ressentir les atteintes. Peut-être fut-il saisi au moment où l'on hésitait encore à verser le sang chrétien. Ce que nous avons rapporté du martyre de saint Blaise, nous donne une idée des dispositions des persécuteurs. Nicolas était évêque depuis quelques années seulement, quand l'édit de persécution fut publié en Lycie en 316; dès qu'il en

eut connaissance, il tâcha de prémunir son peuple contre les desseins de Licinius, il releva son courage par ses pieuses exhortations, il défendit ses biens et sa vie contre ceux qui voulaient les lui ravir. On le comprend, un tel évêque devait attirer l'attention des persécuteurs ainsi que leur haine. On se saisit donc de lui, peut-être la mort eut-elle été son partage, sans les témoignages d'affection et de dévouement que lui témoignèrent les habitants de Myre, en le voyant entre les mains des soldats. Il était prudent de ne pas exaspérer un tel peuple, aussi on se contenta d'abord de jeter le saint évêque en prison, encore n'y fut-il retenu que peu de temps. Peut-être les tyrans pensaient-ils que les murs de la prison auraient refroidi son zèle, peut-être le peuple réclamait-il son évêque avec des instances qui importunaient ses gardiens. Nous ne savons, mais toujours est il que saint Nicolas fut bientôt relâché.

Comme il usait de sa liberté en évêque catholique, de nouveau, on se saisit de sa personne, non plus pour le jeter en prison-mais pour le traîner en exil dans une pro-

vince dont on ne nous a pas conservé le nom. On comprend que le persécuteur voulut mettre une grande distance entre le saint prélat et son peuple de Myre, car celui-ci se fût volontiers soulevé, eût fait plusieurs jours de marche pour retrouver un prélat qu'il vénérât et chérissait si tendrement.

Saint Nicolas ayant trouvé de nombreux chrétiens dans son exil, il leur prodigua les soins les plus tendres, ranimant leur foi, relevant leur courage. Ce fut sans doute à cause de son zèle qu'on le jeta dans une prison que tout devait contribuer à lui rendre plus dure. D'abord le climat du pays lui était contraire. On comprend qu'on ne cherchait pas à soulager un homme dont on ne désirait que la mort, tous les jours il fut battu de verges, et si cruellement, qu'il en porta les cicatrices toute sa vie. Nicéphore Callixte parlant des évêques qui assistèrent au concile de Nicée, peu de temps après, dit : « Il y en avait quantité qui portaient encore des cicatrices et des marques de ce qu'ils avaient souffert pour la foi. » C'est peut-être à cause de ces cicatrices que les anciens peintres ont

donné au visage de saint Nicolas une teinte noire et livide, voulant ainsi rappeler ses souffrances; cependant les actes du second concile de Nicée nous disent qu'il avait un visage vermeil.

La persécution était dans toute sa fureur, quand Constantin se mit à la tête d'une expédition contre les Sarmates, dont les hordes, sorties des rives du Palus-Méotide, avaient franchi la frontière impériale et mettaient tout à feu et à sang dans les pays qu'elles traversaient. Les barbares évitaient de se mesurer en pleine campagne contre les légions romaines. Leur but était le pillage; dès lors ils préféraient la guerre de partisans à la tactique régulière. Les territoires soumis à Licinius furent plus d'une fois traversés par les deux armées. Cette circonstance servit de prétexte à Licinius pour entamer des hostilités contre Constantin.

Licinius offrit des sacrifices à ses fausses divinités. Constantin fit porter le Labarum à la tête de son armée. La rencontre eut lieu près d'Andrinople. Licinius subit un échec dont il ne devait jamais se relever. Il fut

interné à Thessalonique où, quelques mois après, il périt étranglé.

La victoire de Constantin mit fin à la persécution, ceux qui étaient en prison ou en exil, purent rentrer dans leurs foyers. Saint Nicolas eut hâte de profiter de sa liberté pour retourner à son église de Myre avec les habitants de cette ville qui avaient été exilés comme lui. Dans sa captivité, il n'avait pas été inactif, aussi ceux qu'il avait évangélisés ne le virent partir qu'avec une profonde douleur. Combien de temps avait duré cet exil, nous ne le savons au juste, si nous connaissons sa fin nous ne connaissons pas son commencement.

Le retour de saint Nicolas ne s'opéra qu'à petites journées, partout on voulait entendre sa parole, partout on lui apportait des malades qu'il guérissait, son nom était célèbre même chez les Gentils. L'empereur Léon parlant de saint Nicolas, dit qu'il a voyagé plus que saint Paul. Cependant nous ne connaissons que cinq voyages de saint Nicolas : le premier à Jérusalem, le second à son lieu d'exil, le troisième au concile de

Nicée, le quatrième à Rome et le cinquième à Constantinople. Mais sans doute il était fréquemment arrêté dans sa route, et la vénération que l'on avait pour sa sainteté, l'obligeait souvent à s'écarter du chemin direct.

De retour à Myre, saint Nicolas visita les différentes paroisses de son diocèse, travaillant partout à réparer les désastres causés par la persécution. Le paganisme n'avait pas entièrement disparu, il avait ses partisans, ses fêtes et ses temples. Saint Nicolas s'occupa d'extirper tout ce qui restait d'idolâtrie, quelquefois sa prière suffisait pour renverser les autels des fausses divinités, mais plusieurs fois il dut avoir recours à d'autres moyens. Il existait à Myre un temple de Diane fort célèbre, surpassant tous les autres en beauté et en hauteur. Il s'y commettait de grands désordres, on y immolait des victimes humaines au milieu des orgies les plus immondes. Saint Nicolas employa toutes les ressources de son zèle pour le détruire, il ne se contenta pas d'en renverser les murs, il en fit même démolir les fondements afin de mieux s'opposer à

toute pensée de reconstruction. Les démons ne purent supporter la présence de notre saint, ils s'enfuirent poussant des cris effroyables, avouant qu'à regret ils abandonnaient ce lieu, mais que Nicolas leur était supérieur.

Les idolâtres se réunissaient aussi sous un grand arbre, fameux dans toute la contrée, pour y célébrer leurs saturnales en l'honneur de la même divinité. C'était un sujet de vexations incessantes pour les chrétiens des environs. Plusieurs ayant tenté d'abattre cet arbre, y avaient trouvé la mort, soit de la part des païens, soit de la part du démon. Après s'être fortifié par la prière, saint Nicolas s'approcha sans crainte de ce monument de superstition et d'idolâtrie, en sept coups de hache il le fit tomber, pendant qu'il frappait on entendait les rugissements du démon. Comme contrairement à toutes les prévisions, l'arbre s'inclinait dans sa chute vers les chrétiens qui assistaient à ce spectacle, et menaçait de les écraser avec le saint évêque, saint Nicolas fit le signe de la croix et l'arbre tomba du côté opposé¹.

1. Béatille.



CHAPITRE XV

PIEUSE GÉNÉROSITÉ DE CONSTANTIN. — ARIUS. — CONVOCATION DU CONCILE DE NICÉE. — EN S'Y RENDANT SAINT NICOLAS RESSUSCITE TROIS ENFANTS.

CONSTANTIN ne se contenta pas de rendre la paix à l'Église, il la combla aussi de ses largesses, il l'aïda de ses ressources impériales à relever ses temples, à en construire de nouveaux et à les orner avec magnificence. Quand on voit par l'histoire, les dons extraordinaires qu'il fit aux basiliques qu'il avait fait construire à Rome, à Ostie, à Naples et autres lieux, on se demande comment il put amasser assez d'or et d'argent pour en former des vases sacrés d'un poids si extraordinaire, pour en couvrir de lames épaisses toutes les parois

d'un sanctuaire. Saint Nicolas profita des dispositions généreuses de l'Empereur, il fit construire beaucoup d'églises. Il aimait à en élever sur la place où quelque martyr avait versé son sang. C'est par ses soins qu'une église fut bâtie sur le lieu du martyre des saints Dioscore et Crescent, ainsi que sur celui de saint Léon, non loin de Myre.

Mais si la paix régnait dans le monde politique, il n'en était pas de même dans le monde religieux. « Pendant que nous étions dans l'allégresse, dit Théodore, rebâtissant nos églises ruinées, en élevant de nouvelles, la tristesse et le désespoir se peignaient sur le visage de nos adversaires. Le démon, l'antique ennemi du genre humain, sut mettre à profit ces germes de désordre. Il ne pouvait laisser l'Eglise suivre en paix le cours de ses prospérités. Cependant il voyait s'écrouler l'édifice des erreurs idolâtriques; l'absurdité des vieilles superstitions sautait aux yeux, nul ne voulait rendre à la créature l'hommage qui n'est dû qu'au Créateur. Il fallait accommoder le système d'attaque aux nécessités nouvelles de la situation. Le temps

des persécutions sanglantes était passé. Le démon eut recours aux luttes intestines. Il séduisit quelques hommes, chrétiens de nom, mais en réalité esclaves de la vaine gloire. Il en fit ses instruments pour l'œuvre de perversion qu'il méditait. Leur mot d'ordre n'était pas de ramener les hommes à l'adoration des créatures, mais de travailler à faire déchoir le Créateur, à le ravalier dans l'opinion des peuples au rang d'une simple créature¹ ».

Un des instruments les plus habiles du démon, à cette époque, fut certainement Arius. Libyen d'origine, d'un maintien grave et sérieux, vêtu du pallium des philosophes, mais poussant jusqu'au cynisme la négligence pour le vêtement et la toilette. Ses cheveux, rabattus sur sa figure, n'étaient jamais peignés, tous les plis de son manteau étaient troués, mais il portait avec orgueil les livrées de la misère, mettant sa gloire, disait-il, à partager la pauvreté de Jésus-Christ. Ce pénitent si plein de morgue affectait d'ailleurs une affabilité extrême : il abordait les gens

1. Theod. *Hist. eccl.*, l. I, c. 1.

dans les rues, et séduisait le peuple par sa conversation agréable et douce non moins que par son extérieur austère et l'apparente rigidité de ses mœurs. Elève de Lucien et disciple de Paul de Samosate, il avait puisé à cette école les traditions d'intrigues et d'erreur qu'il devait un jour professer pour son propre compte.

A son arrivée à Constantinople, il se fit excommunier pour avoir embrassé la cause de l'apostat Méléce. Mais son ambition lui avait fait faire fausse route, il sut le reconnaître et prendre un autre chemin, il sut se faire nommer professeur d'Ecriture, alors il exprima hautement le désir de monter sur la chaire d'Antioche. Mais ni le clergé, ni le peuple ne tinrent compte de ses vaniteuses aspirations. Dès lors il jeta le masque, ne pouvant enseigner que Jésus-Christ n'est pas Dieu sans révolter toutes les consciences, il enseigna qu'il y a des degrés dans la Trinité : que le Fils, né du Père est cependant moins grand, moins ancien que lui, qu'il n'est pas une créature comme les autres, mais que cependant il était une créature formée avant

le temps, qu'il était la créature la plus parfaite, la plus semblable à Dieu, mais qu'il ne lui était pas consubstantiel ni coéternel. Le patriarche d'Alexandrie, Alexandre, combattit par tous les moyens les nouvelles erreurs. Saint Nicolas par ses lettres le soutint dans cette lutte. Arius fut même anathématisé et condamné à l'exil. Mais l'hérésie recueillait de nouveaux adeptes et jetait le trouble dans les consciences. Constantin pensa sagement que le moyen de terminer une querelle qui s'envenimait chaque jour, était d'assembler un concile œcuménique. D'accord avec le pape Sylvestre, il convoqua tous les évêques de la chrétienté en une assemblée générale à Nicée pour le mois de juillet 325.

Les évêques répondirent à cet appel au nombre de 318. Il s'agissait du principe même du christianisme. Tous ces hommes échappés aux prisons et aux supplices des persécuteurs, ces vieillards couronnés de vertus encore plus que d'années, qui portaient les glorieuses marques des supplices endurés pour le Christ, venaient appuyer de leur

témoignage la divinité de Celui qu'ils avaient confessé en présence des bourreaux. Echo vivant de la tradition catholique, ils apportaient à cette auguste assemblée les enseignements des siècles passés, ils renouaient les temps présents aux âges apostoliques et léguaient aux générations futures la vérité qu'ils avaient puisée jusqu'à sa source.

Saint Nicolas s'empessa de répondre à l'appel du Pape et de l'Empereur, il vint à Nicée, et, chemin faisant, il opéra un grand prodige. Arrivé au soir dans une hôtellerie, il demanda à l'hôtelier s'il n'avait pas de viande de carême, car il pratiquait l'abstinence, ne mangeant que des légumes et du poisson. Celui-ci répondit qu'il pouvait servir ce qu'on lui demandait et apporta ce qu'il prétendit être du poisson salé. Ce barbare avait déjà mis à mort plusieurs personnes dont il avait mélangé la chair avec du poisson. Peu de temps avant le passage du saint prélat, il avait égorgé trois petits garçons, et c'est leur chair qu'il apportait à saint Nicolas qui lui demanda s'il avait encore une provision de cette nourriture. Il lui répondit affirmati-

vement, lui offrant même de lui montrer les vases qui la contenaient. Saint Nicolas ayant jeté un coup d'œil sur ces vases, reprocha amèrement à l'hôtelier sa cruauté, mais comme il niait son crime, voici qu'à la prière de saint Nicolas les trois enfants se levèrent pleins de vie. L'hôtelier confondu avoua son crime avec grand repentir.

C'est ce fait qui a déterminé un des principaux caractères iconographiques de saint Nicolas. Quand aux pieds d'une statue ou d'un tableau représentant un évêque, on voit sortant d'un baquet trois enfants qui élèvent les regards et les mains vers leur libérateur, on reconnaît qu'on a voulu représenter saint Nicolas. En bien des localités, il serait certainement difficile de faire accepter une image de notre saint, qui serait dépourvue de cet accessoire¹.

1. Ce miracle a été l'objet d'une complainte que l'on chante encore dans quelques contrées. Voir appendice, 1.



CHAPITRE XVI

ARIUS ET SES SOPHISTES AU CONCILE DE NICÉE. — SAINT
NICOLAS DÉFEND LE DOGME DE LA TRINITÉ. — IL
SOUFFLETTE ARIUS.

CE fut un grand événement que la réunion d'un si grand nombre d'évêques à Nicée, en présence de l'empereur Constantin. Le paganisme y voyait l'occasion de confondre une doctrine, qui grandissait chaque jour à son détriment. Peut-être la religion du Christ n'a-t-elle pas toute la solidité dont elle se flatte; jusqu'alors elle n'a agi que près du peuple et souvent en secret, à cause de la persécution, maintenant elle va subir l'épreuve d'une discussion publique, non seulement Arius va lui porter des coups qu'il déclare décisifs,

mais de toutes parts les sophistes, les rhéteurs de l'idolâtrie sont accourus, travaillant l'opinion du peuple et se réjouissant d'un triomphe certain, car ils ne supposent pas qu'on pourra résister à leur habile dialectique.

« Les philosophes païens, les disciples de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie accoururent en foule, dit le P. Prat, soit pour fomenter la division parmi les chrétiens, soit pour jouir du spectacle de ces controverses et peut-être en faire l'objet de leurs railleries, soit pour se donner le plaisir d'argumenter contre des vieillards qu'ils croyaient étrangers à l'art du syllogisme et aux spéculations de la métaphysique. Arius lui-même avait appelé à Nicée une tourbe de ces sophistes, pour soutenir son parti au moins par leurs clameurs. La cause de l'éclectisme alexandrin était en effet intimement liée à celle de l'hérésie arienne; l'un tendait à christianiser l'hellénisme, en réformant l'idolâtrie d'après les idées du christianisme, pour l'arracher à la ruine dont elle était menacée; l'autre tendait à helléni-

ser le christianisme en soumettant ses mystères à l'examen de la raison, en réformant les principaux dogmes de la foi d'après les idées de la philosophie. Au fond ce double but était le même et les moyens employés par les éclectiques et les ariens, tendaient également à saper les bases du christianisme, puisque en niant la divinité de Jésus-Christ, ils renversaient en même temps toutes les vérités de la foi, tous les mystères que suppose cette vérité fondamentale. Il n'est donc pas surprenant que les néoplatoniciens fussent accourus à Nicée à l'occasion du concile qui devait juger l'arianisme¹ ».

Un de ces sophistes aborda saint Nicolas, lui parla contre le mystère de la sainte Trinité, qu'il qualifia d'absurde, ne pouvant admettre que trois unités n'en fassent qu'une seule. Saint Nicolas sans discuter plus amplement ramasse une brique, et, la tenant entre ses mains, il dit à son adversaire : « Pourquoi regarder comme impossible en Dieu ce qui se trouve en quelque

1. Le P. Prat. *Histoire de l'éclectisme alexandrin considéré dans sa lutte avec le christianisme*, 2, 1, p. 363.

manière dans la créature? Voici bien une seule brique, mais qui s'est formée par la terre, l'eau et le feu. » Comme il parlait, voilà que de la brique s'échappe une lame de feu, s'écoule de l'eau et il ne reste plus que de la poussière sèche dans sa main. On ne nous dit pas si son interlocuteur se convertit, mais il y a lieu d'en douter fortement, car ceux qui recherchent Dieu avec l'apparence de la vaine science, seront opprimés par sa gloire, dit l'Esprit-Saint, et Jésus-Christ ajoute qu'ils ne croiraient pas à ceux qui ressusciteraient d'entre les morts pour leur annoncer la vérité.

Le concile étant ouvert, Arius s'y présenta avec son orgueilleuse assurance, il prit la parole pour exposer sa doctrine, mais à peine avait-il ouvert la bouche que déjà il avait redit tous ses blasphèmes, assurant que Jésus-Christ n'est qu'une créature. A ces paroles, saint Nicolas ne put contenir son indignation, il s'avança vers Arius et lui appliqua un soufflet si violent qu'il faillit le jeter à la renverse. Au sein de l'émotion générale, Arius s'avança vers l'Empereur,

lui demanda réparation de cette injure. La loi est formelle : quiconque aura levé la main sur un autre, en présence de l'Empereur, doit avoir la main coupée. Constantin répond qu'il ne peut juger un évêque et remet l'affaire entre les mains des pères du concile. L'embarras des évêques fut grand, si d'un côté ils connaissaient la sainteté de l'homme de Dieu, de l'autre ils ne pouvaient nier le flagrant délit, ils prirent une mesure digne de leur sagesse.

Supposant que le saint évêque ne s'était départi de sa douceur ordinaire que par une permission du ciel, et ne voulant pas entraver la marche des délibérations, ils demandèrent à l'Empereur que le jugement de saint Nicolas fût différé jusqu'après le concile. Cependant par une mesure que personne ne songera à blâmer, ils ordonnent que saint Nicolas soit déposé de la dignité épiscopale. On lui enlève le pallium, on lui retire le livre des évangiles, on lui lie les bras, on lui fixe les pieds dans des ceps et on le jette en prison.

Mais la nuit suivante, Notre-Seigneur lui

apparaît avec sa sainte Mère. Jésus-Christ brise ses entraves, lui rend le livre des évangiles, Marie place le pallium sur ses épaules. Le lendemain, les gardiens furent extrêmement surpris de trouver leur prisonnier dans cette situation. Ils courent prévenir les pères du concile qui, aussitôt, le font sortir de prison, se jettent à ses pieds et implorent leur pardon. Notre saint demande ensuite à dire la messe de la sainte Vierge en action de grâces. Par respect pour la sentence qui avait été prononcée contre lui la veille, mais qui désormais paraissait cependant de bien peu de valeur, il laisse de côté les ornements propres aux évêques, pour ne revêtir que les habits des simples prêtres et se présente à l'autel. Aussitôt Marie, accompagnée de deux anges, apparut en présence des pères du concile et de toute l'assistance, l'un des anges lui imposa le pallium et l'autre plaça la mitre sur sa tête.

Il peut paraître étonnant que les historiens contemporains n'aient pas rapporté ce fait quand ils parlent du concile de Nicée.

Mais si les monuments historiques de cette époque sont rares et incomplets, la tradition n'est pas muette à ce sujet. L'an 1590, un patriarche grec passa par la ville de Bari, où se conserve le corps de saint Nicolas, et admira la dévotion dont il était l'objet. Ses yeux vinrent à tomber sur un tableau de notre saint, alors il dit que les histoires grecques affirment que, quand on jeta saint Nicolas en prison, on lui brûla aussi la barbe. Le père Sylvestre Rossano, capucin, Grec d'origine, célèbre par sa vertu et son érudition, affirme avoir lu à différentes reprises, dans les manuscrits grecs en Calabre, qu'on a brûlé la barbe à saint Nicolas, à l'occasion du soufflet qu'il avait donné à Arius, mais que célébrant ensuite la messe, il vit sa barbe repousser plus abondante qu'auparavant.

Gélase Cyzicène qui a écrit les actes du Concile de Nicée, ne dit rien de ces événements, les auteurs plus récents qui en parlent ne les donnent pas comme certains, toutefois il en est fait mention dans le Ménologe des Grecs et saint André de Crète le

laisse entendre . « Vous avez été le chef de l'expédition contre l'ennemi du salut, dit ce saint Père, vos reins étaient ceints par la vérité, vous aviez la cuirasse de la justice, vos pieds étaient chaussés pour répandre l'Évangile. Avec cette armure salutaire, vous êtes resté ferme comme le roc déjouant les ruses perfides de l'ennemi. Avec le bouclier de l'espérance, allant contre ceux qui osaient vous attaquer, vous les accablez de traits. » Mais si ces faits n'ont pas la certitude historique désirable, ils rappellent un trait de la passion du Sauveur. Au tribunal du grand-prêtre la vérité fut souffletée, voici que le mensonge élève la voix au tribunal de la vérité, et le soufflet qu'avait reçu le Maître lui est rendu.





CHAPITRE XVII

TRISTE FIN D'ARIUS. — LES ÉVÊQUES A LA COUR DE
CONSTANTIN. — PÈLERINAGE DE SAINT NICOLAS AU
TOMBEAU DES APÔTRES. — PROPHÉTIE ET MIRACLES.



SOLENNELLEMENT condamné au Concile de Nicée, Arius n'eut garde de se soumettre. A l'exemple du serpent, qui cherche à mordre celui qui l'écrase, il renoua de nouvelles intrigues. Un jour il devait faire son entrée solennelle à Constantinople dans la principale église; le patriarche de cette ville, saint Alexandre, ne trouva à lui opposer que des armes spirituelles. Il ordonna à tout son peuple un jeûne de sept jours, pour implorer les secours du Ciel dans ce pressant danger. La veille du terme fatal, le saint vieillard fon-

dant en larmes se prosterna devant l'autel, le visage contre terre, et pria ainsi dans l'effusion de son âme : « Seigneur, s'il faut qu'Arius soit reçu demain dans l'assemblée des fidèles, retirez votre serviteur de ce monde. Mais si vous avez encore pitié de votre Église, ne permettez pas que votre héritage soit profané. Frappez Arius du poids de votre colère, et que l'hérésie ne s'enorgueillisse pas plus longtemps de sa victoire. »

Cependant Arius parcourait la ville, entouré de la foule de ses partisans, qui lui formaient un cortège triomphal. Arrivé sur la grande place, en face de la basilique où priait saint Alexandre, il fut saisi d'un tremblement nerveux et demanda à se retirer dans un lieu secret. Comme il tardait beaucoup à reparaître, on y entra et on le trouva étendu mort, baigné dans son sang, et ses entrailles répandues. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler ses sectateurs eux-mêmes. Le théâtre de cette fin tragique cessa d'être fréquenté ; on n'osait en approcher, on le montrait au doigt comme un monument de

la vengeance divine. La clôture du Concile de Nicée coïncida avec les fêtes solennelles dites vicennales, c'est-à-dire du vingtième anniversaire de l'avènement de Constantin au trône. Les Césars avaient introduit l'usage de célébrer avec une pompe extraordinaire la cinquième, la dixième, la vingtième, la trentième année de leur règne. Tous les évêques furent invités à un festin magnifique dans l'intérieur du palais. « Ce fut, dit Eusèbe, un spectacle aussi touchant qu'inouï. » Les gardes du corps faisaient la haie dans le vestibule, l'épée nue à la main. Naguère ces mêmes armes avec lesquelles ils rendaient le salut militaire aux ministres de Jésus-Christ, s'étaient baignées dans le sang chrétien. Aujourd'hui les hommes de Dieu passaient sans crainte devant ces glaives inclinés. Ils vinrent prendre place dans la grande salle. Des sièges étaient rangés en cercle autour des tables. A l'extrémité, un lit d'honneur avait été disposé pour l'Empereur et les présidents du Concile. On croyait assister à une des fêtes du royaume du Christ; la réalité semblait un rêve à tant d'illustres

confesseurs échappés à l'exil, la prison et la mort. L'Empereur voulut joindre à l'éclat de cette réception splendide, les témoignages personnels de la plus haute bienveillance et de la plus respectueuse affection pour ses hôtes. Il leur distribua lui-même divers présents en proportion des mérites et de la dignité de chacun¹ ».

Constantin invita les évêques à vouloir bien passer à Constantinople avant de retourner dans leurs églises, il leur demanda de bénir sa nouvelle capitale, d'y faire des processions solennelles et d'implorer les faveurs du ciel pour la ville et pour lui-même. Saint Nicolas se rendit par mer à cette solennité avec les autres évêques et de là retourna à Myre. Aussitôt arrivé, il assembla un concile provincial et fit publier dans toute la province les décrets du concile de Nicée.

Quelque temps après, il résolut de visiter le tombeau des apôtres saint Pierre et saint Paul, et de se prosterner aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ. Pendant ce voyage, il se fit accompagner par un diacre, et signala son

¹ Eusèbe. *Vit. Const.*, l. III, c. xv et xvi.

passage dans les diverses contrées qu'il eut à traverser, par de nombreux miracles, et surtout par la sainteté de sa vie. Son nom devint populaire et fut donné à plusieurs localités. Il aborda un jour à Carques, près de Rhodes, ayant demandé à des paysans le chemin le plus court pour se rendre à un bourg qu'il voulait visiter, il ne manqua pas de leur témoigner sa reconnaissance pour le renseignement qu'ils lui avaient donné. Il demanda à Dieu que leurs charrues et les autres instruments dont ils se servaient pour cultiver la terre ne s'usassent jamais, ce qui arriva heureusement, nous dit le chroniqueur.

S'étant embarqué pour l'Italie, il aborda à Bari. En entrant dans cette ville, il fut saisi de l'esprit prophétique et annonça ce qui ne devait arriver qu'après bien des siècles. Il dit dans la langue du pays, c'est-à-dire en latin : « Ici reposeront mes ossements. *Hic requiescent ossa mea.* » Le P. Béatille avoue qu'il n'a lu cette prophétie dans aucun auteur, mais qu'il la tient d'un docteur qui lui assura l'avoir lue dans un volume contenant diverses histoires.

La chaire de saint Pierre était encore occupée par saint Sylvestre, ce saint pape, en accueillant saint Nicolas, ne recevait pas un inconnu, car depuis longtemps la renommée lui avait fait connaître les éminentes vertus du saint évêque.

En passant près du Tibre, saint Nicolas aperçut une colonne de marbre blanc et rouge, du pied il la poussa dans le fleuve, fit dessus le signe de la croix et lui ordonna à haute voix de se rendre à Myre, parce qu'il en avait besoin. En présence de ceux qui l'accompagnaient, la colonne commença à s'ébranler, se jeta dans le fleuve prenant le chemin de la mer et on ne la vit plus, sinon quand elle fut arrivée au rivage d'Andronique près de Myre.

Ayant accompli son voyage à Rome et de retour à Myre, saint Nicolas plaça cette colonne sous le trône qui lui servait quand il officiait pontificalement. Elle y demeura plus de sept siècles, après lesquels elle fut miraculeusement transférée à Bari comme nous le verrons plus tard.



CHAPITRE XVIII

SAINT NICOLAS APAISE UNE SÉDITION. — IL SAUVE LA VIE
A TROIS INNOCENTS.

DE retour à Myre, saint Nicolas continua l'administration de son diocèse avec le même zèle, la même sagesse et les mêmes succès; ses progrès dans la perfection étaient plutôt un vol qu'une marche ou une course, mais s'il travaillait à s'approcher de Dieu de plus en plus, Dieu de son côté, lui multipliait ses communications et ses faveurs. Les prodiges se multipliaient tellement autour de sa personne, que les miracles semblaient être ses actions ordinaires et naturelles. Canisius nous dit que les prodiges opérés par

saint Nicolas sont innombrables et qu'il serait impossible de les rapporter tous. Denis le Chartreux ajoute que les miracles qu'il opéra pendant sa vie furent si nombreux, que son nom était en vénération par toute la terre.

Une sédition s'était élevée à Thaïphale dans la Phrygie supérieure. Constantin en fut bientôt averti, et envoya pour la réprimer, les trois tribuns, Ursus, Népotien et Herpillon. Ceux-ci partirent en toute hâte de Constantinople et arrivèrent au port d'Andriace. Un vent contraire s'opposant à leur marche, les soldats durent quitter le vaisseau pour aller chercher des provisions. Il arriva ce qui est assez ordinaire en pareille circonstance, les soldats regardèrent ce pays étranger comme un pays conquis, et exercèrent maintes vexations envers les habitants. Le peuple indigné d'une telle conduite prit les armes, un conflit sanglant paraissait inévitable. A la nouvelle de cet incident, saint Nicolas accourt, la ville et les tribuns se précipitent à sa rencontre, il fait entendre de part et d'autre des paroles de conciliation

et de justice, sa voix rendue toute puissante par Dieu qui ne cesse de l'accompagner en toute circonstance, a le grand avantage de trouver le chemin des cœurs dans les deux camps, la paix se fait, l'accord est si intime, que les tribuns acceptent la généreuse hospitalité que leur offre le saint évêque.

Déjà ils avaient demandé sa bénédiction et ils étaient sur le point de partir, quand surviennent quelques habitants de la ville, implorant avec tristesse la protection de saint Nicolas pour trois innocents, victimes de la plus coupable injustice. Ils lui exposent avec larmes que le proconsul Eustathe a condamné à mort trois innocents, et que cette sentence extorquée à prix d'argent, excite l'indignation de toute la ville, ils ajoutent qu'on n'espère plus qu'en lui pour empêcher un tel forfait, car on sait tout l'effet que pourra produire sa présence. Saisi d'une indignation qui n'a d'égale que sa bonté, saint Nicolas se lève aussitôt, prie les tribuns de l'accompagner, et plein de force et de confiance il se met en route. Arrivé à un lieu nommé Léonti, il demande à ceux

qu'il rencontre, ce que sont devenus ceux qu'on a condamnés à mort. On lui répond que l'on traîne les trois malheureux au lieu du supplice, en passant près de la place du martyr de saint Crescent et de saint Dioscore. Il double le pas, sa charité suppléant à la faiblesse de son âge. Il arrive à temps, au milieu d'une grande foule il voit les trois malheureux agenouillés, les yeux bandés, les mains liées et le bourreau derrière eux, l'épée nue à la main et prêt à leur trancher la tête. Plein de courage, mais sans prononcer une seule parole d'amertume, saint Nicolas court vers le bourreau, lui arrache l'épée des mains, la jette à terre et ordonne qu'on mette en liberté ces trois innocents.

Si quelqu'un s'étonnait que l'intervention si extraordinaire de saint Nicolas dans une affaire aussi importante ait été couronnée d'un succès aussi incontesté, nous lui dirons que le 23 juin 318, Constantin avait donné aux évêques un pouvoir souverain par une loi dont voici le texte : « Nous ordonnons qu'on obéisse aux sentences des évêques, en quelque manière qu'elles soient

prononcées, nous voulons qu'elles soient toujours entièrement gardées et que l'on tienne pour saint et vénérable tout ce qui a été déterminé par eux. » Eustathe le savait, aussi au sein de la foule, qui se laisse aller à tous les élans de la joie et de la reconnaissance, touché par le remords et par la crainte des châtimens que lui réservait l'empereur, si ce fait venait à sa connaissance, il se jette aux pieds de saint Nicolas, le suppliant de lui pardonner, de n'en pas parler à l'Empereur et lui promettant de réparer sa faute. Saint Nicolas ne daigna pas même le regarder, il le menaça au contraire d'informer l'empereur de sa conduite, ajoutant qu'il prierait Dieu de le punir comme il le méritait et que l'abus qu'il avait fait de son autorité, lui attirerait toutes sortes de calamités.

Eustathe mit tout en œuvre pour toucher notre saint, rien de plus soumis, et il semblait que c'était de tout son cœur qu'il voulait se réconcilier avec lui. Il essaya de faire retomber sa faute sur Simonide et Eudoxe qui étaient des principaux de la ville de

Myre, mais on savait qu'il s'était laissé gagner à prix d'argent. Touchés de compassion, les trois tribuns joignirent leurs supplications à celles d'Eustathe, saint Nicolas se laissa toucher, pardonna au proconsul et promit de ne pas en référer à l'empereur. Les tribuns saisis d'admiration à la vue de ce qui venait de se passer, après avoir obtenu la bénédiction du saint évêque, continuèrent leur route, soumirent les rebelles contre lesquels ils étaient envoyés, réglèrent les affaires de cette province avec autant de sagesse que de fermeté. A leur retour à Constantinople, ils furent reçus par Constantin avec tous les honneurs dus à leur dignité et à leurs brillants succès, mais la jalousie ne tarda pas à les poursuivre dans les faveurs dont ils étaient l'objet, comme nous allons le voir.





CHAPITRE XIX

SAINT NICOLAS PRÉSERVE D'UNE MORT CERTAINE TROIS
OFFICIERS DE LA COUR DE CONSTANTIN.

LES princes sont presque toujours crédules à l'excès quand on leur annonce quelque conspiration, leur autorité ne leur est pas moins chère que la vie et pour la sauvegarder, ils reculent rarement devant les mesures les plus rigoureuses. Les moindres soupçons sur ce sujet ne sont pas négligés, d'ordinaire ils font autant d'impression sur les rois que les crimes les plus évidents. La gloire que les trois tribuns s'étaient acquise était trop grande pour ne pas exciter l'envie. On vint trouver le préfet du prétoire Ablave, on le prévint contre eux, les représentant comme

des hommes remplis de desseins funestes et méditant quelque complot contre l'empereur lui-même. Le préfet circonvenu par ce langage perfide et plus encore par l'or qu'on lui prodigua et qu'on lui promit, en référa aussitôt à l'empereur, lui disant qu'il n'y avait point de temps à perdre, que les tribuns étaient capables de séduire les légions et de se mettre à leur tête. On avait employé tout ce dont l'astuce la plus industrieuse est capable, pour rendre plausibles les calomnies que l'on répandait, par le canal d'un préfet qui tenait le premier rang à la cour. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Constantin à faire jeter les tribuns en prison sans qu'ils pussent en soupçonner le motif. Ces officiers étant ainsi en lieu sûr, il n'y avait plus rien à redouter de leur part, on laissa traîner en longueur la procédure commencée contre eux. Constantin n'était pas fâché de faire preuve d'humanité en dissimulant sa colère, d'ailleurs il n'oubliait pas avec quelle ardeur ils avaient défendu les intérêts de l'empire. Mais les auteurs de la calommie étaient attentifs à poursuivre

l'accomplissement du crime qu'ils avaient prémédité, ils craignaient que quelque événement imprévu ne vînt détruire leurs plans sinistres. Impatients de tout retard, ils viennent de nouveau trouver Ablave, donnent de nouvelles couleurs à leurs artifices, emploient tous les moyens pour faire revivre des accusations qui menacent de tomber dans l'oubli. Ils furent assez habiles pour faire une impression profonde sur le préfet et le jeter dans le trouble. Craignant qu'on l'accusât de complicité et qu'on lui reprit l'or qu'il avait reçu, Ablave se forme un visage de circonstance, prend tous les airs d'un messenger de malheur et va trouver Constantin. Il renouvelle l'accusation qu'il avait déjà portée, il expose à l'empereur que ces officiers abusent de sa patience, qu'ils mettent à profit le répit qu'on leur a laissé pour conspirer de nouveau et qu'il n'y a pas à espérer qu'ils reviennent à de meilleurs sentiments, car ils sont aveuglés par l'ambition. Cet accusation perfide jette Constantin dans une grande perplexité, enfin, fatigué de voir ses bonnes intentions mécon-

nues et voulant donner à son trône la fermeté qu'il mérite, il rend une sentence de mort contre les tribuns, leur exécution est fixée au lendemain.

Le geôlier, nommé Hilarion, eut à signifier leur sentence à ces infortunés, il ne le fit qu'avec la plus grande douleur, on eût dit qu'il était frappé par la même condamnation. Homme d'un cœur droit, Hilarion avait appris à aimer ses hôtes, souvent il passait de longues heures avec eux et il trouvait beaucoup de charmes dans ces entretiens. Il faut maintenant renoncer aux douceurs d'une amitié qu'il avait bien rarement rencontrée dans l'exercice de ses fonctions, versant d'abondantes larmes, il leur annonce que le lendemain ils seront séparés par la mort, et il se met à leur disposition pour exécuter leurs dernières volontés.

Forts de leur innocence, les trois tribuns ne s'attendaient nullement à ce coup. Ils éclatent en sanglots, s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements. Ils se demandent quel est le démon qui en veut à leur vie, et qui les fait condamner à la mort des mal-

fauteurs. Ils appellent à leur secours chacun de leurs parents, de leurs amis, ils prennent Dieu à témoin de leur innocence. Dans l'excès de leur douleur voici que Népotien, l'un d'eux, se souvient de ce dont ils avaient été témoins à Myre, quand saint Nicolas arracha trois citoyens innocents des mains du bourreau, il communique sa pensée à ses compagnons d'infortune. Ce souvenir leur donne aussitôt l'inspiration de recourir à la puissance de ce protecteur de l'innocence opprimée. Ils s'unissent dans une prière commune qu'ils adressent à Dieu par l'intercession de saint Nicolas, leurs supplications sont celles qu'on peut supposer à des hommes se trouvant dans une situation aussi critique. Le danger est aussi proche qu'effrayant, une faible lueur d'espérance leur apparaît, ils s'y attachent comme le naufragé à l'épave qui peut le sauver de la mort.

Leur confiance ne fut pas déçue : la nuit suivante saint Nicolas apparut à Constantin et à Ablave pendant leur sommeil. « Pourquoi, dit-il à l'empereur, t'es-tu mis en si grande colère contre ces trois tribuns, pour-

quoi as-tu prêté l'oreille à de fausses accusations, pourquoi les as-tu condamnés à mort malgré leur innocence ? » Il lui expose comment on a trompé sa bonne foi et lui dit : « Lève-toi et ordonne de les épargner, sinon je prie Dieu qu'il suscite contre toi une guerre dans laquelle tu seras vaincu et réduit à la dernière extrémité. » L'empereur s'étonne qu'on vienne de nuit lui parler avec tant de liberté et d'assurance. « Qui es-tu ? demande Constantin, pour me tenir un semblable langage. » Le saint répondit : « Je suis Nicolas, évêque de Myre, » puis il disparut pour aller tenir le même langage à Ablave. Constantin s'éveille tout agité par cette vision, dès le matin il fait mander près de sa personne le préfet du prétoire et lui raconte ce qui lui est arrivé pendant son sommeil. Ablave, tout saisi, avoue qu'il a eu la même vision.

L'empereur, peu disposé à révoquer sa sentence et soupçonnant tout de la part d'hommes qu'il croyait criminels, fait appeler les tribuns et leur reproche d'avoir eu recours à des artifices magiques pour l'impressionner.

Les malheureux se regardent, ne comprenant pas ce dont on les accuse. Voyant leur embarras et leur affliction, il s'approche d'eux, leur parle avec douceur et leur ordonne de répondre. Ils affirment qu'ils ignorent même ce qu'est un sortilège. « Dieu qui voit tout, disent-ils, sait aussi que jamais nous n'avons conspiré contre vous. Si nous disons faux, n'épargnez ni nos personnes, ni nos familles. Mais croyez bien, puissant empereur, que nous avons été dès l'enfance des sujets respectueux et dévoués. Nous vous en avons donné la preuve incontestable, et voilà que pour récompense vous nous condamnez au dernier supplice, et que, par un raffinement de cruauté, vous paraissez bon à notre égard afin de nous humilier davantage et de rendre plus amers nos derniers instants. Où donc est votre justice ? Le soleil devrait-il être témoin d'un tel forfait ? »

L'empereur paraît touché de leurs prières et tout disposé à leur faire grâce. Ils s'aperçoivent de cet heureux changement, déjà à haute voix ils en remercient Dieu et saint Nicolas, quand l'empereur leur demande

qui est ce Nicolas et quelle reconnaissance ils peuvent lui devoir. Alors Népotien raconte ce dont il a été témoin à Myre et la prière que lui et ses compagnons ont adressée au saint évêque. Constantin, tout émerveillé et comprenant la raison du songe qu'il avait eu, leur dit : « Allez, vous êtes libres, priez le saint évêque, à qui vous devez votre délivrance, de ne plus venir m'effrayer pendant la nuit et d'intercéder pour moi auprès de Notre-Seigneur. » Mais dans sa générosité chrétienne, Constantin pensa que ce n'était pas assez de rendre la vie et leurs charges à ces hommes, il leur confia la douce mission d'aller rendre grâces à leur saint protecteur et de lui porter ses hommages personnels. Il leur remit, pour être offerts à saint Nicolas, un évangélaire écrit en lettres d'or et richement relié, un calice d'un grand travail, enrichi de pierres précieuses, ainsi que deux chandeliers d'or.

Ce miracle, qui avait eu lieu dans la capitale de l'empire, eut un grand retentissement et la renommée de saint Nicolas s'étendit de plus en plus. Dès lors on l'invoqua dans

toutes les afflictions ou calamités, mais ce furent surtout les innocents faussement accusés, qui implorèrent son secours avec autant de succès que de confiance¹.

1. Baronius. Ann. 326.





CHAPITRE XX

DERNIÈRES ANNÉES DE SAINT NICOLAS. — SON PORTRAIT.
SA MORT.

LES années s'accumulaient sur la tête de saint Nicolas, mais loin de diminuer son zèle et sa charité, elles lui donnaient plus d'autorité et d'expérience. Quand, par le discernement des esprits qu'il avait reçu de Dieu, il apercevait les mauvaises dispositions de quelques âmes, il s'adressait à elles à peu près en ces termes, nous dit Métaphraste : « Veillez sur vous-mêmes, mes enfants, veillez sur vous-mêmes, je vous en conjure, réglez tellement les mouvements de vos cœurs et de votre esprit, qu'en tout, vous ne cherchiez à plaire qu'à Dieu. L'homme ne voit que ce qui paraît au

dehors, mais Dieu regarde au dedans ¹. Vous avez entendu l'Ecriture qui vous avertit de ne point faire le mal pour ne pas être surpris par le mal ². Appliquez-vous plutôt à faire le bien, à mettre tout en œuvre pour sanctifier votre corps. Vous êtes le temple de Dieu, « quiconque souille ce temple, dit l'Apôtre, « sera puni par Dieu ³, » suivez ces enseignements et Dieu vous bénira. »

Une pieuse curiosité nous fait désirer de connaître l'extérieur de saint Nicolas, et quel était le corps animé par une aussi belle âme. Heureusement, la tradition n'est pas muette sous ce rapport. Saint Michel Archimandrite nous dit que saint Nicolas avait donné dès ses plus tendres années, les marques d'une sagesse consommée. La pureté de ses mœurs fut égale dans sa jeunesse et dans sa vieillesse, son regard était modeste et respirait la sainteté et la grâce, son visage était si angélique, que son seul regard portait au bien et à la vertu tous ceux qui le considéraient ;

1. Reg. XVI, 7.

2. Joan. XII, 35.

3. Cor. III, 16.

on se sentait consolé dans ses afflictions, soulagé dans ses misères, en approchant de sa personne ou simplement en pensant à lui. La douceur jointe au talent lui avait donné un art merveilleux pour persuader. Il savait manier les cœurs et les disposer à son gré; les pécheurs les plus endurcis ne pouvaient tenir contre ses exhortations. S'il entrait en discussion avec les hérétiques, c'était toujours avec succès, les convainquant par la vigueur de ses raisonnements et les mettant hors d'état de soutenir leurs erreurs. La vérité dans sa bouche faisait tant d'impression sur eux, qu'ils ne pouvaient se dispenser de la reconnaître et de l'embrasser.

Ces renseignements, il est vrai, sont communs à beaucoup de saints des nations les plus diverses, mais quel était saint Nicolas au physique? Voici ce que nous en dit la tradition. Il avait les cheveux blancs ainsi que la barbe, sa taille était au-dessus de la moyenne, ses épaules étaient assez larges, il ne manquait pas d'un certain enbonpoint, il avait le col court et les yeux vifs. Ses sourcils étaient épais, son nez s'élargissait vers

la base. Il avait les mains petites, le teint vermeil et un peu noirci. Une splendeur extraordinairement lumineuse paraissait sur son visage et le rendait plus brillant que celui de Moïse.

On conserve à Bari un tableau, qui n'est que la copie d'un autre plus ancien, et qui fut apporté en cette ville par un certain Vrosc ou Vrosie, roi de Rasie et autres provinces. Comme il était très pieux, il vint honorer saint Nicolas à Bari avec sa femme et ses trois enfants, il fit de riches présents à l'église et établit une fondation considérable. Dans ce tableau saint Nicolas est représenté entre le roi Vrosie et son épouse, au-dessus à droite, dans une nuée, se trouve Jésus-Christ, lui tendant le livre des évangiles et à gauche la sainte Vierge, lui présentant le pallium. Ce tableau est conservé avec grand soin dans l'église de Bari, il est l'objet d'une vénération extraordinaire; on ne l'en tire pour l'exposer en public que dans les circonstances exceptionnelles, comme dans les calamités publiques. On s'est inspiré de ce tableau pour nous donner les images de

saint Nicolas que l'on rencontre communément. On le représente avec le costume d'un évêque grec, tenant de sa main gauche le livre des évangiles, et de la droite bénissant le peuple ou tenant le bâton pastoral. Nul doute qu'autrefois on ait souvent reproduit les traits de saint Nicolas, mais le temps, l'hérésie et l'impiété ont pu facilement faire disparaître ces images¹.

Il eût été à souhaiter pour le bien de l'Église, qu'un évêque si zélé, si accompli, fût immortel, mais il devait subir la loi qui pèse sur la postérité d'Adam, et peut-être aussi le monde n'était plus digne de conserver un tel trésor. Après avoir fourni sa carrière dans l'exercice de toutes les vertus, après avoir répandu sur son siège de Myre, la bonne odeur d'un pasteur formé selon le cœur de Dieu, et intimement attaché à son troupeau, étant parvenu à une grande vieil-

1. En recueillant ces indications sur la physionomie de saint Nicolas, notre esprit est souvent reporté sur certaines verrières de M. Maréchal, de Metz. Cet artiste avait certainement étudié avec soin l'iconographie de saint Nicolas, car en décrivant un des vitraux où il reproduit l'image de notre saint, nous n'aurions pas écrit autrement que nous venons de le faire.

lesse, à cette plénitude de jours dont parle l'Écriture, il sentit sa fin approcher. Voulant bénir son peuple une dernière fois, il le convoqua à une messe solennelle, pour lui faire ses adieux; ensuite il se retira dans son monastère de Sion, pour se préparer à la mort. Il fut bientôt saisi d'une fièvre lente et légère qui le consumait peu à peu, alors il demanda à Dieu de le soutenir dans sa dernière heure; sa prière fut promptement exaucée et l'on put voir, près de son lit, plusieurs troupes d'anges et un groupe de patriarches. Il demanda à ces bienheureux de vouloir bien chanter les psaumes alternativement avec lui, ensuite il se fit mettre par terre. Les esprits célestes commencèrent le psaume xxx, saint Nicolas reprit le second verset jusqu'au 6^e, quand il eut redit ces paroles du Psalmiste : « Je remets mon âme entre vos mains, vous m'avez racheté, Dieu de vérité », il rendit doucement le dernier soupir.

Alors les anges et les patriarches conduisirent au ciel son âme bienheureuse, et on entendit clairement le Père éternel lui dire :

« Courage, bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes. » A la nouvelle de sa mort, le deuil fut universel. La veuve et l'orphelin déploraient la perte d'un protecteur, les pauvres regrettaient leur père, les affligés leur consolateur, les malheureux leur ressource, les opprimés leur défenseur, les voyageurs, les matelots, les enfants leur patron. Il n'y avait personne qui ne prît part à une perte qui était commune. Partout on entendait des cris et des gémissements et rien ne pouvait arrêter les torrents de larmes qui coulaient de tous les yeux; en ce deuil général, il n'y avait qu'une consolation, c'était la certitude de l'avoir pour intercesseur dans le ciel.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de sa mort, chacun admet qu'elle eut lieu un vendredi 6 décembre, mais en quelle année? On l'ignore. Il est probable que ce fut vers 330. Cependant d'après Sigebert, cité par Baronius, elle aurait eu lieu en 343.



CHAPITRE XXI

FUNÉRAILLES DE SAINT NICOLAS. — LIQUEUR QUI DÉCOULE DE SON CORPS. — MIRACLE A L'OCCASION D'UNE DE SES RELIQUES.

L se fit un grand concours de peuple au monastère de Sion, où saint Nicolas avait rendu le dernier soupir, on y remarquait surtout les malades, qui, en grand nombre, recouvraient la santé en touchant, ou simplement en contemplant sa dépouille mortelle. Les évêques et le clergé accoururent de toutes parts pour lui faire des funérailles magnifiques. L'évêque de Féliton, ville assez éloignée de Myre, puisqu'elle est en dehors de la Lycie, fut miraculeusement averti de la mort de notre saint, il se mit en route pour

assister à ses funérailles et arriva avec une promptitude qu'on ne peut expliquer que par un prodige. Il trouva une grande foule dans l'église du monastère de Sion, vit tout le peuple en deuil, présida les funérailles qui durèrent plusieurs jours, au milieu des flambeaux et des flots de l'encens. On ne chanta pas la messe des morts, mais une messe d'actions de grâces, pour remercier Dieu d'avoir donné au monde, en la personne de saint Nicolas une lumière si grande, et de l'avoir placé comme défenseur du peuple dans la gloire du ciel.

Son corps fut déposé dans un tombeau de marbre, dans l'église du monastère de Sion. On y plaça aussi un rameau qu'il avait rapporté de la Terre Sainte, probablement un rameau d'olivier, qui y prit vigueur et se couvrit de feuilles pendant plus de sept siècles.

Aussitôt après la sépulture il découla de la tête du saint, une liqueur semblable à de l'huile et une autre des pieds semblable à de l'eau. L'une et l'autre étaient odoriférantes, on les employait pieusement contre

les blessures et les maladies. Le successeur de saint Nicolas sur le siège de Myre ayant été expulsé, la liqueur cessa de couler jusqu'à ce qu'il fût rétabli sur son siège. Le même phénomène se produisit en 1086; les Turcs s'étant emparés de la Lycie, les habitants de Myre se réfugièrent dans les forêts et les montagnes du voisinage, emportant avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux, mais abandonnant le tombeau de saint Nicolas. Le saint les fit prévenir par des serviteurs de son église d'avoir à rentrer dans leur ville, les menaçant de les abandonner, s'ils n'étaient dociles à sa parole. La liqueur qui était dans le tombeau y resta comme un témoignage du prodige, mais il n'en coula plus de nouvelle. Il abandonna la ville de Myre comme il l'en avait menacée et quand, l'année suivante, on enleva ses ossements pour les transporter à Bari, la liqueur commença à couler de nouveau.

De nos jours encore le prodige continue, mais on ne remarque pas de différence entre la liqueur qui sort de la tête et celle qui sort des pieds. Il y a quelques années, Mgr Bar-

bier de Montault en recueillit à Bari, à l'aide d'une éponge, comme on fait toujours et en porta au Souverain Pontife. Ce prodige est mentionné par tous les auteurs qui ont écrit la vie de saint Nicolas, ainsi que par tous les bréviaires, la poésie l'a chanté à toutes les époques¹.

Pendant qu'on lavait le corps de saint Nicolas pour l'ensevelir, on mit de côté ses vêtements et le linge qui avait été à son usage. Un habitant d'Essorando, nommé Céthron, qui était accouru pour assister à ses funérailles, demanda avec instances qu'on lui accordât au moins quelque parcelle de ses vêtements, « car, disait-il, je n'ai pu le voir pendant sa vie, mais au moins laissez-moi emporter quelque chose lui ayant appartenu. » On lui remit un linge qui avait été à l'usage du saint, il le reçut avec une

1. On lit dans Adam de Saint-Victor :

*Ex ipsius tumba manat unctionis copia
Quæ infirmos omnes sanat per ejus suffragia.*

Avec non moins d'élégance Santeuil a écrit :

*Profuit vivus, favet et sepultusi
It salutaris liquor e sepulchro.
Turba languentum properate :
Præstat ille salutem.*

venération remplie de joie. Après la cérémonie, il reprit le chemin de sa patrie, louant Dieu et lui demandant un fils par l'intercession de saint Nicolas, car jusqu'alors, il n'avait pas d'enfants. Arrivé à Essorando, il montra la relique à sa femme Euphrosyne, et ensemble ils ne cessèrent de demander un fils à saint Nicolas. Afin de se rendre plus dignes de l'assistance de notre saint, ils élevèrent quelque temps après une église en dehors de la ville, l'évêque la consacra et y plaça la relique dans un lieu honorable et apparent. Comme il s'y opérait une multitude de miracles, Céthron ne cessait de l'embellir et de la décorer avec la magnificence d'un chrétien généreux; en même temps il demandait à saint Nicolas la faveur dont ses parents avaient été l'objet. Enfin ses vœux furent exaucés, le 6 décembre, jour de la fête de saint Nicolas, il eut un fils qu'il nomma Adéodat.

Après cette faveur, Céthron et Euphrosyne pensèrent justement qu'ils avaient à s'acquitter d'une grande dette de reconnaissance envers saint Nicolas; ils résolurent

d'aller en pèlerinage à son tombeau à Myre avec leur fils, quand celui-ci pourrait supporter les fatigues du voyage. Adéodat ayant atteint l'âge de sept ans, ils mirent à exécution leur pieux projet et partirent de manière à arriver à Myre pour la fête de saint Nicolas. La caravane dont ils faisaient parti fut assaillie par des brigands. Céthron et Euphrosyne parvinrent à s'échapper, mais leur fils demeura entre les mains des brigands, qui le conduisirent à Babylone et le vendirent au roi de cette ville. La douleur des parents fut à son comble; par saint Nicolas ils avaient obtenu un fils, par lui ils veulent le retrouver, ils lui exposent que c'est en voulant l'honorer qu'ils l'ont perdu. A une prière ardente et remplie de confiance, ils joignent le sacrifice. Euphrosyne s'adonne à la mortification, ne mangeant plus que trois fois la semaine, s'abstenant de viande et de vin; toute sa pensée, toute son espérance, toute sa vie est aux pieds de saint Nicolas.

L'année suivante, Céthron proposa à son épouse de retourner à Myre pour la fête de saint Nicolas, et en même temps de distri-

buer tous leurs biens aux pauvres. « Saint Nicolas, dit-il, a opéré tant de miracles, qu'il saura bien nous rendre notre fils, si nous savons l'imiter. » Ils se mettent en marche : parvenus à Myre, ils redoublent de ferveur, ils conjurent avec larmes le Seigneur de se montrer admirable dans ses saints. Après une première station au tombeau de saint Nicolas, les pieux époux firent préparer un immense festin, auquel ils convièrent le clergé et les pauvres, leur demandant de s'unir à eux pour chanter les louanges de saint Nicolas et obtenir sa protection. Au moment même où l'on allait s'asseoir à ces pieuses agapes, le roi de Babylone se sent pris subitement d'une faim comme jamais il n'en avait éprouvée : en toute hâte il demanda impérieusement à manger, mais comme on le servait trop lentement, il demande à boire pour tromper sa faim. C'est Adéodat qui doit répondre à ce dernier ordre du maître. Pendant qu'il prépare la coupe royale, son visage s'assombrit tout à coup et il pousse un profond soupir. Le roi lui en demande la cause. L'enfant répond :

« Il y a un an que je suis séparé de ma famille, aujourd'hui elle célèbre la fête de saint Nicolas et je voudrais me réjouir avec mes parents. — Misérable, lui dit le roi, qui donc serait assez puissant pour te tirer de mes mains? » — Aussitôt saint Nicolas apparaît, prend l'enfant par les cheveux et le transporte près de ses pieux parents, en présence de tous ceux qui étaient réunis à leur table '.

C'est à cause de ce prodige, sans doute, qu'on représente quelquefois saint Nicolas, passant la main dans les cheveux d'un des enfants qui sont à ses pieds.

1. Lipoman, 6 décembre.





CHAPITRE XXII

CANONISATION DE SAINT NICOLAS. — ÉGLISES QUI PORTENT
SON NOM A ROME, A CONSTANTINOPLE ET A PARIS.



US SITOT après la mort de saint Nicolas, les évêques autorisèrent un culte public en son honneur, c'était le mode de canonisation usité autrefois : l'évêque du lieu proclamait quelqu'un digne des honneurs rendus à la sainteté, les autres diocèses admettaient sa décision, à moins toutefois que le Souverain Pontife ne vînt à s'y opposer. Il en fut ainsi jusqu'aux décrets d'Alexandre III et d'Innocent III, qui réservèrent au Saint-Siège exclusivement toutes les causes de canonisation. Mais loin de s'opposer au culte de saint Nicolas, Rome se hâtait au contraire de

s'y associer. Quelques années après la mort de notre saint, une église était érigée sous son vocable dans la ville éternelle, et le pape saint Damase composait une messe en vers, pour être chantée dans cette église, dont l'origine mérite une mention spéciale; nous la donnons, telle que la tradition nous l'a conservée et l'on ne saura, croyons-nous, lequel le plus admirer de l'introduction rapide du culte de saint Nicolas à Rome, ou de l'emplacement choisi pour le premier temple destiné à honorer son nom dans cette ville.

Les auteurs profanes nous rapportent qu'il y avait à Rome un temple dédié à la Piété, à cause d'un fait extraordinaire et bien touchant qui s'était passé dans une prison de cette ville. Une jeune femme était désolée de voir jeter en prison son père, d'autres disent sa mère, pour y subir le tourment de la faim, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. Elle demanda l'autorisation de visiter l'auteur de ses jours; soit par un reste de commisération, soit pour rendre le supplice plus terrible, on accéda à sa demande, à la condi-

tion cependant qu'elle n'apporterait aucune nourriture avec elle. Les gardiens avaient la consigne de déployer toute leur vigilance sur ce point. Mais cette jeune femme était mère depuis quelque temps et elle apportait à son père le sein dont elle privait son enfant.

On s'étonna que le condamné ne succombât pas aux tourments de la faim, et que même il ne parût pas trop en souffrir. On exerça une surveillance plus active et on ne tarda pas à découvrir le pieux stratagème. N'osant sévir par eux-mêmes, les gardiens dénoncèrent le fait au Sénat. Cette noble assemblée fut saisie d'admiration pour une aussi belle conduite, elle ordonna la mise en liberté du prisonnier, décidant en même temps que sur l'emplacement même de la prison on élèverait un temple à la Piété. Cet édifice païen ne pouvait être mieux remplacé que par une église sous le vocable de saint Nicolas, qui a soulagé tant d'infortunes, délivré tant de prisonniers et de condamnés à mort, dont la vie, en un mot, n'a été qu'un acte de charité. On peut dire que le temple de la Piété des Romains ne fut pas détruit,

mais transformé et sanctifié. Cette église se nomme Saint-Nicolas de la Prison, *in carcere*, c'est d'elle que relevait le service religieux des prisons de Rome; le pape saint Damase n'étant encore que diacre fut chargé du soin de cette église, ainsi que de l'assistance des prisonniers.

Après avoir ordonné la construction d'un temple à la Piété, le Sénat fit élever à côté une colonne pour recevoir les enfants exposés ou abandonnés. C'était à peu près ce que la charité chrétienne établit dans la suite, sous le nom de tour des Enfants trouvés. Cette colonne était appelée colonne de lait, *columna lactuaria*. C'est sans doute par un dessein spécial de la Providence que saint Nicolas fut honoré en ce lieu; par le lait on entretient la vie des enfants, par la privation de lait saint Nicolas avait marqué ses premiers pas dans la vie, nourrissant son âme par ce qu'il refusait à son corps. En son église et par son intercession, les âmes faibles encore dans la foi trouveront avec grand profit le lait de la piété; les âmes fortes sentiront l'adoucissement de leurs peines et les

plus terribles épreuves leur deviendront comme un jeu d'enfant.

De nos jours, l'église Saint-Nicolas *in carcere* est encore le titre d'un cardinal-diacre. Outre cette église, on en compte cinq autres sous le même vocable dans la capitale du monde chrétien¹.

Il existe aussi à Rome un monument qui atteste l'antiquité du culte rendu à saint Nicolas en cette ville. Environ un siècle après la mort de notre saint, Juvénal envoya au pape Léon I^{er} un reliquaire renfermant une parcelle de la vraie croix. Sur ce reliquaire sont sculptées différentes images : d'un côté se trouve celle de Notre-Seigneur en croix, de l'autre celle de la Vierge Marie et d'autres encore, parmi lesquelles on remarque celle de saint Nicolas, portant sur la tête un diadème de lumière, symbole de la gloire dont il jouit dans le ciel.

Le culte de saint Nicolas était établi à Constantinople dès le v^e siècle. Au vi^e siècle

1. S. Nicolas in Arcione; 2. a Biagio alli Cesarini; 3. de Prefetti; 4. di Lorenese; 5. del Incoronati. Toutes ces églises sont paroissiales.

on y comptait quatre églises érigées sous son vocable : 1^o celle du quartier de Blaquernes construite en 430 par Justinien, elle portait d'abord le titre de Saint-Prisque et de Saint-Nicolas parce qu'on y conservait des reliques de ces deux saints, mais le premier fut bientôt oublié par suite de l'accroissement de la dévotion envers saint Nicolas. Cette église fut brûlée par les Avars. 2^o Le patrice Basile, sous Justinien, en fit construire une autre dans son propre palais. Il semble qu'une seule église aurait pu suffire dans une même ville et à la même époque, mais la confiance en saint Nicolas était si grande qu'on ne négligeait rien pour se rendre digne de sa protection. 3^o Basile, surnommé le Macédonien, en fit construire une dans son palais qui était contigu à la grande église, elle avait droit d'asile; Dalassène, la mère de Commène, ayant été calomniée près de l'Empereur, s'y retira avec les dames de sa compagnie. 4^o Ducange parle d'une autre église, bâtie par un Anglais réfugié à Constantinople, sous le vocable de saint Nicolas et de saint Augustin, l'apôtre de l'Angleterre.

L'établissement du culte de saint Nicolas en France ne doit pas être postérieur au ix^e siècle, car Tillemont rapporte qu'au xi^e siècle plusieurs églises de son nom, à Beauvais, à Angers, à Paris, etc., tombaient de vétusté et demandaient une reconstruction. La plus ancienne église bâtie à Paris par les rois de France sous le vocable de saint Nicolas occupait l'emplacement de la Sainte-Chapelle, dans la cour du palais de Justice; saint Louis la fit abattre, mais le nom de saint Nicolas ne fut pas anéanti en ce lieu, il fut transporté à une autre chapelle qui se trouvait à l'extrémité de la grande salle du palais. On trouve aussi à Paris l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet, ainsi nommée à cause des chardons qui couvraient le sol à l'époque de sa construction; elle possédait une relique de saint Nicolas de la grosseur d'une noisette, mais les médecins ne pouvaient dire de quelle partie du corps provenait cet ossement. Remarquons en passant que bien rares sont les églises qui ont le bonheur de posséder des reliques de saint Nicolas. Il existe encore à Paris l'église

Saint-Nicolas-des-Champs, ainsi nommée parce qu'elle fut bâtie en pleine campagne.

Voilà pour les trois capitales du monde chrétien. Le culte de saint Nicolas ne doit donc pas son origine à une ferveur passagère, mais à la vénération de ses contemporains qui ont pu mieux le connaître et mieux apprécier les avantages obtenus par son intercession. Le nom de saint Nicolas se donnait aussi aux maisons religieuses. Mabillon compte dix-neuf monastères de l'ordre de saint Benoît qui portent le nom de saint Nicolas au XI^e siècle¹.

1. Ann. 2, IV.



Impere
a com
re égli
a Const
Nicolas
eter



CHAPITRE XXIII

LA FÊTE DE SAINT NICOLAS.

DENDANT les premiers siècles, l'Église avait coutume de ne célébrer que les fêtes des martyrs, mais elle fit exception pour saint Nicolas et bientôt après pour saint Martin. Il est vrai qu'on peut dire de l'un comme de l'autre que ce ne fut pas la volonté qui leur manqua pour le martyre, mais que le martyre manqua à leur volonté, car lorsque saint Nicolas fut jeté en prison pour la foi, sous Licinius, il pouvait bien croire qu'il aurait à verser son sang pour Jésus-Christ. On peut aussi remarquer que saint Nicolas a réuni dans sa personne tous les genres de sainteté : il fut prophète,

apôtre, martyr, pontife, docteur, vierge et thaumaturge. Les Grecs l'appelaient insigne, et la voix populaire de nos jours ne dit pas seulement saint Nicolas, mais le grand saint Nicolas. Le Sauveur a dit : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père, » c'est-à-dire chacun jouit au ciel d'une gloire proportionnée à ses mérites. Or, à cause de son éminente sainteté confirmée par la puissance de son intercession, le peuple chrétien assigne à saint Nicolas une des premières places parmi les élus.

Quelques martyrologes font mention de l'ordination ou chaire de saint Nicolas au 14 juin, et d'autres de sa nativité au 26 du même mois. Il est presque inouï de voir la naissance charnelle d'un saint devenir l'objet d'une fête. On serait tenté de croire qu'il s'agit du jour de sa mort, *natalis*, mais il est bien écrit *nativitas*, ce que l'on ne peut entendre que du jour de sa naissance.

Plusieurs églises célèbrent la fête de la translation des reliques de saint Nicolas le 9 juin. Le martyrologe en fait mention. Instituée par le B. Urbain II, cette fête fut re-

jetée par les Grecs, on le comprend, car non seulement ils étaient ennemis de Rome, mais cette fête leur rappelait un souvenir désagréable, c'est-à-dire la perte des reliques d'un des saints les plus illustres de leur pays. Les Russes célèbrent avec grande solennité la fête de la translation des reliques de celui qu'ils appellent le grand thaumaturge¹. Constatons-le en passant, la Russie et surtout le peuple moscovite ont tant de vénération pour saint Nicolas, qu'il tient un des premiers rangs parmi les plus grands saints de cette contrée. Ils le regardent comme leur patron tutélaire, on trouve chez eux des temples, des autels, des tableaux, des statues et quantité d'autres monuments qui attestent la piété de ce peuple envers ce prélat d'Asie. Presque tous les Empereurs de Russie se sont placés sous sa protection, ils le priaient dans leurs guerres, le remerciaient après leurs victoires, recouraient à lui dans leurs revers, juraient par son nom

1. *Victoris celebris dum fit translatio sacra,
Jure suo Russi nunc venerantur eam.*
Menolog. Russ.

et le serment était sacré. L'esclave russe l'invoquait dans ses fers, lui recommandait son âme quand il allait mourir. C'était un spectacle triste d'attendrissement de voir ces nombreuses populations servies de la Russie, appelant sous le knout la protection de saint Nicolas, l'invoquant comme le libérateur des esclaves, le soutien des opprimés. La Russie plus d'une fois a été témoin des miracles opérés par saint Nicolas. Des captifs ont vu tomber leurs chaînes. Le schisme enlevant à cette malheureuse population sa foi et ses espérances, lui a laissé cependant saint Nicolas; heureuse si un jour elle reconnaît la foi que ce saint a si courageusement défendue.

« Saint Nicolas était en France, le long des fleuves, sur les rivages de la mer, dans les anciennes places fortes, le saint de prédilection de tous ceux que les hasards de la vie et de la profession exposaient plus particulièrement aux périls. L'un des forts de Marseille, l'une des tours qui commandent le port de La Rochelle et dans plusieurs ports de mer des positions militaires ou maritimes

portent le nom de saint Nicolas. En fouillant les inventaires relatifs aux enceintes murillées des villes, on trouve presque constamment un fort ou une tour de Saint-Nicolas ¹. »

La fête de saint Nicolas se célèbre partout le 6 décembre; elle acquit une nouvelle solennité après la translation de ses reliques à Bari; c'est ce qui a fait dire à tort à Zonare, historien de l'empereur Alexis, que l'établissement de cette fête date du xi^e siècle. Pendant longtemps plusieurs églises l'ont chômée, des royaumes entiers, dit Baillet, l'ont célébrée comme de première classe. Rudolphe, cité par Gavantus, dit que de son temps cette fête était de précepte partout.

Ce n'est pas sans une disposition particulière de la Providence, du moins pour la Lycie, que la fête de saint Nicolas fut fixée au 6 décembre. Pendant sa vie, notre saint avait travaillé à éteindre le culte d'Apollon; mais malgré tous ses efforts il n'était pas par-

1. Amédée Aufauvre, *Magasin catholique*, décembre 1856.

venu à extirper toutes les racines de cette superstition. On continuait d'accourir à Patare pendant six mois de l'année, les fêtes commençaient avec grande pompe au mois de décembre. Il se trouva donc que d'un côté les chrétiens fêtaient saint Nicolas, pendant que de l'autre les païens célébraient les mystères d'Apollon. Deux cultes si opposés ne pouvaient subsister simultanément, il ne peut y avoir alliance entre les serviteurs du Christ et ceux de Bélial. Bientôt le peuple méprisa les faux oracles d'Apollon, pour recourir à la puissante intercession de saint Nicolas, qui ne cessait d'opérer des prodiges sans nombre dans sa ville natale. On avait coutume de réciter des pièces de poésie en l'honneur d'Apollon, le peuple de Patare ne fut pas privé de cette récréation littéraire : les poètes chrétiens rivalisaient de zèle pour chanter les vertus et la gloire de saint Nicolas. Nous ne possédons que quelques fragments de ces poésies, où l'on célèbre surtout la manière admirable, dont le culte de saint Nicolas a remplacé celui d'Apollon. « J'étais né à Patare, ville d'Apollon, dit-on

dans l'une d'elles, Apollon est chassé, ses sectateurs viennent à moi¹. »

Les religieux rivalisaient de zèle pour donner plus de solennité à la fête de saint Nicolas. Voici un fait qui date de 1081 et que Mabillon rapporte dans ses *Annales*² :

« Parmi les celles ou prieurés qui dépendaient de celui de la Charité-sur-Loire, se trouvait celui de la Croix, qu'un gentilhomme avait fondé dans une de ses terres, près du village de Brige et qu'il avait donné au vénérable Gérard, afin qu'il y plaçât des religieux de son ordre. On accomplit l'intention du fondateur, et des religieux, ayant un prieur à leur tête, vinrent habiter la nouvelle celle. On était à la veille de la fête de saint Nicolas, quand les religieux demandèrent au prieur s'ils chanteraient, à l'office des matines, l'histoire propre de saint Nicolas. Le prieur, qui apparemment venait de Cluny, répondit qu'elle ne se chantait pas dans son abbaye. Les religieux répli-

1. Natus eram Pataræ, fuerat Pataræus Apollo.

Pellitur hic. Vatum nec vetus usus adit.

2. Mabill. *Ann.*, t. VIII, p. 230.

quèrent qu'on la chantait au monastère de la Charité, comme l'avait prescrit le vénérable Gérard. Il leur répondit qu'ils étaient clunistes et qu'ils ne devaient chanter que ce qui se chante à Cluny. Les religieux qui tenaient beaucoup à se conformer aux usages du monastère de la Charité, réitérèrent leur demande jusqu'à trois fois. Mais mal leur en prit, car le prieur, irrité de leur instance et ne trouvant rien à leur répondre, les fit tustiger. Cette manière de terminer une discussion ne fut sans doute pas agréée du ciel, car la nuit suivante, le prieur fut fouetté par saint Nicolas jusqu'à ce qu'il eût entonné l'hymne : *O Christi pietas*, qui est en l'honneur du saint. Les religieux éveillés par ce chant, s'assemblèrent tout surpris autour du prieur, qui chantait tout en dormant. Quand il fut éveillé à son tour, il fit signe aux religieux de retourner à leurs cellules. Au commencement de la journée, quand il est permis de rompre le silence, il leur fit part de ce qui lui était arrivé et pour lever tous leurs doutes, il leur montra les traces des verges imprimées sur ses

épaules. Il alla ensuite, avec quelques religieux, trouver le vénérable Gérard, pour le prier de le retirer de sa charge de prieur, lui disant pour appuyer sa demande, que ses religieux l'avaient fait fouetter, ce que démontraient fort bien les cicatrices qu'il portait sur son corps. Gerard, convaincu de la vérité du fait et au comble de l'étonnement, chanta lui-même les matines et ordonna que désormais l'histoire de saint Nicolas serait chantée dans tous les monastères qui étaient sous sa dépendance. Mabilion dit avoir tiré ce trait singulier d'une histoire manuscrite des miracles de saint Nicolas, faite par un religieux de l'abbaye du Bec, nommé Nicolas.

« De nos jours encore, la fête de saint Nicolas n'a cessé d'être populaire. Notre saint est surtout honoré comme patron de la jeunesse qu'il aima si tendrement pendant sa vie et pour laquelle il opéra les plus insignes merveilles. Les enfants attendent avec autant de joie que d'impatience le retour de cette fête, du moins en Lorraine et dans plusieurs contrées de la France. Saint Nicolas, dit-on,

doit passer pendant la nuit pour distribuer ses dons. Il pénètre secrètement dans les maisons, il n'ouvre pas les portes, il descend par la cheminée. En ville, les magasins de jouets d'enfants, les devantures des confiseurs et des pâtisseries ont un étalage des plus ravissants, c'est là que saint Nicolas doit venir s'approvisionner. La veille de la fête, les anciens l'ont aperçu sur le chemin, son âne pliait sous le poids de sa charge, elle était contrariée par le temps, elle avait peine à se tirer de la neige, peut-être n'arriverait-elle pas ! — Mais il fallait l'aider, disent les enfants. — Je l'aurais bien fait, dit le père, mais avec les bonbons j'ai vu une grande quantité de verges. — Malgré cela, l'enfant conserve toujours plus d'espérance que de crainte, il dépose quand même ses sabots près de la porte ou sous la cheminée. Il est longtemps avant de trouver le sommeil, agité qu'il est par la pensée de ce qu'il trouvera le lendemain ; si saint Nicolas venait à l'oublier, s'il n'apportait que des verges, autant d'idées qui travaillent fortement son jeune cerveau. Son sommeil est des plus

légers. Il entend un petit bruit, c'est saint Nicolas qui passe, c'est du côté des sabots que vient ce bruit. Le saint évêque n'a donc pas été arrêté par le mauvais temps, il a pénétré dans la maison paternelle; mais quelle a été sa générosité? Vite il faut le savoir. Jamais les mères n'ont tant de facilité de tirer leurs enfants du lit qu'en ce jour, peut-être n'ont-elles jamais autant de mal pour les y maintenir jusqu'à l'heure du lever. Assez souvent l'enfant découvre d'abord une verge, mais il ne se décourage pas, il examine de plus près et il ne tarde pas à découvrir quelques uns de ces objets agréables que savent imaginer la tendresse des mères et l'ingéniosité des marchands de bimbeloterie. Quelquefois on a porté ses sabots chez le grand-père, la grand'mère, un oncle ou une tante, un parrain ou une marraine, et la surprise est toujours agréable. Toute la journée la population enfantine ne parle que de ce qu'elle a reçu de saint Nicolas. Les petites filles se montrent leurs poupées, partagent entre elles leurs friandises, les petits garçons soufflent dans leurs

trompettes, agitent leurs sabres, promènent leurs coursiers de carton : on se croirait au lendemain de la fête patronale.

« En Champagne, la date du 6 décembre revenait au milieu des fêtes, des chants et des jeux. Les enfants trop pauvres pour fêter leur patron se montraient ingénieux. Ils faisaient des *épigrammes*, sortes de compliments rimés à toutes fins, dont le manuscrit splendidement calligraphié s'encadrait dans des arabesques coloriées. Armés de l'épigramme, ils s'adressaient aux notables du quartier, faisant à la fois admirer leur mémoire, leur débit, leur main, et le plus souvent la main complaisante qui avait prêté son pinceau ou sa plume. Une libéralité était invariablement au bout de l'épigramme, et de la sorte pas d'enfant qui ne prît part à la joie. Jusque vers 1830, la coutume de l'épigramme subsista dans la plupart des villes champenoises, et c'était, si nos jeunes souvenirs d'alors ne nous égarent pas, un jour de joie pour tous les écoliers. En grands habits de fête, les enfants allaient à la messe, puis se répandaient dans les

rues, tirant des pétards, se partageant des gâteaux, et le soir venu, dans chaque maison, les parents ne manquaient pas de compléter la journée par quelque surprise culinaire ¹. »

1. Amédée Aulfavre, *Magasin catholique*, décembre 1856.





CHAPITRE XXIV

MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT NICOLAS.

L'ÉGLISE, nous disant que saint Nicolas a opéré des miracles sans nombre ¹, nous avertit suffisamment qu'on doit renoncer à les rapporter tous. Du reste, outre les prodiges qui ont eu quelque éclat, combien d'autres n'ont jamais été connus que de ceux qui en ont été favorisés ! Mais il est toujours utile, en parlant d'un saint, de rapporter les merveilles qu'il a opérées, c'est par là que l'on voit qu'il était vraiment l'homme de Dieu, c'est la consécration de sa sainteté, c'est l'appel le plus puissant à la confiance du

1. Innumeris decorasti miraculis.

chrétien. Si d'un côté on se dit avec saint Augustin : Ce qu'il a fait pour sa sainteté, ne le pourrais-je donc pas ? on ajoute : Si sa bonté a été si grande pour tant d'autres, pourquoi n'en éprouverais-je pas les effets ?

Les miracles qu'un saint a opérés pendant sa vie ou dans les années qui suivent sa mort, se rattachent nécessairement à son histoire et acquièrent une notoriété universelle, que n'obtiendront pas ceux qu'il opérera dans la suite, fussent-ils plus éclatants. Les prodiges qui accompagnèrent les apparitions de Lourdes sont universellement connus, il n'en est pas de même de ceux qui s'opèrent chaque jour près de la source miraculeuse. En rapportant les miracles de saint Nicolas, nous nous contenterons de ceux qui ont eu le plus d'éclat, dont les auteurs parlent plus communément et que les arts ont illustrés. Saint Nicolas a eu sinon plusieurs vies, du moins plusieurs sépultures ; sa mémoire s'est rajeunie soit par la translation de ses reliques, soit par l'établissement de son culte en quelque nouvelle contrée. Nous rapporterons donc les mi-

racles qui sont nécessaires pour comprendre certaines œuvres d'art, les vitraux de Bourges par exemple; nous rapporterons aussi dans la suite quelques-uns de ceux qui ont accompagné la translation de son corps à Bari et l'établissement de son culte en Lorraine.

Le démon n'avait vu qu'avec regret tomber ses temples et ses idoles, il voulut s'en venger sur saint Nicolas et ses dévots serviteurs. Un jour, sous l'apparence d'une vieille femme, il demande à des chrétiens de Scythie qui se préparaient à s'embarquer pour la ville de Myre, de vouloir bien se charger d'un baril d'huile, destiné à être brûlé dans l'église de Myre en action de grâces. Sans défiance aucune, les chrétiens acceptent le baril pour le transporter à destination. Le contenu n'était point de l'huile ainsi qu'on le leur avait dit, mais une certaine préparation dont les Grecs avaient le secret et qui, s'embrasant au contact de l'eau, pourrait sûrement brûler l'église de Myre.

Mais voici que nos voyageurs ont un vent contraire; une tempête s'élevant, il semble

qu'ils n'ont plus qu'à gagner le port d'où ils sont sortis. Saint Nicolas apparaît d'abord au patron du navire pendant son sommeil, pour lui indiquer la cause du contre-temps qu'il éprouve. Sans doute cet homme ne tint pas compte de cet avertissement qu'il regarda comme un songe ou comme une tentation du démon. Il continuait à lutter contre la fureur des flots, quand saint Nicolas monté sur une petite barque, avec quelques autres personnes, s'approcha du vaisseau et dit à ceux qui le montaient que la vieille femme qui leur avait remis un baril était le diable en personne, et que ce baril ne contenait pas d'huile, mais une matière très dangereuse appelée *médialon*. Il ajouta que cette matière était destinée à brûler l'église de Myre, leur recommandant de la jeter à la mer, s'ils voulaient avoir une heureuse traversée. Après avoir donné cet avertissement, saint Nicolas dit son nom, puis disparut aussitôt.

Après quelques instants d'hésitation, les passagers jetèrent le baril à la mer; mais à peine eut-il touché l'eau, la tempête redou-

bla de fureur et il s'éleva des flammes effrayantes qui menaçaient de brûler le vaisseau. Ceux qui le montent se mettent aussitôt à implorer la protection de saint Nicolas, qui leur apparaît de nouveau, écartant tout danger et ramenant le calme sur les flots. Ils veulent le remercier; mais déjà il avait disparu et ils ne purent lui témoigner leur reconnaissance que quand ils furent arrivés près de son tombeau ¹.

Saint Théophane, historien très sérieux, rapporte qu'en l'an 807, Achmid, général de la flotte d'Aaron, prince des Arabes ou Sarasins, revenant d'une expédition militaire pendant laquelle il avait pillé la ville de Rhodes, la sixième année du règne de Nicéphore, s'empara de la ville de Myre en passant sur les côtes de la Syrie. Etant entré dans l'église il voulut briser le tombeau de

1. Métaphraste. — Dans les vitraux de l'église de Chartres² donnés par le cardinal Etienne Palestrina en 1240, on voit quatre magiciens qui parlent à un démon qui leur commande de préparer une huile infernale appelée de *Médialon*. — Ils la préparent sur un fourneau — ils la transvasent — la donnent au démon — des pèlerins descendent d'un navire — le démon donne le *Médialon* à ces pèlerins — le saint leur ordonne de jeter cette huile infernale — l'huile jetée cause un grand incendie.

saint Nicolas; mais par suite d'une méprise, sa fureur tomba sur un autre tombeau qui était proche. Il ne se fut pas plus tôt mis en mer qu'il fut accueilli par une tempête effrayante, qui fit périr sa flotte. Ce désastre fut regardé comme une punition de son sacrilège et une vengeance de saint Nicolas, que l'on invoquait comme patron des navigateurs ¹.

Un homme riche qui désirait beaucoup avoir un fils, avait adressé ses prières à saint Nicolas, s'engageant, si sa demande était exaucée, à conduire l'enfant au lieu où étaient les reliques du thaumaturge, et à y déposer un riche vase d'or. Le fils tant désiré vint au monde et grandit. La vase est commandé pour le pèlerinage, mais l'orfèvre exécute si bien son travail qu'il fait envie au donateur : l'évêque de Myre ne pourrait-il pas s'accommoder d'un autre vase moins précieux? Selon saint Jacques de Varozze et Meffreth (*De sanctis* serm. 6) le second vase devait avoir la même valeur que le premier, si bien que cette substitution était fantaisie

1. Martène. Coll. Ampl.

toute pure de la part du donateur. Wace, au contraire, prétend qu'il y eut avarice dans la nouvelle commande :

Dont fit faire un altre vaissel
Assez bien fait et assez bel.
Mais pire et plus léger,
Et moinz valūt que li premer.

Quoi qu'il en soit, un second vase fut exécuté et mis en réserve pour l'accomplissement du vœu, tandis que le premier prenait place parmi les plus belles pièces de la vaisselle. Cependant on met à la voile pour se rendre au tombeau de saint Nicolas. Durant la traversée, l'enfant, qui voulait puiser de l'eau dans le premier vase, se laissa tomber à la mer, en sorte que le vase favori se trouva perdu, et le fils aussi comme par surcroît. Néanmoins les parents se rendent seuls au but de leur pèlerinage et déposent l'infidèle ex-voto sur l'autel de saint Nicolas. Mais à leur grand effroi, l'offrande est repoussée par une main invisible, qui s'obstine à le rejeter à terre chaque fois qu'on s'efforce de le replacer sur l'autel. Rumeur dans l'église à ce spectacle mystérieux; mais pendant

qu'on s'attroupe, voici venir l'enfant portant entre ses mains le premier vase, qui avait été l'occasion de sa perte. Le saint l'avait sauvé et le ramenait, comme chantait la vieille prose :

Vas in mari
Mersum patri
Redditur cum filio¹.

Cependant Dieu n'accorde pas toujours complète satisfaction à ceux qui l'implorent par la médiation de saint Nicolas; en voici un exemple bien remarquable. Un abbé du Mont-Cassin était injustement détenu en prison, à la suite d'un procès qu'il avait entrepris pour défendre le temporel de son monastère. Il implora le secours de saint Nicolas qui lui apparut, le consola, brisa ses chaînes et disparut sans toutefois lui ouvrir les portes de la prison, où il resta jusqu'à sa mort. Mais on ne peut plus donner le nom de prison à un lieu où l'on est aussi mani-

1. *Vie admirable de saint Nicolas*, par le P. de Bralion. Ce miracle est représenté dans les vitraux des cathédrales de Bourges et de Chartres, et de l'église de Civray, au diocèse de Bayeux.

festement par la volonté divine. Dieu voulait éprouver cet abbé, mais en lui envoyant la visite de saint Nicolas il adoucit singulièrement l'épreuve, car la prison n'était plus pour lui que le chemin du ciel.

Vers l'an 1340, saint Nicolas délivra la ville de Venise d'un péril imminent. Comme on le sait, cette ville est bâtie au milieu de la mer. Or, voici qu'en ce temps les flots s'agitèrent avec furie, le peuple de Venise habitué à la mer n'avait jamais vu pareil spectacle. L'eau s'élevait avec grand bruit à une hauteur prodigieuse, et s'avancait vers la ville comme pour la submerger. La frayeur était générale et chacun se croyait à son dernier instant. Au sein de la tempête, vers l'aube du jour, saint Nicolas, saint Marc et saint Georges apparurent à un pêcheur, montèrent sur sa barque et se firent diriger vers l'église dite Saint-Nicolas du rivage, *in littore*. Là, montrant le port au pêcheur, ils lui firent voir un vaisseau monté par une grande multitude de démons; ils ordonnèrent à ces esprits infernaux de renoncer à leur triste entreprise qui était de détruire la

ville, et aussitôt le calme se rétablit sur les flots.

Saint Marc se fit connaître au pêcheur, ainsi que ses deux célestes compagnons; il lui ordonna d'aller dire à la ville et au sénat ce dont il avait été témoin. Pour donner plus de poids à ses paroles, il lui remit un anneau, lui ordonnant de le montrer en témoignage de ce qu'il avançait. Toute la ville, heureuse d'avoir échappé à cet affreux danger, ajouta foi sans peine à ce que lui raconta le pêcheur, persuadée que la puissance de Dieu seule avait pu arrêter aussi subitement une tempête aussi effrayante. On fit dans la ville une procession générale pour rendre grâces aux trois libérateurs de la cité.

Puissant contre l'eau, saint Nicolas ne l'est pas moins contre le feu; aussi en plusieurs contrées les pompiers l'ont choisi pour leur patron. Voici un fait qui s'est passé à Ayna, dans le diocèse de Tolède en Espagne, au commencement du xvii^e siècle. Un incendie se déclara la nuit dans la maison d'un habitant, nommé François Patine.

En un instant, le feu fit de tels progrès que Patine et sa femme, qui étaient au lit, ne purent sortir de la maison ; il était impossible de leur porter secours ; ils paraissaient destinés à une perte aussi certaine qu'imminente, quand on les entendit implorer le secours de saint François d'Assise et de saint Nicolas, promettant d'aller en pèlerinage à leurs tombeaux, s'ils leur obtenaient la vie sauve. Aussitôt les deux saints apparaissent à la vue de tous, restent dans la maison environ une demi-heure, et quand ils se retirent la maison s'écroule, ensevelissant les deux infortunés dans sa chute. On les croyait perdus, quand au bout de sept jours, en déblayant les ruines, on les trouva pleins de vie et sans aucun mal. Une enquête scrupuleuse confirma ce miracle et les deux époux eurent grand soin d'accomplir leur vœu avec fidélité.





CHAPITRE XXV

MIRACLES OPÉRÉS PAR SAINT NICOLAS (SUITE).

E ne fut pas seulement chez les chrétiens, dit saint Bernard, que saint Nicolas acquit une grande renommée; son nom est aussi en grande vénération chez les païens, de sorte que l'univers entier semble lutter pour sa gloire. Quelque temps après la mort de notre saint, vers l'époque où vivait saint Augustin, les Vandales vinrent d'Afrique en Italie et saccagèrent la Calabre. Un de ces barbares, au sac d'une ville, trouva un tableau qui lui plut et s'en empara. Chemin faisant on lui dit que ce tableau représentait saint Nicolas, par l'intercession duquel tant

de miracles avaient été opérés. De retour en Afrique, il plaça ce tableau dans un lieu secret de sa maison. Ayant dans la suite à faire un voyage de quelque durée, avant de partir il plaça tout ce qu'il avait de plus précieux près de ce tableau, fit ses recommandations à notre saint, lui dit qu'il laissait sa maison sous sa garde, et qu'il avait une telle confiance en lui qu'il ne se mettrait pas même en peine de fermer les portes.

Mais à son retour il trouve, contre son attente, que les voleurs ont scrupuleusement accompli leur œuvre; il ne reste plus la moindre parcelle des trésors qu'il avait confiés à la garde de saint Nicolas. Alors il entra dans une grande colère, et comme les Russes le font encore aujourd'hui, menace de maltraiter le saint, s'il ne lui fait restituer ce qu'il a perdu. Ses menaces n'obtenant aucun effet, il se met à fouetter l'image, menaçant de faire pis encore et même de la jeter au feu, s'il n'obtient ce qu'il demande.

Pendant que saint Nicolas subit ces somnations peu respectueuses, on en conviendra, il apparaît aux larrons qui, dans un lieu

solitaire, étaient occupés à partager leur butin, se fait connaître, leur dit ce qu'il a souffert pour eux et les menace des plus grands châtimens s'ils ne s'empressent de rendre ce qu'ils ont dérobé. Ils lui obéissent et s'en vont reporter leur proie avec le plus grand secret. Le barbare, retrouvant tout le bien dont il déplorait la perte, s'agenouille devant l'image, devient chrétien et fait construire une église à saint Nicolas. Ce fait donna lieu à la conversion d'un grand nombre d'infidèles.

D'après un manuscrit de la bibliothèque d'Orléans, il ne s'agirait pas ici d'un Vandale, mais d'un juif, qui possédait un tableau représentant saint Nicolas et pour lequel il avait une grande vénération. Ce juif quittant sa maison, pour se rendre à la campagne, ne ferma pas sa porte, fut volé et ensuite réintégré dans la possession de ses biens par la puissance de saint Nicolas, comme nous venons de le raconter.

On comprend qu'à la distance où nous sommes de ces faits, il y ait divergence dans les récits, mais on admettra aussi que pour

une variante de forme on ne doit pas rejeter le fond de l'histoire.

Un homme avait emprunté à un juif une certaine somme d'argent, et avait juré sur l'autel de saint Nicolas qu'il la rendrait aussitôt qu'il le pourrait. Il la garda longtemps, le juif réclama; mais l'emprunteur prétendit qu'il s'était acquitté de sa dette. Alors le juif le cita devant les juges, et le débiteur fut appelé à prêter serment. Il avait placé la somme dans un bâton creux sur lequel il s'appuyait, et quand il fut sommé de jurer, il demanda au juif de tenir son bâton; il prêta serment qu'il avait rendu plus qu'il n'avait reçu, ensuite il réclama son bâton. Le juif qui ne savait pas la ruse à laquelle il avait eu recours, le lui rendit. L'auteur de cette fraude s'en alla, le sommeil le prit et il s'endormit dans un carrefour. Il passa un chariot qui le tua, écrasa son bâton et l'or se répandit par terre. Le juif, ayant appris cela, vint tout ému constater la fraude; ceux qui étaient présents lui conseillaient de reprendre son or; mais il s'y refusa, disant qu'il ne le ferait pas, à moins

que le mort ne revînt au monde par les mérites de saint Nicolas, mais que s'il ressuscitait, il se ferait baptiser. Et alors celui qui était mort revint à la vie et le juif fut baptisé au nom de Notre-Seigneur ¹.

Sigismond Herbesten rapporte le fait suivant qu'il dit être arrivé peu de temps avant qu'il en fit la relation. Un certain Michel Kysolitzh, homme d'une taille avantageuse et fort adroit, dans un combat contre les Tartares, en poursuivait un de grande distinction; mais comme il ne pouvait l'atteindre : « Saint Nicolas, s'écria-t-il, conduis-moi jusqu'à ce chien. » Le Tartare, entendant ces paroles, fut saisi d'effroi et dit à son tour : « Saint Nicolas, si celui-ci vient à bout de m'atteindre par votre secours, vous n'aurez point fait de miracle; mais s'il arrive que moi, qui suis un infidèle, j'évite ses poursuites sans rien souffrir, alors votre nom sera grand. » On dit que le cheval de Michel s'arrêta subitement, que le Tartare parvint à s'évader et qu'ensuite il envoya

1. *Légende dorée*, 6 décembre. Ce miracle est représenté dans un des vitraux de la cathédrale de Chartres.

tant qu'il vécut une quantité de miel à saint Nicolas, en témoignage de reconnaissance, et à Michel un habit en peau de Madaure.





CHAPITRE XXVI

PANÉGYRIQUES DE SAINT NICOLAS.

QUAND un saint est admis aux honneurs d'un culte public, il est d'usage, au retour de sa fête, d'en faire le panégyrique, ou au moins de louer quelqu'une de ses vertus. Il ne sera pas sans intérêt d'examiner quelques-uns des discours prononcés à la louange de saint Nicolas. Saint André, évêque de Crète et surnommé le Jérosolymitain parce qu'il avait embrassé d'abord la vie monastique à Jérusalem, a composé plusieurs sermons dont le quatorzième est un magnifique panégyrique de saint Nicolas. Dupin, qui ne l'avait certainement pas lu, dit qu'il n'apprend rien sur

saint Nicolas, mais c'est à tort : car s'il fait en orateur un précis des faits racontés ensuite par Métaphraste, il en ajoute quelques autres. Ce discours est d'une importance capitale et la pièce justificative la plus importante de ce que nous avons écrit jusqu'alors ; il émane d'un auteur très recommandable qui vivait au milieu du VII^e siècle, et qui se distingua au sixième Concile général par son zèle contre les Monothélites. Nous donnerons donc la plus grande partie de son œuvre, soit en la citant textuellement, soit en la résumant par une analyse fidèle.

« Homme de Dieu et de désirs, serviteur
« fidèle du Christ et dispensateur de ses dons,
« daignez agréer l'hommage de ma parole,
« comme témoignage de la reconnaissance
« que nous vous devons pour votre puissante
« protection. Vous êtes une des colonnes
« qui soutiennent l'Église, vous êtes la
« lumière du monde, il n'est aucune vertu
« dont vous n'ayez donné l'exemple. O vous,
« le meilleur des pasteurs, le plus illustre
« des pontifes, vous avez fait de votre âme
« comme un écrin, dans lequel vous avez

« placé les perles de toutes les vertus. Vos
« éminentes qualités ont jeté un éclat dans
« tout l'univers, vous avez été la brillante
« lumière du monde, éclairant ceux qui se
« trouvaient près, comme ceux qui se trou-
« vaient loin de votre personne. Vous avez
« pris une direction angélique pour règle de
« vie. Par sa pureté, votre âme s'élevait dans
« la contemplation jusqu'aux sphères cé-
« lestes. Comme l'abeille, vous avez su re-
« cueillir ce qui se trouve de meilleur dans
« la vie de chaque saint, pour en former la
« vôtre. O vous ! que nous aimons à dire
« notre père, il n'est aucun saint dont vous
« n'ayez suivi les traces, et dont vous n'ayez
« glorieusement surpassé les mérites.

« En vous offrant tout entier à Dieu, vous
« avez surpassé la générosité d'Abel. Enoch
« avait mis son espérance en Dieu, il fut
« ravi au ciel, mais avec la même espérance
« vous avez eu une vie céleste sur la terre.
« Pour avoir offert des victimes agréables
« au Seigneur, Noé fut choisi pour arracher
« les créatures vivantes au déluge : vous avez
« offert des sacrifices spirituels, vous avez

« représenté l'Église comme une autre arche
« où vous avez appelé toutes sortes d'hommes
« même les hérétiques. Abraham est appelé
« bienheureux à cause de sa piété, de son
« hospitalité et de son sacrifice, mais chaque
« jour vous avez pratiqué l'hospitalité spiri-
« tuelle, même envers Jésus-Christ, vous
« vous êtes offert en holocauste pour vos
« brebis. Isaac est regardé comme un modèle
« de justice, mais cette vertu a été la règle
« de votre vie, vous vous êtes toujours
« opposé avec une sainte liberté à ceux qui
« voulaient le mal; pendant un songe, vous
« avez détourné l'Empereur d'un dessein
« funeste. Jacob, remarquable par sa simpli-
« cité et sa nombreuse famille, vit une échelle
« mystérieuse qui montait de la terre au ciel,
« mais vous avez donné à Jésus-Christ des
« brebis, des pasteurs et des pontifes, votre
« cœur, par de glorieuses ascensions, s'est
« élevé jusqu'à Dieu. Job a été remarquable
« par son innocence et sa patience, comme
« lui, vous avez été persécuté, vous avez subi
« toutes les vexations des hérétiques plutôt
« que de laisser perdre une des brebis qui

« vous étaient confiées. Comme Joseph, vous
« avez été un miroir de chasteté. Moïse, dans
« sa douceur, fut le législateur d'Israël, le
« vainqueur de Pharaon, quoique terrible
« pour les pécheurs, vous avez été doux pour
« tous, en détournant le peuple du mal, vous
« avez submergé ses mauvaises passions dans
« l'océan de vos bonnes œuvres. David fut
« vainqueur de Goliath, vous avez mis en
« fuite les ennemis des âmes, le démon et les
« hérétiques. Vous êtes inscrit au catalogue
« des patriarches et des prophètes, vous avez
« imité la liberté, la mansuétude des uns, le
« zèle et les belles actions des autres. Mar-
« chant sur leurs traces vous avez été l'œil et
« la trompette de l'Église.

« A qui vous comparer? à un laboureur?
« C'est très vrai dans le sens spirituel, vous
« avez cultivé tout le champ de la Lycie,
« enlevé les épines de l'hérésie et répandu la
« semence de la foi. Disons-nous que vous
« êtes un architecte? C'est vrai, car vous
« avez renversé les autels des idoles, vous avez
« réparé les temples, vous en avez construit
« de nouveaux..... Vous avez été soldat et

« général de l'expédition contre l'ennemi du
« salut. Vos reins étaient ceints par la vérité,
« vous aviez la cuirasse de la justice, vos
« pieds étaient chaussés pour répandre l'É-
« vangile. Ferme comme le roc, avec cette
« cuirasse vous avez repoussé les attaques
« des passions. Avec le bouclier de l'espé-
« rance, vous avez accablé de traits ceux qui
« osaient vous attaquer; après votre mort,
« vous soutenez votrè peuple par votre pro-
« tection. Vous avez confondu Arius, Sabel-
« lius et tous ceux qui attaquent le Christ,
« la Trinité, qui nient l'Incarnation, l'union
« hypostatique, l'unité de la personne et les
« deux natures. Oui, vous êtes vraiment un
« ange incarné. C'est par un vol angélique
« que vous êtes apparu en songe à l'Empe-
« reur, que vous l'avez empêché d'immoler
« des innocents. Vous êtes un pilote dirigeant
« ceux qui sont sur mer et détournant les
« tempêtes. Vous êtes apparu à des naviga-
« teurs quand la famine pressait votre métro-
« pole de Myre, on sait cela au port d'An-
« driace, et la renommée le dit, vous les avez
« comme liés par trois pièces d'or. Quand

« vous étiez sur terre, vous visitiez les affli-
« gés, vous portiez de prompts secours à
« ceux qui étaient dans la détresse, vous
« saviez même les arracher à la mort. Quand
« vous visitiez les rameaux de la vraie vigne,
« un jour vous avez rencontré Théognis,
« évêque des Marcionites, vous n'avez cessé
« de le combattre par la parole et par vos
« écrits, *disputatione scripto conserta*, que
« quand il se fut converti. Vous avez calmé
« le feu de la discussion en disant, avec une
« voix plus douce que le miel, ces paroles de
« l'Évangile : « Réconcilions-nous, et que le
« soleil ne se couche pas sur notre colère. »
« O lumière du monde, vous avez protégé
« votre successeur, vous avez soutenu vos
« enfants..... »

Après quelques exclamations qui ne sont guère qu'une redite de ce que nous venons de reproduire, saint André s'écrie : « Que
« vous êtes heureuse, ô ville de Myre, métro-
« pole de la Lycie, d'avoir un pasteur et un
« patron si dévoué à ses enfants! en lui vous
« possédez sur votre tête une couronne de
« gloire. Cette couronne, c'est Nicolas qui,

« environné de délices divines, emploie tout
« son zèle pour secourir tous ceux qui souffrent de l'oppression. Il est le modèle des
« prêtres, il remplit l'univers par l'éclat de
« ses prodiges, il tire les innocents du danger,
« punit ceux qui veulent faire mal et les
« avertit en songe. Que vous êtes heureuse,
« ô ville de Myre, de l'avoir possédé dans
« votre enceinte ! vous marchez à sa lumière,
« vous vous reposez à son ombre. Vous avez
« aussi ses compagnons Crescent, Dioscoride
« et Nicoclès, ces hommes si amis, que la
« Trinité a réunis dans son sein.

« Que la même union existe parmi ceux
« qui viennent à ce temple. Célébrons avec
« joie et dignité la fête de notre père, mais
« repoussons la pompe mondaine et les vains
« ornements qu'il a lui-même proscrits : ils
« ne peuvent qu'entretenir l'erreur et les
« vaines séductions de la chair. Couronnons
« notre saint par des cantiques spirituels,
« portons-nous mutuellement au bien par
« l'odeur de nos bonnes œuvres : voilà les
« parfums qu'aime saint Nicolas. Il préfère
« ces honneurs au faste et à la pompe avec

« laquelle les gentils adorent les démons.
« Par votre intercession et vos prières si
« agréables à Dieu, délivrez-nous, ô père,
« des attaques du démon et des hérétiques,
« des périls, des maladies ordinaires et in-
« curables. Qu'il daigne vous exaucer, Jésus-
« Christ, qui nous a rachetés par son sang et
« à qui gloire et louange avec le Père et le
« Saint-Esprit pendant tous les siècles ! »

On croit que ce discours fut prononcé à Myre ou dans les environs; quoiqu'il en soit, par l'énumération succincte des principaux faits de la vie de saint Nicolas, il montre que cette vie était connue de tous les auditeurs. Il en résulte donc clairement qu'au vii^e siècle et avant Métaphraste on avait conservé le souvenir des actes de saint Nicolas.





CHAPITRE XXVII

PANÉGYRIQUES DE SAINT NICOLAS (SUITE).

LE vénérable Bède a fait l'éloge de saint Nicolas, mais sans citer aucune particularité de sa vie. Saint Pierre Damien, cardinal-évêque d'Ostie, mort en 1073, c'est-à-dire avant la translation des reliques de saint Nicolas à Bari, a composé un sermon à la louange de saint Nicolas. Il dit qu'il a été élu dès le sein de sa mère, qu'il a été saint dès son enfance, qu'il est la gloire des jeunes gens, la vénération des vieillards, l'ornement du sacerdoce et la splendeur de l'épiscopat. « C'est ce Nicolas, dit-il, dont les miracles se répandent dans toute l'étendue du monde, qui est

révéré par tout l'univers. » Il assure que le nombre des prodiges qu'il a opérés est si grand, que les plumes les plus fécondes ne pourraient suffire à les rapporter, et qu'à peine on trouverait assez de temps pour prendre connaissance de ces miracles, dont le nombre augmente chaque jour. « Il est glorifié sur mer, il est béni sur terre, on l'invoque dans tous les dangers. » Après Marie, il n'est point de saint en qui les fidèles aient autant de confiance qu'en saint Nicolas; dans toutes les épreuves ils ont toujours son nom sur les lèvres et dans le cœur. Si les éclairs sillonnent le ciel, si les nuées semblent annoncer la vengeance du Seigneur, on a recours à saint Nicolas; si la mer devient menaçante, s'il y a danger de naufrage, on invoque saint Nicolas, on lui fait des vœux; dans tous les périls la bouche s'ouvre aussitôt pour demander son assistance. « Témoin les pèlerinages qui, des extrémités de la terre, se font à son tombeau, afin d'éprouver les bienfaits de son intercession. Les païens, aussi bien que les chrétiens, vénèrent l'autorité de son

nom et viennent à l'envi pour le glorifier et le louer. » Aussi les prêtres, les clercs et les fidèles luttent de zèle pour assister à ses fêtes et donner plus de pompe à ses solennités ¹.

Saint Bonaventure a composé deux panégyriques de saint Nicolas. Dans le premier, il prouve que saint Nicolas a imité : 1° l'humilité de Jésus-Christ, en imposant le secret au gentilhomme à qui il avait remis trois bourses d'or, et en répondant à celui qui l'interrogeait lors de son entrée dans l'église de Myre, qu'il était Nicolas, son serviteur; 2° sa bonté, en se dépouillant de tous ses biens et en dotant trois filles pauvres; 3° sa charité, en venant en aide à tous ceux qui réclament son secours; 4° sa puissance, car il est le saint qui a opéré les miracles les plus nombreux. Saint Bonaventure, à cette occasion, rapporte le miracle de la résurrection de deux enfants assassinés par leur hôte, et dont nous avons parlé précédemment.

1. Quelques auteurs regardent ce sermon comme l'œuvre de Nicolas de Clairvaux, contemporain de saint Pierre Damien. Quand même ce serait vrai, ce discours aurait encore une grande importance.

Dans le deuxième sermon, saint Bonaventure montre comment saint Nicolas a su allier la vie active à la vie contemplative, il parle aussi du jeûne qu'il a pratiqué dès son enfance. Enfin, dans un opuscule intitulé *Luminaria Ecclesiæ*, il affirme que saint Nicolas était un des 318 évêques du concile de Nicée.

Guillaume de Paris a aussi composé deux sermons à la louange de saint Nicolas. Il montre que si saint Nicolas était si puissant pendant sa vie, il ne doit pas l'être moins dans le ciel. Il ajoute que saint Nicolas exhorta les matelots qu'il avait sauvés d'un naufrage certain, à faire l'aumône, parce que de toutes les bonnes œuvres que peuvent faire ceux qui sont exposés au danger, c'est la meilleure. Il rapporte aussi l'hymne *Pange lingua Nicolai*, que nous donnerons à la fin de ce volume ¹. Enfin, il loue sa charité et le jeûne de son enfance.

Gerson, chancelier de l'Église de Paris, a loué dans un discours l'abstinence de saint Nicolas, sa chasteté et ses vertus qui en ont

1. Appendice, II.

fait la gloire du clergé. Il dit qu'il rapporterait au long ses miracles, s'ils n'étaient connus de tout le monde, consignés dans les auteurs grecs et latins et confirmés par l'Église. Voici la péroraison de ce discours : « Pour vous, bienheureux saint Nicolas, préservez-nous du mal par vos prières. Si la grâce de Dieu n'a pas été inutile en vous, si le Seigneur vous a préservé, dans une nature semblable à la nôtre, des vices auxquels nous sommes tous sujets, s'il vous a donné comme un patron dont nous [nous faisons gloire, s'il a accordé du soulagement à tant d'infirmes par votre intercession, si, comme nous aimons à le publier, vous avez des entrailles de miséricorde pour tous ceux qui sont dans l'affliction, nous sommes véritablement affligés dans notre âme, secourez-nous, hâtez-vous, aidez-nous à déraciner entièrement de notre cœur ces espérances séduisantes que l'on doit plutôt appeler des désespoirs, et contre lesquelles vous vous êtes élevé avec tant de force. Mettez à la place cette espérance qui peut seule nous donner la consolation et le salut, fortifiez-la

et conservez-la dans nos âmes jusqu'à la fin, afin que nous puissions triompher de toutes les épreuves. » Gerson avait pris pour texte de son sermon ces paroles de l'Ecriture : *Spes mea ab uberibus matris meæ* ¹.

Saint Thomas d'Aquin, saint Thomas de Villeneuve, Denys le Chartreux, Biroat, Texier, Godeau ont aussi des sermons sur saint Nicolas.

1. Ps. xxi, 10.





CHAPITRE XXVIII

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT NICOLAS DE MYRE A BARI.

Nous avons puisé aux meilleures sources ce que nous avons donné jusqu'alors de la vie de saint Nicolas, nous n'avons donné comme certain que ce qui revêt tous les caractères de la vérité historique. Il est vrai, ces sources ont été attaquées, mais surtout elles ont été méconnues : or, on en conviendra sans peine, une attaque injuste n'enlève rien à la certitude d'un récit. Nous allons retracer la translation des reliques de saint Nicolas à Bari d'après des auteurs dont la critique janséniste elle-même n'a osé attaquer la

véracité¹. Plusieurs auteurs nous ont donné la relation de ce fait. C'est d'abord Nicéphore, moine bénédictin, qui entreprit ce travail, à la prière d'un juge, nommé Curcore et des autres magistrats de la ville. Jean, archidiacre de Bari, l'avait écrite auparavant, d'après l'ordre qu'il en avait reçu d'Urson, évêque de Bari. Ces deux auteurs sont parfaitement d'accord, mais d'après l'examen de leurs écrits il ne paraît nullement qu'ils se soient copiés. Dans la suite, Dandulus traita le même sujet.

Sans vouloir déroger à la gloire des autres saints, dit Jean de Bari, on peut dire que saint Nicolas a plus de temples et qu'il est plus invoqué qu'aucun autre, parce que la puissance de son intercession est plus grande. Les prodiges qui accompagnèrent la translation de ses reliques ont donné lieu à une seconde fête en son honneur, cette fête est religieusement observée dans un grand nombre de pays.

1. Mabillon affirme que tous les auteurs sont d'accord sur ce point. Tillemont, *Hist. eccl.*, t. VII, p. 630, Baillet et Fleury sont du même avis.

Après la mort de saint Nicolas, des empereurs et des princes avaient fait tous leurs efforts pour s'emparer de ses précieux restes et en doter leur patrie. Un grand de la cour de l'empereur dont relevait Myre, fut envoyé un jour pour s'emparer de ce trésor; il se rendit à l'église où se trouvait le corps de saint Nicolas; mais vu le soin avec lequel il était gardé, vu le concours de peuple qui ne cessait de remplir le sanctuaire, il conclut que jamais il ne pourrait réussir dans son entreprise. Il eut alors recours au bienheureux lui-même, et, dans une fervente prière, il lui demanda de vouloir bien lui montrer quelque parcelle de ses ossements, qu'il pût vénérer et baiser avec respect. Sa prière fut exaucée; le sacristain, ayant tiré avec une éponge de la liqueur du tombeau, ramena une dent sans s'en apercevoir. Le prince s'en saisit avec empressement, et, rendant grâces à Dieu et à notre saint, il baisa dévotement la relique, qu'il mit ensuite dans une boîte d'or.

Pour mieux garder son trésor et ne pas éveiller l'attention, il plaça la boîte sur un

autel, d'où il pouvait facilement la reprendre. Il ne la perdait pas de vue, et bientôt il vit une liqueur s'échapper avec abondance de la relique; il l'enveloppa de son manteau, mais inutilement, le manteau et les habits furent vite imprégnés. Plus il prenait de soins pour cacher son trésor, plus la liqueur coulait avec abondance. Il comprit que Dieu voulait manifester ce qu'il s'efforçait de tenir secret, et il en était fort affligé, quand il fut saisi par un sommeil subit et saint Nicolas lui apparut, tenant en main la dent qu'il voulait conserver et lui dit : « J'ai exaucé ta prière en te laissant une dent à vénérer, mais je m'opposerai à ce que tu l'emportes, je ne veux pas qu'on enlève la moindre parcelle de mon corps. » A son réveil, il se dit d'abord que ce n'était qu'un songe, mais grande fut sa surprise : quand il ne trouva plus la relique au lieu où il l'avait placée.

Ce fait que l'archidiacre Jean dit avoir trouvé dans des auteurs grecs très sérieux, prouve que Dieu veillait sur le corps de notre saint et qu'on ne pourrait l'enlever de

Myre qu'au temps qu'il avait déterminé d'avance. Comme Métaphraste ne parle pas de ce prodige, on doit conclure qu'il y avait plusieurs histoires de saint Nicolas. C'est sans doute pour l'avoir lu aussi dans les mêmes auteurs que l'archidiacre Jean dit que saint Nicolas assista au concile de Nicée, à un âge fort avancé, et qu'il mourut peu de temps après.

Mais arrivons au fait de la translation. En l'an 1087, indiction dixième, quelques marchands de Bari s'embarquèrent sur trois vaisseaux pour Antioche, où les appelaient leurs affaires. Pendant qu'ils étaient en mer, il leur vint à l'esprit, sans doute par une permission du ciel, la pensée d'enlever les reliques de saint Nicolas, en qui ils avaient grande et dévote confiance. Ils en conférèrent à bord : plusieurs insistaient fortement pour qu'on réalisât le projet, assurant que Dieu les seconderait volontiers dans leur dessein ; les reliques, disaient-ils, étaient dans un lieu abandonné, il n'y avait plus de fidèles pour les honorer, ni de peuple pour les garder ; d'un côté donc, il n'y avait rien à

craindre de la part des hommes; de l'autre, on pouvait espérer que Dieu ne s'opposerait pas à ce que des honneurs convenables fussent rendus à son serviteur. D'autres étaient d'un avis opposé, soutenant que l'entreprise était impossible, et que quand même ils parviendraient à s'emparer des reliques, leur piété et leurs bonnes intentions ne les justifieraient pas de sacrilège.

Les avis étaient encore partagés quand ils arrivèrent près de Myre; cependant à peine étaient-ils parvenus au port qu'ils envoyèrent un étranger, qui était avec eux, reconnaître le pays. A son retour, celui-ci annonça qu'il y avait dans la ville une grande affluence de Turcs accourus pour assister aux funérailles du gouverneur. Redoutant la présence des musulmans, les marchands mirent à la voile pour Antioche. A leur arrivée dans cette ville, ils trouvèrent des marchands vénitiens, parmi lesquels ils reconnurent des parents et des amis. Bientôt la conversation tomba sur les reliques de saint Nicolas. Les Vénitiens avouèrent sans détour qu'ils avaient formé le projet de les enlever, que tout était

concerté entre eux, et que dans ce but ils s'étaient munis de pinces et de marteaux. A cette nouvelle, les marchands de Bari conçurent un plus grand désir de s'emparer du corps de saint Nicolas, et de devancer leurs compagnons de voyage. Ils voulaient satisfaire leur piété et faire à leur patrie un don qui leur procurerait un grand honneur. Une sainte émulation s'empara d'eux, ils regardaient comme une honte de se laisser devancer par les Vénitiens. Ils expédièrent donc leurs affaires en toute hâte et firent voile pour Myre, où ils arrivèrent après une heureuse traversée.

Mais, par un effet de l'inconstance humaine, leur zèle se refroidit bientôt; ils ne considérèrent plus que le danger de leur entreprise, ils se prirent à douter du succès, et, voyant que le vent était favorable pour leur retour, ils résolurent d'en profiter. Mais par une disposition particulière de la Providence, le vent prit tout à coup une autre direction, ils furent contraints de faire relâche à Myre. En réfléchissant sur cet événement ils crurent y voir une marque de la

volonté de Dieu. Ils envoyèrent de nouveau à la découverte; on leur rapporta qu'à cause de leurs vices les habitants de Myre avaient vu leur pays dévasté, qu'il n'y avait plus de pèlerins au tombeau de saint Nicolas, que son église était déserte, et que trois moines seulement en faisaient le service.

Les marchands de Bari prirent aussitôt leurs armes, laissèrent quelques hommes seulement pour garder leurs vaisseaux, et marchèrent en bon ordre dans la crainte de quelque surprise : car l'église était à trois milles du rivage et il y avait tout à redouter de la part des Turcs. Arrivés à la porte de l'église, ils déposèrent leurs armes, entrèrent avec grand respect en invoquant saint Nicolas. S'adressant ensuite aux moines, ils leur demandèrent où étaient les reliques qu'ils convoitaient; ceux-ci leur répondirent : « Voilà où elles se trouvent, nos ancêtres nous l'ont assuré et nous croyons pouvoir l'affirmer. » Suivant l'usage de l'époque, le corps était sous terre; les moines tirèrent de la liqueur et leur en offrirent comme ils avaient coutume de faire pour les pèlerins. Plusieurs

d'entre eux en reçurent dans des vases. Lupus, prêtre de Bari qui les accompagnait, en mit dans une fiole de verre, et, pendant qu'ils s'entretenaient ensemble, la plaça dans un lieu élevé d'où il espérait la reprendre ensuite; il agit si maladroitement dans cette opération que la fiole tomba sur le pavé de marbre, mais elle ne fut pas endommagée, comme le constatèrent avec admiration ceux qui étaient présents.

Afin de connaître la pensée des moines, les marchands leur dirent qu'ils avaient résolu d'enlever le corps de saint Nicolas pour le transférer dans leur patrie; ils ajoutèrent même qu'ils avaient été spécialement envoyés par le Souverain Pontife dans ce but, et ils leur offrirent trois cents sols d'or. Aussitôt les moines de se récrier : « Comment oseriez-vous, disaient-ils, tenter ce qu'aucun mortel n'a jamais entrepris impunément? Peut-on pousser la témérité jusqu'à vouloir vendre ou acheter une chose aussi précieuse? Peut-on trouver un prix en rapport avec un tel trésor? L'argent et les pierres précieuses pourraient-elles l'égaliser? Si les

princes qui sont les maîtres de la terre n'ont osé former ce dessein, s'ils n'ont pu obtenir par leurs instances et par leurs prières ce que vous demandez, comment espérez-vous réussir? Renoncez donc à une entreprise aussi déraisonnable que contraire à la volonté divine. Si cependant vous persistez, nous ne vous le dissimulerons pas, voilà où se trouvent les reliques de saint Nicolas. » En parlant de la sorte, les moines espéraient bien qu'on ne pourrait enlever le corps du saint : car depuis longtemps on était habitué à voir échouer toute entreprise de ce genre.

Mais les marchands de Bari ne se laissèrent point ébranler par ces discours; au contraire, ils s'excitaient mutuellement et résolurent d'en venir aussitôt à l'exécution. Le jour commençait à baisser, le lieu où ils se trouvaient était désert, mais il ne fallait pas laisser s'ébruiter leur entreprise; car le peuple aurait pu d'autant plus facilement leur faire un mauvais parti, qu'ils étaient éloignés de leurs vaisseaux; il y avait donc avantage à agir immédiatement et tout retard était dangereux. Ils commencèrent par se

saisir des moines, placèrent des sentinelles sur toutes les avenues afin de prévenir toute surprise. Ils étaient de côté et d'autre en armes, pour empêcher ceux qui pourraient venir d'aller plus loin. Le courage les rendait intrépides : ils n'étaient que quarante-quatre ayant des armes, mais ils étaient jeunes et disposés à résister à des forces quatre fois supérieures.

Tout étant ainsi disposé, deux prêtres qui les accompagnaient, entrèrent à l'église avec quelques-uns d'entre eux, et commencèrent à réciter des prières en forme de litanies. Mais saisis et comme hors d'eux-mêmes, leur langue se trouva embarrassée, ils ne pouvaient achever les mots qu'ils avaient commencés. Cependant un des marchands rompit le pavé avec une lourde masse de fer, et, après avoir enlevé le ciment qui était dessous, il découvrit le cercueil qui était aussi de marbre. La joie que leur causa cette découverte augmenta leur ardeur, ils se hâtèrent d'enlever les décombres et de mettre à jour les jointures du cercueil. Aussitôt un marchand nommé Mathieu brisa la partie

supérieure et il en sortit une odeur très agréable, que ressentirent tous ceux qui étaient présents.

Mathieu enfonça sa main dans le tombeau, il ne toucha d'abord que la liqueur qui était abondante : car elle remplissait la moitié du cercueil qui était assez spacieux ; pénétrant plus avant il découvrit le précieux trésor qu'il cherchait avec tant de zèle, le saisit sans s'effrayer, car, comme l'a raconté l'archidiaque Jean, jamais il n'eut plus d'assurance ni d'intrépidité. « Qui peut douter, dit cet auteur, qu'il n'ait été soutenu par le secours des anges, pour exécuter une telle entreprise avec autant d'assurance ? » Ayant retiré les ossements comme ils se présentaient sous sa main, il remarqua que la tête n'y était pas. Chacun en était attristé : c'est ce qui porta Mathieu, non à plonger de nouveau sa main dans le tombeau, mais à y descendre, ce qui était une audacieuse témérité. Ses habits et toute sa personne furent imprégnés de la liqueur, mais il fut assez heureux pour découvrir ce qu'il cherchait. Ceci arriva le 20 avril 1087. Quelques-uns des

assistants, désirant posséder en propre une relique de saint Nicolas, s'emparèrent de quelques parcelles de ses ossements; mais leur larcin ne leur profita pas, comme nous le verrons bientôt.





CHAPITRE XXIX

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT NICOLAS A BARI
(SUITE).



ES marchands de Bari ne sachant s'ils réussiraient dans leur entreprise, ne s'étaient pas pourvus de ce qui était nécessaire pour placer convenablement leur trésor. Un des deux prêtres dont nous avons parlé, ôta son manteau et en enveloppa les reliques. Une liqueur odoriférante s'en échappa aussitôt, et le prêtre Lupus les ayant chargées sur ses épaules, trouva le fardeau léger. Emportant un trésor qu'il n'avait pas pris à l'ennemi, mais qu'il avait obtenu de la bonté de Dieu, il avançait suivi de ses compagnons, qui tenaient toujours leurs armes à la main. Plusieurs

s'étaient emparés des débris du tombeau de saint Nicolas, les Souverains Pontifes en ont distribué souvent en Italie comme pierres d'autel; il en a été de même du vêtement qui avait enveloppé les reliques.

Ils arrivèrent près de leurs vaisseaux, chantant des hymnes comme des laïques savent le faire, dit l'archidiacre Jean. Il y eut alors contestation pour savoir sur quel vaisseau on placerait les reliques, chacun désirant les abriter sur le sien, car qui n'eût désiré de posséder un si puissant protecteur, sous la garde duquel on pouvait espérer n'avoir rien à redouter des plus grands dangers? On finit par convenir que le dépôt sacré serait placé sur le vaisseau que montait Mathieu. Cette préférence paraissait juste, puisqu'il avait eu une part plus active que les autres à leur commune conquête. Mais lui et ses compagnons s'engagèrent par serment à ne pas disposer du saint corps, sans l'agrément de ceux qui se trouvaient sur les autres vaisseaux. Ils le tirèrent du manteau dans lequel il se trouvait, l'enveloppèrent d'un linge blanc et le déposèrent dans une

barrique destinée à mettre de l'eau-de-vie.

Cependant les habitants de Myre, qui n'étaient éloignés que d'un mille de la montagne où se trouvait l'église dans laquelle saint Nicolas avait été inhumé, ayant appris l'enlèvement de ses reliques, accoururent de toutes parts au bord de la mer, s'arrachant la barbe et les cheveux, témoignant par des cris lamentables le regret de la perte qu'ils venaient de faire. Ils auraient certainement fait un mauvais parti aux ravisseurs, mais quand ils virent qu'ils étaient déjà en pleine mer, ils se retirèrent regardant de temps en temps en arrière, les yeux tantôt baignés de larmes, tantôt allumés de fureur, car ils voyaient disparaître à la fois le bonheur et l'honneur de leur patrie.

Pendant que les habitants de Myre retournaient chez eux avec tristesse, les marchands de Bari, au contraire, éprouvaient une joie inexprimable. La première nuit de leur embarquement, ils firent un trajet considérable, les trois jours suivants ils eurent à lutter contre le vent et ils n'avançaient qu'à force de rames. A cause de ce contre-temps,

quelques-uns d'entre eux tombèrent dans une grande perplexité, ils se demandaient quelle pouvait être la cause de cette épreuve, ils craignaient de n'avoir pas avec eux les reliques de saint Nicolas, qui leur eût certainement obtenu une navigation favorable, ou bien encore, se disaient-ils, le saint réprouve notre conduite et nous envoie un vent contraire pour nous forcer à restituer son corps à son tombeau primitif.

On dit qu'un d'entre eux nommé Eustase vit en songe des hirondelles, qui lui piquaient la langue jusqu'à l'ensanglanter. La douleur l'éveilla, et tout tremblant il fit à ses compagnons le récit de ce qui lui était arrivé, assurant qu'il n'y avait pas à douter qu'ils ne fussent en possession des reliques de saint Nicolas. Mais ceci n'arrêta pas leurs doléances, et ils continuaient à rechercher la cause du retard qu'ils éprouvaient. Alors par une inspiration d'en haut, quelques-uns d'entre eux dirent que le vent ne changerait pas, si chacun ne rendait les parcelles des reliques qu'il s'était appropriées. Cet avis fut unanimement goûté, ils regardèrent cette

restitution comme une condition certaine d'un heureux voyage; tous s'engagèrent par serment, à rapporter tout ce qu'ils conservaient en propre et à garder le trésor avec une entière fidélité. L'un d'eux, nommé Romuald, rapporta deux dents et quelques petites articulations; un autre avoua que la bourse dans laquelle il avait caché ce qu'il avait pris des reliques se trouvait toute mouillée. Quand on eut rassemblé tout ce qui appartenait au saint corps, tous jurèrent qu'il ne leur restait rien et qu'ils n'avaient aucune connaissance que quelqu'un de leurs compagnons en eût réservé quelque chose.

L'événement prouva bientôt qu'ils avaient découvert ce qui mettait obstacle au progrès de leur navigation; le vent leur devint favorable et ils avancèrent à pleines voiles, ils eurent même l'avantage d'être confirmés dans l'espérance d'une heureuse navigation, par la vision qu'eut l'un d'eux nommé Disigijs. Saint Nicolas lui apparut sous la forme d'un vieillard vénérable et lui dit, comme s'il eût parlé à tous ses compagnons : « Ayez bon courage, ne craignez rien, parce

que je serai avec vous. » Disigijs lui ayant demandé qui il était, il répondit : « Je suis Nicolas, je suis avec vous, je vous conduis et pour preuve que je vous dis la vérité, je vous annonce que vous arriverez à Bari le vingtième jour à dater de celui où vous avez enlevé mon corps. » Alors la vision disparut.

Disigijs fit part à ses compagnons de ce qui lui était arrivé.

Encouragés par cette révélation, ils naviguaient pleins de confiance, ils ne redoutaient plus la fureur de la mer, ils possédaient avec eux celui qui sait lui commander. En même temps ils virent un autre prodige; il leur apparut tout à coup un oiseau, qui circulait dans l'intérieur du navire, allant çà et là, montant, descendant, se laissant prendre comme s'il eût été apprivoisé, s'approchant familièrement des passagers. Les assistants surpris de la douceur de ce petit animal se demandaient d'où il pouvait leur venir, car ils étaient fort éloignés de toute terre, ils virent en cela un heureux présage. Après avoir été çà et là dans le vaisseau, l'oiseau disparut.

Chaque jour leur fournissait un nouveau sujet de joie, souvent au crépuscule et à l'aurore ils ressentaient une odeur délicieuse, sans savoir d'où elle pouvait provenir ; ils arrivèrent ainsi en peu de temps au port Saint-Georges, distant de Bari de cinq milles seulement. Ils tirèrent les reliques de la barrique, après les avoir respectueusement baisées, ils les placèrent dans un coffre en bois qu'ils avaient préparé pendant le voyage et qu'ils couvrirent d'un linge blanc. Ils députèrent quelqu'un d'entre eux au clergé et au peuple de Bari. L'heureuse nouvelle se répandit promptement, la ville était dans la joie, des personnes de tout âge, de tout sexe se précipitèrent en foule vers le port. A leur arrivée, les voyageurs se demandèrent à qui ils confieraient le précieux trésor dont ils étaient porteurs, car Urson, archevêque de Bari, prélat d'une rare piété se trouvait à Trani, d'où il devait s'embarquer le lendemain pour la Terre-Sainte. Les habitants de Bari lui dépêchèrent en toute hâte un courrier, pour le prévenir du trésor dont son diocèse venait de s'enrichir.

Pendant ce temps, les marchands remirent la cassette, dans laquelle se trouvaient les reliques de saint Nicolas, à Elie, abbé du monastère de Saint-Benoît près du port. Le 9 mai, jour où l'on devait dans la suite célébrer la translation des reliques de saint Nicolas, il déposa cette châsse improvisée dans l'église du monastère, et veilla près d'elle trois jours et trois nuits avec sa communauté. Les reliques furent ensuite transportées à l'hôtel de ville appelé Catepani. Il y eut contestation entre les bourgeois de la ville, les uns voulant qu'elles fussent placées dans un quartier de la ville, les autres dans un autre. En cette rencontre il se passabien des choses qu'il ne serait pas édifiant de transmettre à la postérité, dit l'archidiacre Jean. A l'arrivée de l'archevêque, les marchands et les habitants de la ville lui demandèrent de transférer les reliques dans son palais, parce qu'étant fort spacieux on pourrait y élever une église dans la suite. Urson accéda à leur demande, et, pieds nus, accompagné des évêques, du clergé et du peuple, il alla prendre la châsse à l'hôtel de

ville, la porta solennellement à l'église Saint-Etienne, qui venait d'être terminée après trois années de travaux. On délibéra ensuite sur le choix d'une personne capable de garder le précieux trésor, de recevoir les offrandes des fidèles et de pourvoir à tout ce qui était capable d'entretenir la dévotion. Personne ne fut jugé plus digne de cette fonction que l'abbé Elie, dont le choix provoqua les acclamations de toute l'assistance.

Après s'être excusé sur le peu d'élégance de son style, l'archidiacre Jean se demande pourquoi les marchands de Bari ont été plus favorisés que tant d'autres, qui avaient tenté la même entreprise. Il ne faut chercher d'autre cause que la volonté de Dieu, tout porte à croire que c'est pour le salut de l'Italie et de toute l'Europe et pour la gloire de saint Nicolas, que la Providence a permis que ce trésor fût transféré à Bari, car la foi allait s'affaiblissant de jour en jour en Asie. Il faut donc rendre grâces à Dieu qui a jeté un regard de miséricorde sur le peuple qu'il a racheté de son sang. Si à l'intercession de saint Nicolas Dieu accorde la santé

des corps, c'est afin que nous lui demandions le salut de nos âmes. Que toute l'Hespérie se réjouisse, mais c'est surtout la ville de Bari qui doit être dans l'allégresse, à cause de la préférence dont elle a été l'objet. Comme il ne servit de rien au Peuple Juif d'avoir été attaché à Moïse, il ne servirait de rien non plus à cette ville de posséder un tel trésor, si elle ne se montrait digne de cet honneur par la pureté de ses mœurs et par une vie irréprochable. Saint Nicolas ne se laisse pas toucher par des chants et des louanges, il n'a pas seulement pouvoir de guérir les corps, il n'est pas sensible à des honneurs extérieurs, où la vanité aurait plus de part que la dévotion, mais il se plaît à exaucer les prières qui partent d'un cœur contrit et humilié ¹.

1. SURIUS blâme assez sévèrement ce discours, que l'archidiacre Jean adresse à la ville de Bari ; il est certain qu'aujourd'hui on ne le ferait plus, mais c'est un dernier vestige de la méthode des Grecs.





CHAPITRE XXX

MIRACLES OPÉRÉS A BARI PAR L'INTERCESSION DE SAINT NICOLAS. — UNE ÉGLISE EST ÉLEVÉE SOUS SON VOCABLÉ EN CETTE VILLE.

LE bruit de cette translation se répandit bientôt dans toute l'Italie, on vit affluer à Bari un concours immense de peuple, les pèlerins étaient comme des armées sur les routes, à travers les champs et dans les rues de la ville. En peu de temps Bari devint le centre d'un des plus fameux pèlerinages de l'Occident.

Dès le premier jour où les reliques furent déposées dans l'église de Saint-Benoît, il y eut plus de trente personnes, qui furent guéries de différentes infirmités ou maladies, il se fit tant de miracles qu'il était impossible

de les compter. Un homme de la Marche d'Ancône tout courbé par ses infirmités, ne pouvant se servir ni de ses pieds ni de ses mains, baisa humblement la châsse qui renfermait les reliques du saint, demanda avec une foi vive la santé par son intercession; il fut guéri à la vue de tout le peuple et s'en retourna bénissant Dieu et glorifiant saint Nicolas.

Un prêtre du territoire de Camérino, souffrait si cruellement de la goutte dans l'épine dorsale, qu'il était courbé au point de ne pouvoir regarder le ciel. Ayant entendu parler des merveilles que Dieu opérait par saint Nicolas, il se mit en route pour Bari avec quelques voisins, il se traînait plutôt qu'il ne marchait. Lorsqu'il fut arrivé près d'une croix de bois, en un lieu d'où il pouvait découvrir Bari, il commença à se redresser, il éprouvait comme la sensation d'une chaleur extraordinaire et il lui semblait être soulevé par une main invisible. Aussitôt il fit part de sa guérison à ses compagnons de voyage.

Un enfant d'Amasie, possédé par l'esprit

malin, fut amené à Bari pour obtenir sa délivrance, à peine fut-il arrivé à la même croix qu'il fut guéri.

Il y en eut d'autres qui apportèrent à Bari une petite fille privée de l'usage de tous ses membres, et un petit garçon qui avait l'estomac si délicat, qu'il ne pouvait digérer aucune nourriture. Ils prièrent quelque temps devant les reliques du saint, à chaque instant ils voyaient des prodiges s'opérer, cependant ils n'obtinrent pas ce qu'ils demandaient avec tant d'instances; ils partirent donc désespérant de voir la guérison de leurs malades. A trois milles de Bari, ils reposèrent sous des oliviers, pendant cette halte, les uns disaient que tout ce que l'on publiait des miracles de saint Nicolas était faux, ajoutant même quelque chose de plus inconvenant, d'autres, au contraire, s'appuyant sur le témoignage de tant de milliers de personnes, qui attestaient les miracles de saint Nicolas, repoussaient ces blasphèmes avec indignation. Pendant qu'ils discutaient de la sorte, le petit garçon et la petite fille furent subitement guéris.

L'archidiacre Jean assure tenir ces faits de ceux qui en avaient été témoins et il ajoute qu'il en omet une infinité d'autres, dans la crainte d'être trop long et trop ennuyeux; son récit mérite donc toute croyance. Il est vrai, disait dom Joseph Delisle au siècle dernier, que plusieurs de ces faits seraient fort mal reçus en ces temps de critique où nous sommes, s'ils n'étaient aussi solidement attestés qu'ils le sont. On ne doit pas admettre de miracles sans de bonnes preuves, mais quand ils sont prouvés, il serait téméraire de vouloir mettre des bornes à la puissance de Dieu. Quel intérêt avaient à mentir tant d'hommes pieux et éclairés? Ils n'ont pu conspirer, ils ne se connaissaient pas, ils n'étaient ni du même temps ni du même pays. Si quelques-uns de ces miracles paraissent douteux, il ne s'en suit pas qu'on doive les repousser tous.

Baronius assure que de son temps la liqueur coulait encore des ossements de saint Nicolas. Mais pourquoi, dit Baillet, après Tillemont ¹, cet auteur n'étant pas éloigné

1. *Hist. eccl.*, t. VI, p. 690.

de Bari, n'est-il pas allé sur les lieux pour juger par lui-même? Voilà une critique véritablement janséniste, car Baronius avait fort à faire et n'a pas écrit sur saint Nicolas spécialement. Cependant Tillemont avoue qu'on ne peut contester l'écoulement de la liqueur. Les martyrologes font mention de la translation de saint Nicolas au 9 mai.

Les magistrats de Bari sensibles à l'honneur qui leur était échu, d'être les dépositaires des reliques de saint Nicolas, déploierent tout leur zèle pour leur rendre les honneurs qui étaient en leur pouvoir. Il y avait déjà à Bari, lors de la translation de ses reliques, une église sous le vocable de saint Nicolas. Mais ils voulurent en construire une autre. Roger II, duc de Pouille, donna son palais pour l'emplacement de cette église, afin qu'elle fut dans un lieu apparent et à la portée du plus grand nombre. Pendant que l'on creusait les fondations survint un éboulement de terres et de pierres, sous lesquels furent ensevelis sept ouvriers. Pendant six heures on travailla pour les retrouver et enfin ceux que l'on

croyait morts, apparurent sains et saufs.

Pendant que l'on était occupé à la construction de cette église, une guerre civile menaçait le sud de l'Italie, voici quel en était le motif. Robert Guiscard avait partagé les Etats qu'il laissait à sa mort, en deux lots d'inégale étendue. Boémond, son fils aîné, était investi du plus considérable. Il devait régner sur les conquêtes déjà faites en Illyrie, dans la Grèce et dans l'Archipel, avec la perspective d'aller un jour fixer le siège de son empire à Constantinople. Un tel lot convenait à merveille au génie militaire et au caractère aventurier de Boémond. Son frère Roger, moins hardi et moins entreprenant, avait l'autre part, moins brillante mais plus solide, il devait hériter des duchés d'Apulie et de Calabre. Une telle répartition était une preuve suprême du discernement paternel et de l'habileté de Robert Guiscard.

Mais les événements ne se succèdent pas toujours au gré des vues humaines. Le héros avait à peine fermé les yeux que toutes ses conquêtes en Grèce et en Illyrie furent aban-

données, et Boémond se trouva déshérité. Une première fois Roger essaya de calmer son ressentiment par l'abandon de Bari et de quelques autres cités de l'Adriatique, le dédommagement fut pris pour une insulte. Boémond par droit d'aînesse revendiquait sinon la totalité des Etats paternels, au moins un partage égal. Les deux frères prirent donc les armes se disputant le royaume d'Apulie et de Calabre. Le pape Urbain II, fit aussitôt partir en qualité de légat apostolique, un religieux du mont Cassin, nommé Henri, jeune encore, mais doué d'une admirable sagesse et d'une rare éloquence. Il le chargea de rétablir la paix entre les deux rivaux. Ceux-ci l'acceptèrent pour arbitre et pour juge, il fit un partage égal, Roger garda l'Apulie et céda la Calabre à Boémond, qui prit le titre de duc de Tarente. L'habile négociateur vint en toute hâte rendre compte de sa mission au pape et celui-ci voulut aller en personne sanctionner une paix si heureusement rétablie entre les deux frères ¹.

Un concile des provinces de Calabre et

1. Ruinard, *Vit. B. Urb.*, II, cap. 53.

d'Apulie fut indiqué pour le 10 septembre 1089, à Melfi, où l'entrevue d'Urbain II avec Roger et Boémond devait avoir lieu. Tous les comtes et seigneurs s'étaient groupés autour des deux princes réconciliés. Dans ce concile fut promulguée et rendue obligatoire la trêve de Dieu, qui n'existait pas encore dans l'Italie méridionale, et après quelques autres décrets, le concile fut appelé à suivre à Bari le pape Urbain, qui voulait présider lui-même à la translation des reliques de saint Nicolas. Les évêques, les abbés, les prieurs se rendirent au désir du pontife.

Depuis deux ans on travaillait avec ardeur à la construction de l'église de Saint-Nicolas, les ressources étaient largement fournies par la piété des princes et des fidèles, cependant la crypte seule était terminée. Le pape Urbain voulut consacrer cette partie de l'édifice. La veille de la cérémonie, le 27 septembre 1089, pendant la nuit on entendit les cloches sonner d'elles-mêmes, plusieurs accoururent à la nouvelle église et virent saint Nicolas en habits pontificaux. Au lieu de 28 colonnes nécessaires pour soutenir la

voûte de la crypte, on n'en avait placé que 27, on avait suppléé à ce défaut par un pilier assez grossier. Saint Nicolas le remplaça par une colonne de marbre, la même qu'il avait transportée de Rome à Myre. Urbain II déposa les reliques de saint Nicolas dans la crypte. L'église supérieure ne fut consacrée qu'en 1197 par délégation du pape Célestin III.

Le fait de la translation est confirmé par une bulle d'Urbain II, donnée à Bari, le 9 octobre 1089. « Le Dieu tout-puissant, dit ce saint pontife, continue à glorifier son serviteur le bienheureux Nicolas, au tombeau duquel s'opèrent chaque jour de nouveaux prodiges. Amené en cette cité bénie par notre dévotion personnelle pour le saint confesseur, et par l'invitation de nos très chers fils, les ducs Roger et Boémond, nous avons eu la joie de transférer de nos mains les précieuses reliques de saint Nicolas dans leur nouveau sanctuaire, au milieu d'un peuple immense dont l'allégresse éclatait à chaque pas ¹. »

1. Patrol. lat., 2, CLI, col. 308. La châsse moult parée dans laquelle le pape déposa les reliques de saint Nicolas était un don de Boémond. duc de Tarente.

Le Pape créa l'abbé Elie, archevêque de Bari et de Camase, il le sacra dans son église même contre la coutume de l'Eglise romaine, lui donnant toute les marques de la plus grande affection, lui accorda l'usage du palium, à condition qu'il ne le porterait qu'aux fêtes mentionnées dans la bulle, et parmi lesquelles se trouve la fête de saint Nicolas et celle de la translation de ses reliques ¹.

Saint Godefroy, évêque d'Amiens, étant à Rome en 1107, alla jusqu'à Bari pour satisfaire sa dévotion envers saint Nicolas, il en rapporta une fiole de la liqueur qui découle des ossements du saint ².

En 1278 l'église de Saint-Nicolas de Bari fut richement dotée par Charles II, roi de Naples, qui lui fit de riches présents et lui accorda de grands privilèges. Il établit pour le service de cette église cent prêtres séculiers, avec bénéfice pour chacun d'eux. Quarante-deux d'entre eux portèrent le titre de chanoines. Cette église relevait immédiatement du Souverain Pontife, plusieurs princes lui ont fait des dons magnifiques.

1. Mabill., Ann. t. V, p. 229.

2. Vit. s. Godef., l. II, c. 9.



CHAPITRE XXXI

LES VÉNITIENS PRÉTENDENT A TORT POSSÉDER LE CORPS
DE SAINT NICOLAS.

LES marchands de Venise ayant été devancés dans leur dessein par ceux de Bari, comme nous l'avons vu, ne prétendirent pas moins qu'ils avaient rapporté une partie des reliques de saint Nicolas, que ceux-ci n'avaient pu enlever. Ferdinand Ughel¹ dit que Ulmus a fait l'histoire de cette translation d'après un manuscrit conservé dans une bibliothèque près de Venise. Quoique les habitants de Bari aient combattu cette relation, il avoue qu'on ne peut condamner ni les uns ni les autres,

1. Ital. sacr., t, V, p. 129.

parce que des deux côtés il y a de bonnes raisons et qu'en les examinant sans préjugé, on peut croire que les deux translations sont véritables. C'est pourquoi il a fait imprimer l'histoire en faveur des Vénitiens dont voici quelques particularités.

En 1096, sous le règne de Michel, duc de Venise, et à la prière du patriarche de cette ville, grand nombre de Vénitiens prirent la croix sous la conduite de Michel, fils du duc, et de Henri de Cantarène, suffragant de Venise. L'armée monta sur une flotte de deux cents vaisseaux, on s'arrêta pour rallier les Dalmates qui avaient promis de se joindre à l'expédition. Mais l'hiver étant survenu, il fallut prolonger le séjour au-delà de ce qu'on avait prévu, plusieurs voulaient revenir sur leurs pas, mais l'évêque les en détourna, leur rappelant ces paroles de l'Evangile : Celui qui ayant mis la main à la charrue, tourne la tête en arrière, n'entrera pas dans le royaume des cieux¹. Les Pisans qui étaient à Constantinople, voulurent s'opposer à la marche des Vénitiens,

1. Luc, IX, 62.

ils envoyèrent contre eux une flotte de cinquante vaisseaux. Les deux armées navales en vinrent aux mains. Les Vénitiens n'opposèrent que vingt galères à la flotte des Pisans. Ceux-ci furent vaincus et se retirèrent en laissant trente de leurs vaisseaux au pouvoir des Vénitiens, qui firent preuve d'une grande générosité. Voulant montrer qu'ils portaient la croix plus encore dans leurs cœurs que sur leurs vêtements, ils consentirent à rendre les vaisseaux dont ils s'étaient emparés, sous deux conditions : la première que les Pisans ne pénétreraient plus dans la Ramague pour leur commerce ; la deuxième que trente d'entre eux resteraient au pouvoir des Vénitiens comme otages.

Etant arrivés à quelque distance de Myre, ils envoyèrent quelques-uns d'entre eux explorer le pays ; à leur retour ceux-ci annoncèrent que le pays était abandonné et qu'il ne se trouvait que quelques prêtres pour garder le tombeau de saint Nicolas. A cette nouvelle les Vénitiens se transportèrent sur les lieux avec les instruments nécessaires

pour exécuter des fouilles dans l'église. A leur arrivée, les ecclésiastiques qui la gardaient s'enfuirent, ils parvinrent cependant à se saisir de quatre d'entre eux et par des flatteries s'efforcèrent de leur faire dire où était le tombeau de saint Nicolas. Ceux-ci soit par feinte, soit par ignorance, leur montrèrent un tombeau brisé à la tête, leur disant que c'était de là que les marchands de Bari avaient tiré une partie des reliques de saint Nicolas et qu'il ne tenait qu'à eux d'enlever le reste. Les Vénitiens ayant suivi ces indications, ne trouvèrent que de l'eau et de l'huile, ayant passé le jour et la nuit suivante à bouleverser le pavé et à percer les murs sans résultat, ils se prirent d'impatience, ils menacèrent les ecclésiastiques des plus cruels tourments, s'ils ne leur indiquaient ce qu'ils cherchaient. Ils répondirent que quand même on les menacerait de la mort, ils ne pourraient donner les renseignements qu'on demandait d'eux, parce que l'empereur Basile outré de dépit de n'avoir pu transporter à Constantinople les reliques de saint Nicolas, les avait fait enfouir de

telle sorte que jamais on ne pût les enlever.

Mais un des clercs intimidé par les menaces, et cédant aux mauvais traitements qu'on lui faisait endurer, indiqua le tombeau de deux prédécesseurs de saint Nicolas, l'un était le saint martyr Théodore, et l'autre l'oncle de saint Nicolas, qui portait le même nom que lui. Il se produisit alors un miracle qui décida les Vénitiens à s'emparer de ces reliques et à les porter sur leur flotte avec beaucoup de joie et de vénération, après les avoir placées dans un fût qui avait contenu du cidre. Pendant ce temps quelques-uns d'entre eux continuaient à fouiller sous l'autel de saint Nicolas qu'ils avaient renversé, quand un parfum admirable vint frapper leur odorat. Ils appelèrent leurs compagnons ; ensemble ils continuèrent leurs fouilles avec ardeur, enfin ils découvrirent un cercueil en cuivre sur lequel était gravée en grec l'inscription suivante : Ici repose le grand Nicolas, admirable et glorieux sur terre et sur mer. On s'empare des rameaux verts qui étaient autour du sépulcre, l'évêque Henri met les reliques dans son manteau.

A la suite de cette précieuse découverte les otages pisans sont mis en liberté. Les habitants de Myre font entendre les lamentations que nous avons déjà rapportées.

Après une navigation accompagnée de divers incidents, la flotte arrive à Venise, le doge, le clergé et un peuple nombreux s'avancent au-devant des saintes reliques. On dit que l'évêque Henri et ceux qui l'accompagnaient avaient fait vœu, pendant le trajet, de les déposer dans le monastère de saint Nicolas *in littore* qui était proche de Venise. Ce vœu fut agréé par le patriarche et les bourgeois de Venise. Alors l'abbé Vital et les moines bénédictins déposèrent, avec toute la pompe possible, les reliques de saint Nicolas et de ses deux prédécesseurs, dans une grande châsse que l'on plaça à la vue de tout le peuple au milieu du chœur de l'église, où elle resta exposée depuis le 6 décembre jusqu'à Pâques. Comme l'église du monastère était fort petite, on en bâtit une plus grande dans la suite. Les reliques de saint Nicolas auraient été découvertes le 30 mai 1096.

Dans l'histoire de cette translation se trouvent d'autres faits semblables à ceux que l'on trouve dans celle de Bari et qui montrent jusqu'à l'évidence que l'une a été calquée sur l'autre. Mais les Vénitiens avouant que le récit de l'archidiacre Jean est de neuf ans plus ancien que celui de leur compatriote moine *in littore*, il s'ensuit que cette dernière histoire n'est qu'une imposture suggérée par un zèle malréglé. Il est surprenant que Ughel ne s'en soit pas aperçu ou n'ait pas voulu s'en apercevoir, il n'aurait pas hésité à se prononcer contre la prétention des Vénitiens. Sous prétexte de concilier deux opinions, il ne faut pas sacrifier la vérité, du reste toute conciliation ici paraît impossible. Les Vénitiens prétendaient avoir rapporté toutes les reliques de saint Nicolas, nous avons vu que les marchands de Bari avaient la même prétention et leur récit est bien plus simple et plus vraisemblable. Afin de mieux se donner une apparence de vérité, les Vénitiens imaginent un cercueil de cuivre soigneusement caché, mais tout ceci ressemble à une fable et ils ne peuvent rien

opposer de sérieux aux titres de possession des habitants de Bari, dont l'authenticité a été reconnue par les Souverains Pontifes et par la tradition.





CHAPITRE XXXII

DES RELIQUES DE SAINT NICOLAS DEPUIS LEUR
TRANSLATION A PARIS.

LE bruit de la translation des reliques de saint Nicolas en se répandant dans tout l'Occident, réveilla la dévotion envers le saint pontife ¹. De tous côtés on s'empressa de construire sous son vocable, des églises, des oratoires et des monastères, on fit tous les efforts pour obtenir de ses reliques afin de les offrir à la vénération des fidèles; les moines de Saint-Nicolas d'Angers furent les premiers à tenter cette entreprise ². A cette

1. Mabillon. *Ann.* t. V, p. 240.

2. Oderic Vital, *Hist. eccl.*, liv. VII.

fin, ils envoyèrent à Bari un des leurs, nommé Étienne, chantre du monastère; du consentement de son abbé il changea son costume de religieux contre celui de simple clerc, ainsi déguisé il se présenta à Bari, fit connaissance avec les sacristains de l'église, sut gagner leur affection et leur estime. L'occasion s'étant présentée, il s'empara d'un bras de saint Nicolas que l'on avait placé dans un reliquaire d'argent pour bénir le peuple, et chercha à gagner la France avec son trésor. Les moines de Bari s'étant aperçus du larcin, ne doutèrent pas qu'Etienne n'en fût l'auteur, ils envoyèrent des courriers de tous côtés et firent soigneusement surveiller tous les chemins qui conduisaient en France.

Pour échapper à toutes les poursuites, Etienne avait pris le chemin de Venise, il jugea même prudent de passer l'hiver dans cette ville; mais l'argent étant venu à lui manquer il vendit le reliquaire. Le bruit du vol commis à Bari s'était répandu à Venise, des moines du monastère de la Trinité ayant vu vendre le reliquaire, un des leurs, nommé Erembert, homme d'une grande

habileté, vint trouver le moine déguisé et le somma de lui rendre les reliques de saint Nicolas. Étienne se voyant découvert n'hésita pas à se défaire de son trésor, Erembert le reçut avec joie, ne songea pas à le rendre à l'église de Bari, mais il le porta à son monastère de la Trinité qui depuis lors fut appelé monastère de Saint-Nicolas. Erembert était Normand, après s'être illustré dans la carrière des armes, il était devenu un religieux zélé. Les moines et le peuple bénirent Dieu de leur avoir accordé un si précieux trésor, on accourut en foule, vénérer la sainte relique, près de laquelle s'opéraient de nombreux prodiges.

Vers le même temps, un certain Guillaume, surnommé Pantolphe, vint de Normandie dans la Pouille, comme il avait une grande dévotion pour saint Nicolas, il fit tout son possible pour en obtenir une relique. Dieu combla ses vœux, car il obtint une dent de saint Nicolas et deux fragments de son tombeau de marbre. Habile guerrier, doué d'un esprit remarquable, possédant de grandes richesses : Pantulphe était connu des

prieurs d'Italie et d'Angleterre. De retour en Normandie avec les reliques, il les plaça dans une de ses terres appelée Noram et il s'y fit un grand concours de peuple. Vers l'an 1091, au mois de juin, Roger, abbé de Saint-Evroul, et Rodolphe, abbé de Séez, depuis de Cantorbéry, vinrent honorer ces reliques, en présence d'une grande multitude les placèrent dans un reliquaire d'argent, que Pantulphe avait fait préparer. Là aussi de nombreux miracles attestèrent la puissance dont saint Nicolas jouit près de Dieu.

Le P. Papebrock, un des continuateurs de Bollandus, assure qu'étant à Vorms en 1660, on lui montra dans le trésor de la cathédrale, un doigt de saint Nicolas d'où il sortait une liqueur ou sorte d'huile, qui se renouvelait au fur à mesure qu'en l'enlevait. Il assure qu'avant l'invasion du protestantisme, quand à une plus grande liberté les fidèles joignaient une plus grande piété, la liqueur coulait avec plus d'abondance. On ne peut révoquer en doute l'existence de cette liqueur, d'autant plus que les reliques

d'autres saints ont été honorées du même privilège; il n'est pas plus difficile à Dieu d'opérer ce prodige, que de faire jaillir une source de la mâchoire d'âne, dont Samson se servit contre les Philistins¹.

On montre à Rome une main qu'on dit être de saint Nicolas. La relique que possède l'église de Saint-Nicolas du Chardonnet vient aussi de Rome, d'où elle fut apportée en 1740. Dans le chapitre suivant nous parlerons de la relique conservée à Saint-Nicolas de Port en Lorraine, mais nous pouvons constater que le corps de saint Nicolas a été conservé avec un soin jaloux dans son intégrité, et que bien rares sont les sanctuaires qui en possèdent quelque parcelle. Il est une relique cependant que l'on pourrait se procurer avec facilité, c'est la liqueur qui découle des ossements de saint Nicolas, il est étonnant qu'on n'en trouve pas, du moins dans ses principaux pèlerinages, la foi y trouverait un précieux aliment et la piété une source de nouvelles faveurs. Quand la vie de saint Nicolas sera mieux connue,

1. Boll., 1 mai.

quand on reculera moins devant les raileries du rationalisme, peut-être aura-t-on recours à ce moyen, pour rendre la dévotion à saint Nicolas aussi fervente et aussi fructueuse qu'elle était autrefois.





CHAPITRE XXXIII

PÈLERINAGE DE SAINT-NICOLAS DE PORT EN LORRAINE.
SON ORIGINE.



SAINT-NICOLAS de Port en Lorraine est le centre d'un pèlerinage non moins célèbre et non moins fréquenté que celui de Bari. L'église de ce lieu possède une relique de saint Nicolas dont on ne saurait mettre en doute l'authenticité, qui nous est affirmée par des auteurs les plus dignes de foi. C'est d'abord Richer, moine de Senones, qui vivait au commencement du ^{xiii}^e siècle, écrivain d'une critique sévère, rejetant tout ce qui lui paraît douteux, ou ne reposer que sur des traditions populaires offrant peu de garanties, il est l'auteur d'une chronique en

cinq livres qui a été imprimée dans le Spicilège de dom Luc d'Achery, tome troisième. Il rapporte qu'un chevalier ou gentilhomme lorrain, dont il ne dit pas le nom, mais que d'ailleurs nous savons être Albert, ayant appris la translation des reliques de saint Nicolas à Bari, se rendit dans cette ville, et qu'il fut assez heureux pour obtenir une parcelle d'un doigt de saint Nicolas, qu'il rapporta dans un lieu nommé Port.

Jean de Bayon, dominicain, qui s'était retiré en 1326, à Moyenmoutier dans les Vosges, a écrit sous le titre de chronique une histoire de Lorraine, où il rapporte les faits déjà consignés par Richer¹. Voilà donc deux historiens dont on ne saurait rejeter le témoignage sans témérité. Ils ont vécu sur les lieux où se sont passés les faits qu'ils rapportent, et l'un des deux, Richer, a presque pu en être le témoin oculaire, leur récit est confirmé par une tradition constante, ainsi qu'on le voit par l'addition du nom de saint

1. La chronique de Jean de Bayon a été imprimée en 1724 par les soins de dom Humbert Belhomme et ensuite par dom Calmet dans son histoire de Lorraine.

Nicolas à celui de Port, et par d'autres faits que nous rapporterons dans la suite.

Il est assez difficile de déterminer exactement l'époque à laquelle le village de Port eut le bonheur de recevoir une relique de saint Nicolas. Si l'on s'en tient aux expressions de Richer, on peut conclure que peut de temps après la translation des reliques de saint Nicolas à Bari, Albert ayant appris, par la renommée, les prodiges qui s'opéraient en cette ville par l'intercession de notre saint, résolut de s'y rendre. Le culte de saint Nicolas était alors populaire dans tout l'Occident, il n'est donc pas surprenant qu'un gentilhomme ait entrepris un pèlerinage de quelques centaines de lieues. Mais peut-être aussi Albert n'avait-il passé à Bari qu'au retour de la croisade; quoi qu'il en soit, nous pouvons croire avec dom Calmet que la relique qui se trouve à Saint-Nicolas de Port y fut apportée en 1098. A l'appui de ce sentiment nous pourrions citer une bulle du pape Urbain II, de l'an 1105, par laquelle ce pontife confirme le privilège ou immunité accordée à l'église de Saint-Nicolas, près de

Varangéville, par Pibon, évêque de Toul.

Pendant qu'Albert faisait ses dévotions dans l'église de Bari, il aperçut le sacristain qui était son compatriote et de plus son cousin germain, ils renouèrent connaissance.

Albert fort réjoui de cette rencontre, proposa à son cousin de revenir en Lorraine au sein de sa famille, celui-ci y consentit volontiers. Pendant qu'ils faisaient leurs préparatifs de retour, il leur vint l'idée de porter un souvenir dans leur patrie. A leurs yeux rien ne pouvait être plus précieux qu'une relique de saint Nicolas, mais il y avait de grandes difficultés à vaincre pour s'en emparer. La garde du tombeau était confiée à un trésorier, qui en conservait soigneusement les clés; un jour cependant il les remit au sacristain pour quelques instants, l'occasion était favorable, le sacristain n'eut garde de la laisser échapper, il ouvrit le trésor et s'empara d'une partie d'un doigt. Au comble de leurs vœux, Albert et son cousin prirent le chemin de Lorraine. Mais dans le cours du voyage, le sacristain tomba malade et mourut.

Après avoir pris soin de sa sépulture, Albert continua son voyage et parvint heureusement à Varangéville, lieu de sa naissance, à 12 kilomètres de Nancy. Il conserva la relique dans une cassette qu'il tint soigneusement cachée, mais près de laquelle il faisait brûler un cierge nuit et jour. Il considérait ce trésor comme lui appartenant en propre, mais Dieu avait des vues qu'il ne soupçonnait pas. Un soir pendant qu'il veillait, ses yeux s'obscurcirent tout à coup, il ne put plus rien distinguer malgré la lumière qui éclairait sa chambre. Le cierge qui brûlait ordinairement près de la relique était éteint quand il fut rallumé il recouvra la vue.

Peu après, une femme qui se consumait de langueur, ayant appris qu'Albert possédait une relique de saint Nicolas, voulut la vénérer, elle invoqua avec ferveur le grand thaumaturge, et obtint la santé que la science avait été impuissante à lui rendre.

Le bruit de ces prodiges se répandit promptement; de toutes parts les infirmes accouraient et éprouvaient les effets de la

puissante bienveillance de notre saint. Dès lors Albert comprit qu'il était incapable de rendre lui-même les honneurs suffisants à une si précieuse relique, il songea à la mettre à la portée de tous, en l'exposant à la vénération publique. Il alla trouver l'abbé de Gorze dont dépendait le prieuré de Varangéville. Il fut convenu qu'en attendant que l'on construisît une église à saint Nicolas, la relique serait déposée dans la chapelle de Notre-Dame, qui se trouvait de l'autre côté de la Meurthe, dans une localité que l'on appelait Port. Ce lieu était ainsi nommé parce que les marchands s'y rencontraient en revenant des foires d'Allemagne et de France, ou bien parce que les bateaux remontaient la rivière jusque-là. Aujourd'hui et depuis bien longtemps, cette localité porte le nom de Saint-Nicolas de Port.

La relique fut placée dans la chapelle Notre-Dame, et les miracles qui s'y opérèrent eurent bientôt attiré un immense concours de pèlerins. A côté de la chapelle, on ne trouvait qu'une métairie et quelques chaumières, c'était une solitude où les pèle-

rins n'auraient pas trouvé le nécessaire, s'ils ne s'étaient pourvus d'ailleurs. Une rue de Saint-Nicolas de Port a conservé le nom de rue des Hauts-Chênes, sans doute à cause des forêts qui couvraient ce lieu. Les commerçants y trouvaient une place convenable pour leurs transactions, mais pour leur subsistance ils devaient recourir aux hôtelleries de Varangéville.

L'affluence des pèlerins devenant de jour en jour plus considérable, on vit bientôt s'élever autour de la chapelle, des maisons et des hôtelleries confortables; le prieur de Varangéville, dont dépendait Port, détacha quelques-uns de ses religieux pour le service du pèlerinage. Bientôt Port, ce petit hameau, dit Richer¹, devint un bourg considérable à cause de saint Nicolas. Le saint, dit ce chroniqueur, opérait tant de miracles en ce lieu, que les captifs, les fiévreux et tous ceux qui souffraient d'une infirmité quelconque, y accouraient des pays les plus éloignés. En considérant le poids énorme des chaînes et des carcans qu'on y déposait, en témoignage

1. Richer, *Chron.*, l. III, c. 23.

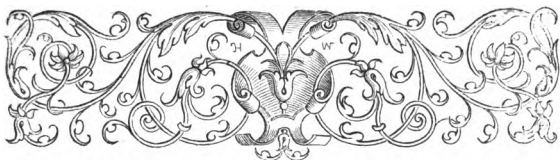
de reconnaissance pour les grâces obtenues par l'intercession du saint, on ajoutait encore plus de foi aux merveilles dont on était témoin. « Saint-Nicolas de Port, dit Richer, est visité par les Français, les Bourguignons, les Allemands et par tous ceux qui habitent les pays d'alentour, ou pour mieux dire par toutes les nations, qui y apportent des présents... Prions donc ce saint de se souvenir de nous auprès de Dieu, qui a voulu enrichir notre pays, en lui donnant un si puissant protecteur. » C'est un témoin oculaire qui parle ainsi. Jean de Bayon qui a vécu peu après, sur les mêmes lieux, n'est pas moins explicite. Ce pèlerinage fut donc considérable dès son début, et il n'y a pas lieu d'accuser d'exagération ce qu'on en a dit dans la suite. A cause des bienfaits sans nombre obtenus par son intercession, saint Nicolas fut bientôt proclamé patron de la Lorraine.

Port, ainsi que nous l'avons dit, n'était qu'un lieu de négoce, mais Varangéville était connu depuis longtemps. Mabillon rapporte que Angelram, évêque de Metz, donna à

l'abbaye de Gorze, la terre de Varangéville en 770. C'est ainsi que l'on concédait quelques terres aux religieux, afin qu'ils portassent les secours de leur ministère aux populations des environs. Peu après il y eut des religieux en résidence à Varangéville, car vers 830 Frotaire, évêque de Toul, se plaint de ce que les moines de Varangéville voyagent au dehors de son diocèse sans sa permission.

Dès le début la communauté de Varangéville se partageait pour le service du pèlerinage, mais bientôt ce mode d'administration devint impossible à cause de la multitude des pèlerins. Un monastère s'établit à Port et reçut une part des biens de celui de Varangéville. On y construisit aussi une église, on se disputait la moindre parcelle de terrain, pour y élever des maisons, et en peu de temps la population de Port surpassa en nombre celle de Varangéville.





CHAPITRE XXXIV

DÉLIVRANCE DE CUNON DE RÉCHICOURT. — SA RECON-
NAISSANCE.

Nous avons hâte d'arriver à un des plus illustres prodiges obtenus par l'intercession de saint Nicolas. De tout temps la valeur guerrière a été héréditaire chez les princes de la maison de Lorraine et dans la noblesse de leurs états, toujours ils se sont distingués dans les expéditions militaires, surtout quand elles étaient entreprises dans un but religieux. Ils furent des premiers à prendre la croix, on prétend que le duc Mathieu II de Lorraine fit plus d'un voyage en Palestine ¹. Il est certain que les comtes de Bar, de Salm, de Vaudémont

1. D. Calmet, *Hist. de Lor.*, l. II, p. 236.

accompagnés des seigneurs du pays, entre autres de Cunon de Réchicourt, chef de l'illustre maison de Livange, prirent une part très active aux croisades. Cunon, entraîné par son ardeur, fut fait prisonnier et jeté dans un cachot; on lui mit au cou un carcan d'environ deux pouces d'épaisseur, on le chargea d'une lourde ceinture, on lui mit des menottes d'une grosseur et d'un poids extraordinaires. Au ^{xviii}^e siècle on pouvait encore voir ces fers dans l'église de Saint-Nicolas.

Cunon semblait devoir succomber sous le poids de ses chaînes, il ne pouvait compter sur aucun secours humain, aussi il n'attendait sa délivrance que de la mort. Il s'adressait souvent à Dieu pour le prier de le soutenir et de mettre fin à ses maux. Un jour il se souvint qu'en Lorraine on avait grande confiance en saint Nicolas, évêque de Myre, que l'on avait choisi pour patron ou protecteur de cette contrée, alors de toute l'ardeur d'un cœur malheureux, il se mit à l'invoquer, à le conjurer d'employer son crédit près de Dieu, pour obtenir sa délivrance.

Sa prière fut promptement exaucée; sou-

dain le cachot, où il se trouvait depuis quatre ans, resplendit d'une lumière céleste, il semble au captif qu'un rayon de cette lumière traverse sa poitrine et met dans son cœur toutes les joies de l'espérance. En effet, Dieu lui accorde la même faveur qu'à saint Pierre dans ses liens, la porte du cachot s'ouvre et en un instant il se trouve transporté à la porte de l'église de Saint-Nicolas de Port, en Lorraine. On fixe ordinairement la date de cette délivrance merveilleuse au 5 décembre 1240.

Les uns prétendent que Cunon frappa d'abord à la porte du monastère, mais comme c'était à une heure avancée dans la nuit, le prieur fit répondre par le portier qu'on ne pouvait ouvrir à ce moment. Cunon insista, il dit qu'il était là par miracle, et pour preuve, ajouta-t-il, dites au prieur qu'au moment où je l'ai éveillé par le bruit de mon arrivée, il rêvait que les souris mangeaient les courroies de ses souliers. Il se trouva que c'était la vérité, aussi les portes furent ouvertes à Cunon comme à un envoyé du Seigneur.

D'autres disent que les portes de l'église s'ouvrirent d'elles-mêmes, et que ses chaînes tombèrent quand il se fut prosterné devant l'autel de Saint-Nicolas pour le remercier de la grâce qu'il avait obtenue par son intercession. Quoi qu'il en soit, on ramassa les chaînes comme une preuve évidente et précieuse du secours que saint Nicolas sait accorder à ceux qui l'implorent, on les plaça dans l'église pour animer la confiance des fidèles et les porter à glorifier Dieu dans ses saints. Il est probable qu'elles y étaient déjà quand Richer parlait des chaînes suspendues dans l'église de Port, comme preuve de la délivrance des captifs. Les piliers de l'église en étaient comme surchargés. On n'accusera pas les religieux, gardiens du pèlerinage, d'y en avoir ajouté pour inspirer plus de confiance aux pèlerins, car les bourgeois de Saint-Nicolas de Port, au commencement du xviii^e siècle, leur intentèrent un procès, les accusant d'en avoir beaucoup soustrait pour les employer à des usages profanes.

Cunon de Réchicourt, profondément touché de la faveur dont il avait été l'objet, n'ou-

blia rien pour en témoigner sa reconnaissance et en transmettre le souvenir à la postérité. En mémoire de ce prodige, il fonda une procession qui devait avoir lieu dans la ville, chaque année, le 5 décembre, de huit à neuf heures du soir à la lueur des torches. Pour la rendre plus solennelle et pour y maintenir l'ordre, il ordonna que ses sujets de la terre de Réchicourt y assisteraient en armes : « Jamais, écrit dom Joseph de l'Isle, en 1745, fondation ne fut mieux exécutée que celle-ci, on l'a toujours acquittée sans interruption, de la manière la plus pompeuse, et elle s'acquitte encore aujourd'hui avec la dernière exactitude. J'en puis rendre témoignage, y ayant moi-même assisté pendant les quatre années et demie que j'ai été prieur à Saint-Nicolas, d'où je ne fais que sortir. Non seulement les bourgeois se trouvent à cette procession qui se fait par les principales rues de la ville, mais encore les peuples d'alentour. Les religieux y assistent en chape et le célébrant y porte la relique. On a soin d'allumer des torches qui éclairent comme en plein jour. Les princes et les princesses de Lor-

raine l'ont quelquefois honorée de leur présence. Messieurs de la primatiale de Nancy, qui trouvaient cette charge onéreuse parce qu'un des leurs était obligé, tous les ans, en qualité de curé primitif, d'officier, ayant projeté, en 1740, de la transférer au lendemain, le bruit qui s'en répandit émut tellement la bourgeoisie, qu'il y eut opposition à ce changement et que tout le monde fut en rumeur, la raison qu'on en donnait est, qu'en supprimant cette procession nocturne, on oublierait la mémoire du miracle fait en la personne de Cunon comte de Réchicourt. »

Cunon comprit que cette cérémonie était quand même une charge pour le monastère de Saint-Nicolas, aussi, afin qu'il pût toujours lui donner la solennité convenable, il augmenta ses revenus en lui donnant la terre de Chicourt au diocèse de Metz, ainsi que plusieurs autres biens. Il comprenait que jamais sa reconnaissance n'égalerait le bienfait qu'il avait obtenu; par tous les moyens il voulut en perpétuer la mémoire. Il ordonna à ses sujets de Réchicourt d'envoyer tous les ans une personne de chaque famille à la pro-

cession qu'il avait fondée pour le soir du 5 décembre à Saint-Nicolas-de Port. On donnait à ces députés le premier rang après le célébrant, pour indiquer que cette procession se faisait en mémoire de leur seigneur, dont ils étaient les représentants. Quarante hommes d'armes de Réchicourt devaient escorter cette procession, qui a duré plus de quatre siècles sans interruption notable.

Les habitants de Réchicourt se sont conformés exactement à l'obligation qui leur était imposée, jusqu'au temps de la peste des ardents en 1637, et même plus tard, ainsi que le témoigne une enquête faite par deux moines bénédictins au XVIII^e siècle. Les comtes de Réchicourt et leurs sujets voulurent dans la suite se racheter par des dons plus ou moins considérables, les uns d'assister à la procession, les autres d'y envoyer des hommes d'armes, mais chaque année, immédiatement avant la cérémonie, on annonçait à haute voix que si parmi les assistants il se trouvait quelque habitant de Réchicourt, il voulût bien venir prendre la place assignée jadis aux gens de ce lieu.



CHAPITRE XXXV

PÈLERINS ILLUSTRÉS A SAINT-NICOLAS DE PORT.



A SAINT-NICOLAS de Port, toutes les classes de la société se confondaient au pèlerinage, les princes y venaient souvent prier avec le peuple. Le sire de Joinville qui accompagnait saint Louis en Terre-Sainte, raconte que le roi revenant en France, fut assailli avec sa flotte par une violente tempête suivie bientôt d'une autre non moins terrible, 1254. Un vent violent ramenait sans cesse le vaisseau du roi vers l'île de Chypre d'où il était sorti, on avait jeté quatre ancres sans pouvoir l'arrêter, on résolut même d'abattre la chambre du roi, que le vent menaçait de détruire. La

reine ayant rencontré le sire de Joinville, lui dit qu'elle cherchait le roi, pour le prier de faire quelque vœu à Dieu ou à ses saints, afin d'obtenir la fin d'une tempête, qui, de l'avis des matelots, devait faire sombrer le vaisseau. Joinville lui répondit que si elle promettait un voyage à Saint-Nicolas de Port, il était certain qu'elle retournerait en France en toute sûreté, mais la reine craignait que le roi n'agréât point ce voyage et ne l'empêchât de l'accomplir. « Au moins, madame, reprit le Sénéchal, promettez que si Dieu vous rend en France saine et sauve, vous offrirez à l'église de Saint-Nicolas de Port, un vaisseau d'argent du poids de cinq marcs pour le roi, vous et vos enfants; si vous le faites, je vous engage ma parole, qu'à la prière de saint Nicolas, Dieu vous fera parvenir en France; pour mon compte, je promets qu'à mon retour en France, je ferai le voyage pieds nus. » La reine promit le vaisseau, mais en exigeant que Joinville le porterait lui-même, ce qu'il promit très volontiers. « Peu après elle revint, dit Joinville, et nous donna avis que Dieu à la prière

de saint Nicolas nous avait garantis du péril.» A son retour en France, la reine fit faire le vaisseau sur lequel le roi, la reine, leurs enfants, les matelots, les mâts, les cordages et le gouvernail étaient représentés en relief. « Elle me chargea, ajoute Joinville, de porter ce vaisseau à Saint-Nicolas de Port, j'exécutai ses ordres. » Joinville put voir une seconde fois ce vaisseau quand il revint à Saint-Nicolas, vers 1299, accompagnant Blanche, sœur de Philippe le Bel, qui venait d'être mariée au duc Rodolphe d'Autriche. La dévotion de Joinville pour saint Nicolas nous montre clairement que son culte était répandu non seulement en Lorraine, mais encore dans les provinces environnantes.

En 1245, le pape Innocent IV ayant excommunié Frédéric II et tous ceux qui lui étaient attachés, le duc Matthieu II fut atteint par cette sentence, et la Lorraine frappée d'interdit. Mais le pape ne voulut pas que l'interdit s'étendît à Saint-Nicolas de Port; il accorda au prieur et à ses religieux la permission de célébrer les offices

divins dans leur église, leur faisant seulement défense de sonner les cloches et d'admettre aux offices ceux qui appartenaient aux provinces frappées d'interdit. Nicolas III, en 1278, et d'autres souverains pontifes ont accordé de grands privilèges à l'église de Saint-Nicolas de Port.

En 1439, le Bâtard de Bourbon ayant dévasté La Mothe, envoya ses coureurs piller l'église de Saint-Nicolas de Port, qui avait toujours été respectée même par l'ennemi. Le gouverneur de Lorraine craignant un adversaire aussi dangereux, entra en négociation avec lui, et obtint son éloignement moyennant une forte rançon. Mais il ne profita guère des richesses qu'il avait acquises dans cette triste expédition, arrivé près de Langres, il fut attaqué par des pillards, qui lui tuèrent 140 hommes et lui enlevèrent tout le butin qu'il emportait avec lui. Ainsi fut vengé l'outrage fait à saint Nicolas.

On dit que Jean, roi de France, ayant été fait prisonnier par les Anglais au siège de Poitiers, en 1356, et délivré quatre jours après, fit un pèlerinage de reconnaissance à

Saint-Nicolas de Port. On prétend que l'empereur Charles IV, de la maison de Luxembourg, vint aussi y prier en 1359. Charles VII, roi de France, allant faire le siège de Metz, s'arrêta à Saint-Nicolas en 1444, et accorda des lettres de sauvegarde à l'église de ce lieu.

La même année, à l'occasion du mariage de la princesse Marguerite, fille de René I^{er}, duc de Lorraine, avec Henri VI, roi d'Angleterre, Charles VII, roi de France, le Dauphin, plus tard Louis XI, tous les princes, princesses et ambassadeurs assemblés en cette occasion, vinrent à Saint-Nicolas, se placer sous la protection du patron de la Lorraine. Henri VI ayant perdu la vie dans une conspiration, la princesse dut revenir en Lorraine, dans sa disgrâce elle n'oublia pas saint Nicolas et fit don à son église d'un ornement complet en drap d'or, orné de pierres précieuses, avec les armes mi-partie d'Angleterre, mi-partie de Lorraine, 18 décembre 1472. La princesse ne faisait en cela qu'imiter la piété de son père René I^{er}, duc de Lorraine, roi de Naples

et de Sicile, qui avait fait présent d'un bras d'or du poids de 18 marcs, enrichi de pierres, pour renfermer la relique de saint Nicolas. « On ne trouvera guère dans toute la chrétienté, dit un auteur du XVIII^e siècle, de reliquaire plus riche que celui-ci, non seulement à cause de la matière dont il est fait, mais encore à cause des agates, des saphirs, des rubis, des émeraudes dont il est orné et enrichi. On le conserve encore aujourd'hui et il fait l'admiration de tous ceux qui viennent le voir ¹. » Il fut remis aux religieux de Saint-Nicolas par René II, qui tenait d'autant plus à remplir les intentions de son aïeul, que celui-ci lui était plus cher. Quand les Suisses l'invitèrent à se mettre à leur tête contre le duc de Bourgogne, qui assiégeait Morat, il passa par Saint-Nicolas de Port, faisant défense à ses troupes de faire aucun mal aux bourgeois de cette ville ². Pendant la messe solennelle qu'il entendit en ce lieu, une femme sans faire semblant de rien, passa près de lui, et

1. Dom Joseph de l'Isle.

2. Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*.

lui remit une bourse contenant plus de 400 francs en ducats, René la reçut en inclinant la tête en signe de remerciement, il se dirigea ensuite sur Morat où il remporta une brillante victoire.

Louis XI ayant échappé à un grand danger à Lyon, vint une seconde fois à Saint-Nicolas de Port et y laissa son portrait en relief, où il était représenté à genoux contre un pilier. Grand nombre d'autres princes sont venus prier à Saint-Nicolas, mais avant d'en parler nous devons rapporter le grand acte de dévotion, qui fut accompli en ce lieu, au commencement du xvi^e siècle.





CHAPITRE XXXVI

CONSTRUCTION DE L'ÉGLISE ACTUELLE DE SAINT-NICOLAS DE PORT.

UNE nouvelle église, qui fut consacrée en 1193 par Eudes de Vaudémont, évêque de Toul, avait succédé la chapelle de Notre-Dame. Mais le nombre toujours croissant des pèlerins, l'agrandissement considérable de la ville, faisaient depuis longtemps désirer une église plus vaste, plus en rapport avec la piété des fidèles et la richesse des habitants. Dieu, qui ne cessait de s'intéresser à la gloire de son serviteur, suscita un homme de génie pour réaliser cette œuvre. Simon Moysset, religieux et curé de Saint-Nicolas de Port, conçut le plan d'une église monumentale,

qui, de nos jours encore, fait l'objet de l'admiration universelle, malgré les dégradations qu'elle a subies. La première pierre fut posée le 14 avril 1496. Moyset ne disposait pas des ressources suffisantes pour réaliser son dessein gigantesque, mais la générosité des princes et des fidèles lui vinrent en aide, le duc René II surtout eut à cœur de seconder ses efforts. Il permit de prendre dans ses forêts tout le bois nécessaire, on assure même qu'il fit faire jusqu'à Viterne, qui est distant de quatre lieues de Saint-Nicolas, un chemin pavé, afin qu'on pût amener plus facilement les pierres que l'on prenait dans la carrière de ce lieu. Partout on organisa des quêtes, l'Allemagne, la Franche-Comté envoyèrent des sommes considérables; la ville de Metz fournit les dalles du pavé que des bateaux remontèrent jusqu'à Saint-Nicolas de Port.

Il ne fut pas donné à Moyset de mettre la dernière main à son œuvre; il mourut en 1520; mais elle était déjà fort avancée, l'élan était donné, on avait hâte de voir terminer un édifice aussi grandiose, chacun voulait

apporter sa pierre à ce monument. Le duc Antoine ne fut pas moins libéral que son prédécesseur René II. Grâce aux générosités de tous ceux qui avaient quelque dévotion à saint Nicolas, l'église fut terminée en 1544. Sa construction avait duré près de cinquante ans. Ce long espace de temps paraîtra bien court, si l'on considère qu'on ne pouvait marcher qu'au fur et à mesure des ressources et que l'on était ainsi à la merci des événements, il paraîtra bien plus court encore si l'on se donne la peine d'examiner en détail ce monument qui n'a pas son semblable en Lorraine.

L'administration et les revenus de la nouvelle église furent dévolus, par le cardinal de Lorraine à Antoine Got de Noviant, avec charge d'entretien. Ce singulier curé, pendant son administration, qui dura vingt-sept ans, enleva à l'édifice plus de 150,000 livres de plomb. Ce simple détail suffirait pour nous donner une idée du soin avec lequel cette église avait été construite.

Le pèlerinage augmentait chaque jour, nous citerons encore quelques-uns des prin-

cipaux personnages, qui vinrent dans la suite prier à Saint-Nicolas. Si nous nous étendons un peu sur ce sujet, on nous le pardonnera; nous sommes Lorrain, saint Nicolas est notre patron et nous croyons utile d'apprendre à notre siècle, que s'il veut rendre son ancienne splendeur au pèlerinage de Saint-Nicolas il ne fera que marcher sur les traces de ses glorieux ancêtres.

Le duc Antoine, après son expédition de Marignan, vint à pied depuis Bar-le-Duc à Saint-Nicolas, avec la duchesse, son épouse, 20 avril 1516. Claude de Lorraine, frère d'Antoine et premier duc de Guise vint aussi à pied à Saint-Nicolas, armé comme il l'était à la bataille de Marignan, pour remercier notre saint de la protection qu'il lui avait accordée; dans la mêlée, il avait reçu vingt-deux blessures, il avait été désarçonné, son écuyer avait succombé en lui faisant un rempart de son corps. Il laissa à l'église son portrait en relief.

Quand le duc Antoine partit contre les Luthériens en Alsace, il ordonna qu'une messe serait dite chaque jour à l'autel de

Saint-Nicolas, à dix heures, afin que chacun eût plus de facilité d'y assister. Tout le temps que dura l'expédition, ce ne fut qu'allées et venues des princes et des princesses de Nancy à Saint-Nicolas. Antoine remporta une victoire complète sur les Luthériens, près de Châtenois en Alsace, mai 1525. A son retour, il fut reçu en triomphe à Nancy, mais dès le lendemain il se rendit à Saint-Nicolas, avec la duchesse, son épouse, il y fonda à perpétuité une messe qui devait être annoncée par seize coups de cloche, en souvenir des seize heures pendant lesquelles il était resté à cheval durant la bataille. Cette fondation s'exécutait encore fidèlement en 1745.

Henri II, roi de France, le 25 avril 1552, et Charles IX, aussi roi de France, en avril 1554, vinrent faire leur pèlerinage à Saint-Nicolas. Quand Henri III revint de Pologne pour être roi de France et épouser Louise de Vaudémont, Dugast, son ambassadeur, trouva la princesse revenant à pied de Saint-Nicolas où elle allait souvent.

Le cardinal Charles de Vaudémont ayant

été invité par le pape, en 1583, à prier pour la paix de l'Église, exhorta le peuple et le clergé de Toul à faire un pèlerinage à Saint-Nicolas, pour entrer dans les vues du Souverain Pontife. Une procession immense s'organisa à Toul, on se mit en marche, la croix précédait le clergé et les chanoines revêtus de chapes précieuses, venait ensuite le cardinal suivi d'un grand concours de fidèles, qui étaient maintenus en ordre par la garde de la ville. Le premier jour on arriva à Chaligny, où le duc de Lorraine avait fait préparer des tentes et des vivres. Le second jour on arriva à Saint-Nicolas, où le cardinal chanta la messe. Quand la procession se mit en route pour le retour, le cardinal portant un crucifix fermait la marche. Une pluie abondante étant survenue, le cardinal ne permit pas aux chanoines d'ôter leurs chapes, disant qu'il valait mieux les perdre que de troubler la procession. La piété de Toul fut imitée par beaucoup d'autres villes.

Henri IV, roi de France, étant venu voir le duc Charles III, passa aussi à Saint-Nicolas en 1603. Mais l'année précédente, à

l'occasion du jubilé séculaire, avait eu lieu le concours le plus immense de pèlerins qui se fût jamais vu. On compta plus de deux cent mille pèlerins, y compris six mille prêtres, qui y dirent la messe. Vingt-un hérétiques firent l'abjuration; deux malheureux qui s'étaient donnés au démon par un écrit signé de leur sang se convertirent. Ceux qui avaient gagné l'indulgence jubilaire dans leurs diocèses, l'année précédente, venaient la gagner de nouveau à Saint-Nicolas, on y accourait de Paris, d'Orléans et d'autres contrées plus éloignées encore.

Louis XIII étant venu à Nancy, se rendit à Saint-Nicolas, le 30 août 1633, avec Richelieu et toute sa cour, il y séjourna jusqu'au 2 septembre suivant. La ville d'Amiens se croyant redevable à Saint-Nicolas du secours qu'elle avait reçu dans une circonstance critique, envoya chaque année, pendant longtemps, une députation à Saint-Nicolas de Port. Les religieux venaient à sa rencontre, on offrait une chape à leur chef, on entraît à l'église en chantant des hymnes à la louange du saint, et la dépu-

tation ne partait qu'après avoir offert un cierge considérable, et exigé un certificat constatant qu'elle avait rempli sa mission.

Stanislas, roi de Pologne et dernier duc de Lorraine, aimait à venir prier devant la relique du saint évêque de Myre. Dans les temps modernes on y a vu Charles X et plusieurs princes de la famille royale. De nos jours encore on estime à vingt mille le nombre des pèlerins qui viennent chaque année implorer le secours du patron de la Lorraine.





CHAPITRE XXXVII

SAINT-NICOLAS DE PORT PENDANT L'INVASION DES SUÉ-
DOIS ET LA RÉVOLUTION. — DIVERS MIRACLES OPÉRÉS
EN L'ÉGLISE DE CE LIEU.

ACOTÉ de ses jours de splendeur, Saint-Nicolas de Port eut aussi ses jours de profonde désolation. Les Français unis aux Suédois l'envahirent en 1635, tout ce que la brutalité la plus sauvage peut imaginer d'excès fut exercé dans ce malheureux bourg. L'ennemi, non content d'avoir profané l'église en la transformant en écurie, en brisant les autels, mit le feu à la toiture et aux flèches de l'église, les cloches furent fondues par l'incendie. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est qu'on put accuser les Français de n'être pas étrangers à ce

forfait, car, malgré les dénégations du cardinal de la Valette, il n'est pas encore bien certain que ce désastre soit uniquement l'œuvre des Suédois.

A l'approche de l'invasion, la relique de saint Nicolas fut portée à Nancy, dans un couvent de Bénédictins. On ouvrit solennellement le bras d'or, on trouva dans l'index la relique de saint Nicolas, avec cette inscription : *Reliquiæ S. Nicolai*. Outre la phalange du doigt apportée par Albert, on trouva d'autres reliques de saint Nicolas destinées à un monastère de Cantorbéry, ainsi que l'attestait un petit parchemin, et apportées à Saint-Nicolas on ne sait en quelle circonstance. Après cette reconnaissance, on les scella soigneusement.

Toute la contrée avait eu à souffrir cruellement de la barbarie des Suédois, on ne put donc songer à réparer les désastres occasionnés par l'ennemi dans l'église de Saint-Nicolas, aussitôt après sa disparition. Cependant le pèlerinage avait à peine été interrompu, ceux qui avaient échappé à la cruauté des envahisseurs, venaient en foule rendre

grâces à Dieu et au patron de la Lorraine. Les ressources étaient modiques, mais on fit de son mieux, et la charpente de la toiture de l'église est un véritable chef-d'œuvre. Vauban vint tracer le plan d'un monastère de Bénédictins, qui était une merveille dans ce genre de construction, et qui a été démoli en 1826. Les Bénédictins achetèrent l'emplacement des maisons brûlées, dégagèrent la ville et le monastère, mais jamais la ville ne recouvra ni son opulence, ni sa splendeur, malgré les efforts du duc Stanislas.

Quand vinrent les jours terribles de la Révolution, les Bénédictins furent dispersés; un curé constitutionnel prit possession de l'église, mais n'y remplit ses fonctions que pendant peu d'années. On ne put sauver qu'une bien faible partie du mobilier, la relique de saint Nicolas fut placée en lieu sûr, mais le bras d'or, dans lequel elle était enfermée, fut porté à la monnaie à Nancy, on ne conserva qu'un camée qui se trouve à la bibliothèque de Nancy¹.

1. D'après l'inventaire fait le 8 mai 1856, les reliques de Saint-Nicolas-de-Port consistent en : 1° Deux petits

Après le Concordat, l'église de Saint-Nicolas fut rendue au culte, on y établit une cure de seconde classe. Chaque année encore on travaille à la restauration de cette église qui est classée parmi les monuments historiques. Nous aimons à croire que dans un avenir prochain, le pèlerinage reprendra une partie de la splendeur de ses beaux jours, nous l'espérons d'autant plus, que Saint-Nicolas de Port est desservi par une gare de chemin de fer sur la ligne de Nancy à Gray, et qu'on peut y venir, même de loin, avec la plus grande facilité.

Les miracles qui s'opéraient à Saint-Nicolas étaient enregistrés et contrôlés avec le plus grand soin et les formalités les plus minutieuses. Nous en citerons quelques-uns seu-

fragments d'os indiquant, par leur texture, qu'ils proviennent d'os longs du bras; 2° un fragment paraissant provenir d'une portion du côté; 3° un fragment rugueux, spongieux, provenant probablement d'un os long et gros; 4° un fragment aussi long que le petit doigt d'un adulte et paraissant provenir d'une portion d'os de l'avant-bras ou du bras. On ne sait ce qu'est devenu la relique apportée par le chevalier Albert à Varangéville. Un petit fragment d'os du même saint et provenant du trésor de Saint-Nicolas-de-Port, est vénéré dans l'église de Charmes-sur-Moselle, au diocèse de Saint-Dié. (Les petits bollandistes, d'après les notes des abbés Deblaye et Guillaume).

lement, afin d'inspirer une plus grande confiance en la protection du grand thaumaturge.

En 1640, un nommé Nicolas Renaud, de Toul, tomba d'une maison élevée de quarante à cinquante pieds, au moment de sa chute il eut la présence d'esprit de se recommander à saint Nicolas. Il put se relever aussitôt, sans contusion ni blessure, il lui resta seulement à la main l'impression de la lettre N. Son frère, qui tomba en même temps, fut tué raide.

Parmi les miracles opérés en 1644, en voici un qui a été contrôlé par M. Midot, vicaire général. Un nommé Huel, originaire de Rambervillers, s'était engagé à l'âge de dix-huit ans dans les armées de Turenne, campées près de Turckheim dans le Haut-Rhin. Il fut accusé faussement de s'être approprié en partie une somme d'argent qui lui avait été confiée; pour lui faire avouer son prétendu crime, on le mit à la question et on lui fit endurer les plus cruelles tortures. Mais il ne cessait d'affirmer son innocence, et il assurait que son père restituerait

la somme qu'on l'accusait à tort d'avoir volée. On ne tint aucun compte de ses paroles, on l'enchaîna si cruellement que ses deux coudes se touchaient derrière le dos. Il passa dans cet état le 26 et le 27 juin, il devait être exécuté le 28 ainsi que le lui avait annoncé le geôlier. Dans son angoisse, il se souvint des chaînes qu'il avait vues appendues aux murs de l'église de Saint-Nicolas, il invoqua notre saint avec ardeur, et fit vœu d'aller lui témoigner sa reconnaissance, s'il s'employait à le délivrer. Entre minuit et une heure, saint Nicolas lui apparut en songe, lui ordonna de se lever et de s'en aller. Aussitôt ses chaînes tombèrent à ses pieds, les portes s'ouvrirent, et malgré une garde vigilante, il sortit sans être inquiété. Il vint à Saint-Nicolas, et ses chaînes furent appendues au pilier près duquel était représenté Louis XI.

En 1740, le curé de Munster adressa au Père dom Joseph de l'Isle, une relation dans laquelle il rapporte qu'un seigneur poursuivi par les Huguenots, aima mieux se jeter dans un étang que de tomber entre leurs

maines. Dans ce danger extrême, il fit vœu, s'il parvenait à s'en échapper, de bâtir à Munster une église semblable à celle de Saint-Nicolas de Port. Au même instant un chien prit le seigneur par la botte et le tira hors de l'eau. Il fit bâtir l'église qu'il avait promise, y plaça un tableau représentant le miracle, et fonda en outre plusieurs prébendes.

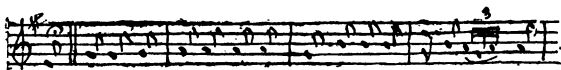
Au mois de décembre 1661, Elisabeth Malrise, femme de Grégoire, maréchal ferrant, à Moriville près de Châtel-sur-Moselle, accoucha d'une fille que l'on crut morte et que l'on enterra aussitôt. La mère, inconsolable de ce que son enfant était morte sans baptême, assurait que si on la portait à Saint-Nicolas de Port, elle reviendrait à la vie et pourrait être baptisée. Au bout de quinze jours on finit par accéder à ses prières, on retira l'enfant de sa sépulture; elle ne présentait aucune trace de corruption, on la porta à Saint-Nicolas, où elle donna signe de vie et fut baptisée. Ce miracle est attesté avec le plus grand soin.

APPENDICE I

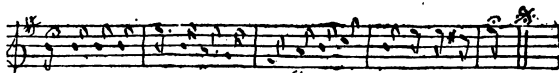
Complainte de saint Nicolas (Manuscrit du xvi^e siècle).



Il é-tait trois pe-tits en-fants qui s'en al-laient gla-ner aux



champs. S'en vont un soir chez un bou-cher. Boucher, vou-drais-tu nous lo-



ger? En-trez, en - trez, petits en-fants. Il y a d'la place as-su - ré - ment.

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

S'en vont un soir chez un boucher :
« Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Il y a d'la place assurément. »

Ils n'étaient pas sitôt entrés,
Que le boucher les a tués ;

Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux !

Saint Nicolas au bout d'sept ans,
Saint Nicolas vint dans ces champs,
Il s'en alla chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger ?

— Entrez, entrez, saint Nicolas,
Il y a d'la place, il n'en manq'pas. »
Il n'était pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à souper.

« Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon.
— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau.

Du p'tit salé je veux avoir
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir. »
Quand l'boucher entendit cela,
Hors la porte il s'enfuya.

« Boucher, boucher, ne t'enfuis pas ;
Repens-toi : Dieu te pardonnera ! »
Saint Nicolas posa trois doigts
Dessus le bord de ce saloir.

Le premier dit : « j'ai bien dormi ! »
Le second dit : « Et moi aussi ! »

Et le troisième répondit :

« Je croyais être en paradis ! »

« N'est-ce pas là une ballade d'Uhland, dit Gérard de Nerval, en parlant de cette complainte, moins les beaux vers ? Mais il ne faut pas croire que l'exécution manque toujours à ces naïves inspirations populaires. »

APPENDICE II

*Hymne composée depuis plus de six siècles,
en l'honneur de saint Nicolas.*

PANGE lingua Nicolai
Præsulis præconium,
Ut nos summus Adonai,
Rex et Pater omnium,
Ad salutis portum trahi
Faciât per Filium.

Dum penderet ad mamillam,
Matris ab infantiâ,
Quartâ semel bibit illam
Atque sextâ feria,
Ne per lactis puer stillam
Solveret jejunia.

Sublimatus ad honorem,
Nicolaus præsulis,

Pietatis ante rorem
Cunctis pluit populis;
Ut vix parem aut majorem
Haberet in sæculis.

Auro dato violari
Virgines prohibuit :
Far in fame, vas in mari
Servat et distribuit :
Timentibus naufragari,
Nautis opem tribuit.

A defunctis suscitatur
Furtum qui commiserat,
Et Judæus baptisatur,
Aurum qui recuperat;
Illi vita restauratur,
Hic ad fidem properat.

Nicolae, Sacerdotum
Honor, decus, gloria,
Plebem omnem, clerum totum,
Mentes, manus, labia,
Ad reddendum Deo votum
Tua juvet gratia.

Sit laus summa Trinitati,
Decus et victoria :
Quæ det nobis ut beati
Nicolai gaudia

Assequamur laureati
Post vitam in patriâ. Amen.

APPENDICE III

Doléances des habitants de Myre après l'enlèvement des reliques de saint Nicolas.

TEMPORE quid miseris nobis accidit isto,
Quo Patriæ nostræ de decus aspicimus?
Munera tanta Dei multos servata per annos
Tam facili raptu perdidimus subito.
Hactenus hoc fuerat Lyciæ ditata superno
Thesauro tellus, ac decorata nimis :
Laudibus eximiis totum celebrata per orbem,
Et munita patris magnanimi meritis.
Infelix Myrea tuis spoliata manebis
Cultibus et donis, mœstaque semper eris.
O Nicolae, pater toto venerabilis orbe,
Cur Patriam nostram deseris, immo tuam?
Hic genitus fueras, sanctisque parentibus altus :
Hic puer et juvenis, virque, senexque pius.
Hic pater et dominus, pastor, custosque benignus,
Hactenus hac Patria vivus et exanimis.
Quælibet hanc miseram quotiens adversa premebant,

Auxilium petiit mox, pater alme, tuum.
Rebus in adversis aderas spes una salutis,
Munimen tribuens supplicibus populis.
Quorum tu precibus, præses venerande, favebas,
Votaque suscipiens, quæque rogata dabas.
Undique currebant cunctis è partibus orbis,
Ad sacrum tumultum sæpè salutiferum.
Noverit heu vacuum simul ac quem turba fidelis,
Omnis cessabit cultus et omnis honor.
Munera quippè Dei deerunt et gratia prima :
Historiæ solum nomen erit veteris.
Pastor oves proprias cui nos committis alendas?
Te linquente gregem mox lupus adveniet.
Virtus, solamen nostrum, decus omne, levamen,
Tu spes una, salus, causaque lætitiæ.
Væ miseris nobis, hæc omnia perdidimus: at nos
Hînc subit et luctus, perpetuusque dolor.
Heu cui tale nefas fuit hac permissa potestas
Efficere, et tantum sic violare locum?
Et malè tractavit cujus temeraria dextra?
Fecit et hoc furtum quis modo sacrilegus?
Sed fortunati, qui prædam fertis opimam,
Nos infelices occupat omne malum.



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	I
INTRODUCTION	VII
Chapitres.	
I ^{er} . L'Eglise et la Lycie au XIII ^e siècle	1
II. La ville de Patara. — Famille de saint Nicolas. — Sa naissance. — Prodiges qui l'accompagnent	15
III. Etymologie du mot Nicolas. — Prédications de l'évêque de Myre. — Jeûne merveilleux de saint Nicolas.	23
IV. Jeunesse et éducation de saint Nicolas. — Ses progrès dans les sciences. — Il guérit une femme boiteuse	31
V. Saint Nicolas étudie l'Ecriture. — Ses progrès. — Il perd ses parents. — Quel usage il se propose de faire de leurs biens	39
VI. Saint Nicolas dote trois pauvres filles en danger de se perdre	47
VII. Saint Nicolas ordonné prêtre, est placé à la tête du monastère de Sion. — Il remplace l'évêque de Myre pendant son absence. — Mort de cet évêque. — Désir de saint Nicolas pour la solitude	55
VIII. Saint Nicolas part pour visiter les Lieux-Saints. — Il annonce le commencement et la fin d'une tempête. — Il ressuscite un mort. — Il visite les moines du désert.	61
IX. Saint Nicolas en Palestine. — Son retour à Myre. — Il nourrit quatre-vingt-trois ouvriers avec un pain. — Dieu lui annonce qu'il sera évêque	67
X. Saint Nicolas miraculeusement choisi pour évêque de Myre. — Miracle opéré par lui le jour de sa consécration épiscopale	73
XI. Comment saint Nicolas s'acquitte de ses	

Chapitres.

	devoirs d'évêque. — Son éloquence. — Sa mortification. — Il ressuscite deux enfants. — Comment il est choisi pour patron de la jeunesse.	79
XII.	Dieu fournit des ressources à saint Nicolas et lui ordonne de rester sur le siège de Myre. — Saint Nicolas préserve un vaisseau d'un grand danger. — Il fait venir du blé à Myre pendant une famine. . .	89
XIII.	Persécution de Licinius. — Son caractère. — Martyre de saint Blaise	97
XIV.	Saint Nicolas est jeté en prison et conduit en exil. — Ses souffrances. — Défaite de Licinius par Constantin. — Fin de la persécution. — Retour de saint Nicolas à Myre. — Son zèle pour l'Eglise et la destruction du paganisme	105
XV.	Pieuse générosité de Constantin. — Arius. — Convocation du concile de Nicée. — En s'y rendant saint Nicolas ressuscite trois enfants.	113
XVI.	Arius et ses sophistes au concile de Nicée. — Saint Nicolas défend le dogme de la Trinité. — Il soufflette Arius.	121
XVII.	Triste fin d'Arius. — Les évêques à la cour de Constantin. — Pèlerinage de saint Nicolas au tombeau des apôtres. — Prophétie et miracles	129
XVIII.	Saint Nicolas apaise une sédition. — Il sauve la vie à trois innocents.	135
XIX.	Saint Nicolas préserve d'une mort certaine trois officiers de la cour de Constantin.	141
XX.	Dernières années de saint Nicolas. — Son portrait. — Sa mort	151
XXI.	Funérailles de saint Nicolas. — Liqueur qui découle de son corps. — Miracle à l'occasion d'une de ses reliques.	159
XXII.	Canonisation de saint Nicolas. — Eglises qui portent son nom à Rome à Constan-	

Chapitres.

tinople et à Paris	167
XXIII. La fête de saint Nicolas	175
XXIV. Miracles opérés par saint Nicolas.	189
XXV. Miracles opérés par saint Nicolas (suite).	201
XXVI. Panégyriques de saint Nicolas	207
XXVII. Panégyriques de saint Nicolas (suite)	217
XXVIII. Translation des reliques de saint Nicolas de Myre à Bari.	224
XXIX. Translation des reliques de saint Nicolas à Bari (suite)	237
XXX. Miracles opérés à Bari par l'intercession de saint Nicolas. — Une église est élevée sous son vocable en cette ville.	247
XXXI. Les Vénitiens prétendent à tort posséder le corps de saint Nicolas.	257
XXXII. Des reliques de saint Nicolas depuis leur translation à Bari	265
XXXIII. Pèlerinage de saint Nicolas de Port en Lorraine. — Son origine	271
XXXIV. Délivrance de Cunon de Réchicourt. — Sa reconnaissance	281
XXXV. Pèlerins illustres à Saint-Nicolas de Port	289
XXXVI. Construction de l'église actuelle de Saint- Nicolas de Port	297
XXXVII. Saint-Nicolas de Port pendant l'invasion des Suédois et la Révolution. — Divers miracles opérés en l'église de ce lieu	305
APPENDICES	313



PARIS. — J. MERSCH, IMP., 22, PLACE DENFERT-ROCHEREAU.

89097314165



b89097314165a

FV 211

Laroche

DZSA

.N51

Vie de saint Nico-

L32

89097314165



B89097314165A